

mon malheur et mon destin à mon père accablé d'années, à ma déplorable mère. L'infortunée ! de quels gémisséments, à cette nouvelle, elle remplira sa demeure ! Mais que fais-je ? Laissons ces pleurs superflus ; hâtons-nous de couronner notre ouvrage. O mort ! ô mort ! viens enfin me visiter ! bientôt ici je vais habiter et conférer avec toi. Clarté brillante du jour, rayonnante lumière, ô soleil ! je te vois, je te parle pour la dernière fois. Murs sacrés de Salamine, ma patrie ; foyers chéris de mes ancêtres ; noble cité d'Athènes ; amis qui fûtes nourris avec moi ; fontaines, fleuves et campagnes de Troie, je vous salue ; et vous, de qui j'ai reçu la naissance, adieu : voilà le dernier mot qu'Ajax vous adresse ; il n'en doit plus proférer que dans les enfers.

(*Il se tue.*)

SCÈNE II.

PREMIER DEMI-CHŒUR ET SECOND DEMI-CHŒUR.

PREMIER DEMI-CHŒUR, *entrant par l'un des côtés du théâtre.*

Que de peines inutiles ajoutées à nos peines ! Où n'ai-je point été ? Aucun lieu ne peut servir à m'instruire. Mais... j'entends quelque bruit.

SECOND DEMI-CHŒUR, *venant par un autre côté.*

C'est nous, ce sont vos amis, vos compagnons.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Eh bien !

SECOND DEMI-CHŒUR.

Nous avons parcouru tout le côté du port qui regarde l'occident.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Avez-vous trouvé...

SECOND DEMI-CHŒUR.

Beaucoup de peines inutiles, et rien de plus.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

J'ai visité tout le côté de l'orient, et n'ai rencontré personne.

LE CHŒUR ENTIER.

Quel mortel infatigable et vigilant, occupé des soins de la pêche, ou plutôt quelle divinité de l'Olympe, quelle nymphe du Bosphore nous dira dans quels lieux elle a vu errer ce héros inflexible ? Qu'il est douloureux pour

nous de voir de si longues courses devenues inutiles, et d'avoir épuisé nos forces sans découvrir celui que nous cherchions.

SCÈNE III.

TECMESSE, LE CHŒUR.

Dieux ! Dieux !

TECMESSE.

Quels cris aigus sont sortis du milieu de ces bois ?

TECMESSE.

Ah ! malheureuse !

LE CHŒUR.

C'est son esclave, c'est son épouse, c'est Tecmesse que je vois jetant ces cris de douleur.

TECMESSE.

O, mes amis, c'en est fait ; j'ai tout perdu ; je me meurs.

LE CHŒUR.

Eh quoi !.....

TECMESSE.

Ajax, tout près de nous, est noyé dans son sang : un fer assassin vient en secret de trancher ses jours.

LE CHŒUR.

Que deviendra notre retour à Salamine ? Ah, prince ! vous avez immolé vos compagnons et vos amis ! Malheureux que je suis ! déplorable épouse !

TECMESSE.

Déplorable, sans doute, et bien digne de pitié.

LE CHŒUR.

Quelle main a donc fait périr ce prince infortuné ?

TECMESSE.

Sa propre main, on n'en saurait douter : son épée enfoncée dans la terre, et plongée dans son sein, l'accuse assez.

LE CHŒUR.

O douleur nouvelle ! ô prince ! vous vous êtes donc dérobé à vos amis ; vous êtes demeuré seul pour vous percer le sein ! Et moi, imprudent, insensé que j'étais, j'ai négligé de veiller sur vous. Où donc, où donc est-il cet inflexible Ajax, ce prince dont le nom est d'un si funeste présage ?

TECMESSE.

Vous ne le verrez point ; je vais l'envelopper tout entier des longs plis de ce voile. Comment l'œil d'un ami pourrait-

il soutenir la vue de ce sang noir qu'il vomit et qui sort à flots de sa blessure? Malheureuse! que ferai-je? quelle main amie te rendra les derniers devoirs?... En quels lieux est Teucer? Qu'il viendrait à propos soigner le corps de son frère!... O malheureux Ajax, quel tu fus jadis, quel tu es aujourd'hui! Ton sort arracherait des larmes à tes ennemis mêmes.

LE CHŒUR.

Voilà donc, malheureux prince, la triste fin que votre cœur inflexible espérait trouver à ses peines avec l'aide du temps! voilà donc, cruel, ce que nous annonçaient nuit et jour ces gémissements que vous faisiez entendre dans vos douleurs funestes, depuis le jour, principe de tous vos maux, où les armes d'Achille furent proposées pour le prix de la valeur!

TECMESSE.

Ah! ah!

LE CHŒUR.

Ce malheur affreux, je le sais, doit pénétrer jusqu'au fond de votre cœur.

TECMESSE.

Hélas!

LE CHŒUR.

Ah! sans doute, après une perte semblable, vous ne pouvez trop gémir.

TECMESSE.

Vous approuvez ma douleur; et moi je la ressens.

LE CHŒUR.

J'en conviens.

TECMESSE.

Oh, mon fils! sous quel joug sommes-nous asservis? quels maîtres nous sont réservés!

LE CHŒUR.

Quoi, ce couple barbare, ces Atrides seraient-ils assez cruels pour ajouter à vos maux cet outrage inouï? Puisse le ciel les en détourner!

TECMESSE.

Eh! serions-nous dans l'abîme où nous sommes sans la volonté des dieux!

LE CHŒUR.

Quel poids de douleurs ils ont amassé sur nous!

TECMESSE.

Voilà ce qu'en faveur d'Ulysse a produit contre nous la fille de Jupiter, la terrible Pallas.

LE CHŒUR.

Combien cet homme artificieux doit triompher au fond de son âme perfide! Comme il se rit des maux enfantés par un

funeste délire ! Hélas ! combien les deux Atrides partagent son insolente joie !

TECMESSE.

Qu'ils rient, qu'ils s'applaudissent de ses maux tant qu'ils voudront. Peut-être qu'au moment du combat, s'ils ne l'ont pas désiré vivant, ils le pleureront mort. Les méchants ne connaissent le prix du bien que lorsqu'ils en sont privés. Objet de mes douleurs amères, objet de leur barbare joie, Ajax a fini comme il le voulait, il s'est procuré avec satisfaction le destin qu'il désirait. De quoi pourraient-ils s'applaudir ? sa mort ne fut point leur ouvrage, elle fut celui des dieux.

LE CHŒUR.

Que le vain orgueil d'Ulysse triomphe impunément, Ajax n'est plus à craindre pour eux ; mais il m'a quitté en me laissant des soupirs et des gémissements.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, TEUCER.

TEUCER.

Hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

Faites silence ; je crois entendre la voix de Teucer, qui, par des cris convenables à sa peine, déplore cet affreux malheur.

TEUCER.

O cher Ajax ! ô mon frère ! si le bruit public est véritable, vous nous avez donc trompés !

LE CHŒUR.

Teucer, connaissez votre infortune ; il est mort.

TEUCER.

O ciel ! ô perte accablante pour moi !

LE CHŒUR.

C'est dans une telle infortune...

TEUCER.

Malheureux ! malheureux que je suis !

LE CHŒUR.

C'est à présent qu'il faut gémir.

TEUCER.

Douleur cuisante et sans remède !

LE CHŒUR.

Trop, hélas !

TEUCER.

Infortuné ! dans quels lieux est son fils ? quel coin de ce rivage le dérobe à nos yeux ?

LE CHŒUR.

Il est seul dans sa tente.

TEUCER.

Hâtez-vous de l'amener, de peur que ses ennemis ne l'enlèvent, ainsi qu'un lionceau que sa mère a quitté ; allez, courez ; ne perdez point de temps. Les hommes n'ont que trop de penchant à insulter les morts.

LE CHŒUR.

Hélas ! Teucer, lorsqu'il vivait encore, il recommandait ce fils aux soins généreux qui vous occupent.

TEUCER.

O le plus douloureux de tous les objets qui aient jamais frappé ma vue ! course inutile, et la plus affligeante que j'aie jamais faite, cher Ajax, lorsque, apprenant votre destinée, j'ai couru, j'ai volé sur vos traces ! la renommée, aussi prompt que la voix d'un dieu, avait publié dans toute l'armée que vous n'étiez déjà plus. A ce discours, tout absent que j'étais, j'en ai gémi : à présent, je vous vois, et je me meurs. Ah ! dieux ! Venez, découvrez ce corps, que j'envisage tout mon malheur... (*On découvre le corps d'Ajax*). O spectacle de douleur et d'amertume ! que de maux tu accumules autour de moi pour ma perte ! Où puis-je en effet porter mes pas ! chez quels mortels pourrai-je me réfugier, moi qui, dans tes chagrins, ne pus t'être d'aucun secours ! Certes que Télamon, ton père et le mien, s'empressera bien de me recevoir avec un visage riant et serein, lorsqu'il me verra revenir sans toi ! Et que pourrais-je en attendre, lui dont le front sévère se déridait à peine, même au temps de sa prospérité ? Renfermera-t-il son ressentiment ? De quelle injure ne m'accablera-t-il pas ? Fils d'une femme esclave, je t'aurai abandonné, toi, mon cher Ajax, par crainte, par lâcheté, ou même par artifice, pour pouvoir occuper ton trône à ta place et jouir de tes richesses : voilà ce que m'imputera, dans sa colère injuste, ce vieillard irascible et malheureux ; et bientôt, me traitant, non comme un homme libre, mais comme un esclave, il me chassera de ses états. Tel est le sort qui m'attend dans ma patrie. Ici mille ennemis, et peu de défenseurs. Voilà ce qu'après ta mort je trouve autour de moi... Hélas ! que ferai-je ? comment pourrai-je arracher de ton sein ce fer meurtrier et sanglant qui vient de te priver du jour ? O malheureux ! avais-tu pu prévoir qu'Hector, même après son trépas, contribuerait à ta mort ? Voyez, Salamiens, voyez quelle destinée les dieux réservaient à ces deux guerriers. Hector,

attaché au char de son vainqueur, par le même boudrier qu'Ajax lui avait donné, est traîné dans la poussière jusqu'à son dernier soupir ; et Ajax, pour hâter sa mort, se précipite sur le glaive dont Hector lui avait fait présent. Sans doute ce bouclier fut le barbare ouvrage de Pluton ; et cette épée fut fabriquée par les mains d'une furie. Oui, je ne cesserai de le dire, cet événement, et tout ce qui arrive aux hommes, ce sont les dieux qui en sont les artisans. Que celui qui dédaigne cette opinion en embrasse une contraire, celle-ci sera toujours la mienne.

LE CHŒUR.

Supprimez de plus longs discours, et songez aux moyens de donner la sépulture à ce héros : songez à ce que vous aurez à répondre. J'aperçois un de vos ennemis, qui, s'applaudissant de vos maux, va bientôt faire éclater tout ce qu'on peut attendre d'un méchant.

TEUCER.

Qui de nos guerriers avez-vous aperçu ?

LE CHŒUR.

Ménélas, pour qui nous sommes venus sur ce rivage.

TEUCER.

Je le vois ; il est trop près de nous pour le méconnaître.

SCÈNE V.

MÉNÉLAS, TEUCER, LE CHŒUR.

MÉNÉLAS.

C'est à vous que je m'adresse. Laissez là ce cadavre, et gardez-vous de lui rendre aucuns devoirs.

TEUCER.

Et qui vous inspira ces vaines paroles ?

MÉNÉLAS.

Ma volonté, et celle du chef de l'armée.

TEUCER.

Ne pourrai-je savoir quelle raison vous alléguiez ?

MÉNÉLAS.

C'est que nous étant flattés d'amener ici un ami, un défenseur des Grecs, nous n'avons trouvé en lui qu'un ennemi plus dangereux que les Troyens, un ennemi qui, ayant juré la perte de l'armée entière, est venu l'attaquer pendant la nuit, pour l'immoler à sa fureur ; et qui, si quelque dieu n'eût éteint sa rage, nous eût fait subir le destin déplorable qu'il a subi lui-même. Nous eussions péri tous, et il eût

vécu. Mais un dieu a détourné ses coups et les a fait tomber sur des troupeaux et des bergers. Après ce crime, il n'est point ici d'homme assez puissant pour lui donner la sépulture. Son corps, jeté sur le rivage, y sera la pâture des oiseaux de ces mers. Réprimez donc l'orgueil que vous faites paraître ; car si nous n'avons pu le soumettre à notre volonté pendant sa vie, nous le pourrons du moins après sa mort ; et nos mains, malgré vous, vous forceront à le céder. Jamais, tant qu'il vécut, quelque ordre que je lui donnasse, il ne voulut l'exécuter ; et voilà le caractère du méchant : dans une condition privée, il dédaigne d'obéir à ceux qui sont placés au-dessus de lui. Et comment les lois subsisteront-elles dans un état, si elles ne sont maintenues par la crainte ? Comment une armée sera-t-elle sagement conduite, si les chefs ne sont ni craints ni respectés ? Tout homme, quelque considérable qu'il soit, doit songer que la faute la plus légère peut l'abattre. Apprenez qu'il n'est de sûreté que pour celui que la crainte et le respect conduisent. Croyez qu'un état où l'on peut impunément étaler son orgueil et se livrer à ses caprices, tombe bientôt du sein de la prospérité dans un abîme de malheurs. Conservons donc à propos une crainte salutaire ; et qu'on ne se flatte point de ne racheter jamais par de justes supplices les plaisirs qu'on aura pris à d'injustes actions. Ils sont toujours balancés l'un par l'autre. Ajax fut violent et altier ; je suis orgueilleux à mon tour, et vous défends de l'ensevelir, de peur que, lui préparant un sépulcre, vous ne tombiez vous-même dans le vôtre.

LE CHŒUR.

O Ménélas ! en établissant ces sages maximes, ne soyez point impie envers les morts.

TEUCER.

Citoyens de Salamine, je ne serai point étonné de voir un homme sans naissance s'abandonner à quelques erreurs, lorsque des hommes qui se prétendent d'une extraction illustre se permettent de semblables discours. Mais commençons où vous avez commencé. Vous avez amené, dites-vous, ce héros aux Grecs, pour être leur défenseur ! N'était-il donc pas son maître lorsqu'il s'est embarqué avec vous ? Comment prétendez-vous régner sur des sujets qu'il a tirés de ses états ? Vous êtes venu ici comme roi de Sparte, et non comme le nôtre. Vous n'avez pas plus de droits pour disposer de lui, qu'il n'en eut pour disposer de vous. Subordonné à un chef, vous avez des soldats sous votre commandement, mais non pas l'armée entière, non pas Ajax. Exercez votre autorité sur ceux qui la reconnaissent ; exprimez-la par d'arrogants discours ; mais pour Ajax, malgré

vosre défense, malgré celle de tout autre chef, je saurai, sans craindre vos menaces, écouter la justice et lui rendre les derniers devoirs. Car ce n'est pas pour venger votre épouse qu'il a pris les armes, ainsi que vos mercenaires, mais pour dégager les serments dont il s'était lié. Il ne fit rien pour vous ; il estimait trop peu les hommes sans mérite. Après cela, courez chercher le général et ses hérauts, quelque éclat que vous fassiez, étant ce que vous êtes, vous n'obtiendrez rien de moi.

MÉNÉLAS.

Que je hais tant d'audace unie à tant de bassesse !

TEUCER.

La franchise semble un outrage, quoique appuyée par la justice.

MÉNÉLAS.

Pour un homme qui sait manier l'arc, voilà bien de l'orgueil.

TEUCER.

Manier l'arc n'est point un art grossier.

MÉNÉLAS.

Quelle serait donc votre vanité, si votre bras s'armait du bouclier ?

TEUCER.

Quoique armé à la légère, je puis vous tenir tête, fussiez-vous armé de toutes pièces.

MÉNÉLAS.

Votre langue paraît bien servir la fierté de votre cœur.

TEUCER.

Il est permis d'avoir de la fierté quand on a pour soi la justice.

MÉNÉLAS.

Est-il juste que mon assassin triomphe !

TEUCER.

Votre assassin ! La chose est étrange. Vous êtes mort, et vous vivez !

MÉNÉLAS.

Un dieu m'a conservé quand j'expirais par les coups d'Ajax.

TEUCER.

Eh bien ! rendez donc hommage aux dieux, puisque vous devez aux dieux votre salut.

MÉNÉLAS.

Comment offenserais-je les lois des immortels ?

TEUCER.

En venant vous opposer aux honneurs qu'on veut rendre aux morts.

MÉNÉLAS.

Ces morts étaient mes ennemis ; je le dois.

TEUCER.

Et quand Ajax fut-il votre ennemi !

MÉNÉLAS.

Il me détestait autant que je le haïssais ; vous le savez.

TEUCER.

On a reconnu que vous lui aviez dérobé des suffrages.

MÉNÉLAS.

Ce fut la faute des juges, non la mienne.

TEUCER.

Il est tant d'autres perfidies que vous sauriez pratiquer en secret.

MÉNÉLAS.

Ce discours pourrait coûter cher à quelqu'un.

TEUCER.

S'il coûte quelque peine, on pourra la rendre.

MÉNÉLAS.

Je n'ai qu'un mot à dire : gardez-vous d'ensevelir Ajax.

TEUCER.

Je n'ai qu'un mot à répondre : je l'ensevelirai.

MÉNÉLAS.

J'ai vu un homme, hardi de la langue, qui encourageait les matelots à partir avec l'orage ; mais qui, dans le fort de la tempête, semblait avoir perdu la voix, et qui, enveloppé dans ses vêtements, étendu par terre, se laissait fouler aux pieds des matelots : ainsi votre audace, et la licence de votre langue, vont s'éteindre au premier coup de vent violent échappé d'un faible nuage.

TEUCER.

Et moi j'ai connu un insensé qui insultait ses voisins dans leurs malheurs. Un de mes pareils, aussi peu endurant que moi, lui dit : Homme, garde-toi d'offenser les morts ; sinon, apprends que tu en seras puni. Voilà les avis qu'il donnait à ce misérable, qui est maintenant devant mes yeux, et qui, ce me semble, n'est autre que vous-même. Y a-t-il là quelque énigme ?

MÉNÉLAS.

Je sors ; car ce serait pour moi une honte aux yeux de ceux qui me verraient châtier avec la langue, quand je puis employer la force.

TEUCER.

Allez donc ; car il m'est encore plus honteux d'écouter un insensé, qui perd son temps en vaines paroles.

SCÈNE VI.

TEUCER, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Un grand combat va suivre cette querelle; hâtez-vous donc, Teucer, de faire creuser un tombeau où Ajax puisse posséder une triste demeure chère à jamais à la mémoire des hommes.

TEUCER.

Je vois paraître à propos sa femme et son fils, qui viennent s'unir à moi pour orner la tombe de ce héros infortuné.

(Teucer place le fils d'Ajax auprès du corps de son père, et Tecmesse assiste à cette cérémonie funèbre).

Venez, enfant; approchez, et, en posture de suppliant, venez toucher celui qui vous donna le jour; demeurez les yeux tournés vers votre père, ayant en main l'humble offrande de mes cheveux, de ceux de votre mère et des vôtres. Si quelqu'un osait ici employer la violence pour vous séparer de ce corps, que ce méchant ne puisse jamais trouver de sépulture; qu'il soit rejeté de dessus la terre; qu'il soit retranché de la race des humains et séparé d'eux, comme ces cheveux que je viens de couper. Enfant, embrassez votre père, gardez-le, que personne ne puisse vous en arracher. Prosterné près de lui, restez-y fortement attaché. Et vous, Salamiens, montrez ici que vous êtes des hommes; veillez pour sa défense jusqu'à mon retour. Je vais chercher un tombeau pour Ajax, dussé-je avoir tous les Grecs à combattre.

SCÈNE VII.

LE CHOEUR.

Quand verrai-je enfin le dernier jour de tant d'années malheureuses, qui n'ont cessé de renouveler nos travaux et nos peines devant cette superbe Troie, qui est devenue l'opprobre des Grecs?

Plût au ciel que les vents eussent emporté, ou que la terre eût englouti celui qui enseigna le premier à la Grèce l'usage

des armes, fléaux cruels qui ont engendré des fléaux ! Il fut la ruine des hommes.

C'est lui, c'est cet infortuné qui m'interdit l'usage des couronnes et des coupes profondes préparées pour le plaisir, et les doux accents de la flûte, et les douceurs nocturnes des amours. Les amours, hélas ! ont disparu pour moi ; et, loin de tout ce qui faisait mes délices, je laisse mes cheveux négligés, tristes monuments de Troie, s'abreuver de rosées fréquentes.

Auparavant du moins le brave Ajax me servait de rempart contre la crainte et les traîtres ; maintenant un démon ennemi l'a terrassé. Quelle douceur, quelle consolation me reste-t-il ? Que ne suis-je sous l'ombrage des bois qui couvrent le promontoire de Sunium, battus par les flots, pour y adresser ma prière à Minerve !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

TEUCER, AGAMEMNON, LE CHOEUR.

TEUCER.

Je me suis hâté de revenir, j'ai aperçu le chef de l'armée, Agamemnon, marchant vers ces lieux à pas précipités. Sans doute il va éclater en injures contre moi.

AGAMEMNON.

C'est donc vous qui, dit-on, vous permettez impunément de si étranges discours? Vous, le fils d'une captive! Et que serait-ce si vous fussiez né d'une femme libre! Que d'orgueil régnerait dans votre langage; que de hauteur dans votre conduite, puisque, n'étant qu'un homme sans nom, vous combattez pour un être sans vie! Nous ne sommes point, à vous en croire, les chefs de l'armée, ni des vaisseaux grecs, ni le vôtre; Ajax, dites-vous, était lui-même son général. N'est-ce pas le comble de l'opprobre d'entendre sortir de tels propos de la bouche d'un esclave? Et pour quel homme encore faites-vous éclater tant d'audace? Où a-t-il marché? Où s'est-il arrêté que je n'y aie été moi-même? Quoi! les Grecs, après lui, n'ont-ils plus d'hommes dans leur armée? C'était donc bien mal à propos que nous avons établi, sous les yeux des Grecs, la dispute des armes d'Achille, si, comme le veut Teucer, nous ne sommes tous que des lâches, et si, quand vous avez été vaincus, loin de céder au jugement du plus grand nombre, vous ne cessez de nous attaquer par d'insolents discours, ou de nous frapper en secret par des traits perfides. Et que deviendrait, d'après ces exemples, la stabilité des lois, si, repoussant ceux qui ont mérité le prix, nous mettions en leur place ceux qui ont été vaincus? Gardons-nous de le souffrir. Car ce n'est ni la stature, ni la force qui fait le pouvoir et la dignité de l'homme, c'est la sagesse. Le bœuf, quelque énorme qu'il soit, obéit au fouet léger qui lui fait tracer son sillon. Je prévois qu'on pourrait bien ainsi remédier à vos écarts si vous ne rappelez votre raison; vous qui, reposant sur un

homme qui n'existe plus, ou qui n'est plus qu'une ombre, faites éclater votre orgueil et la licence de vos discours. N'écoutez-vous point enfin la sagesse; et n'irez-vous pas, connaissant qui vous êtes, chercher quelque homme libre qui puisse devant vous plaider en votre faveur? Car vous parleriez en vain pour m'instruire: je n'entends point la langue des barbares¹.

LE CHŒUR.

Ah! puissiez-vous tous deux connaître la sagesse: je n'ai point de meilleurs conseils à vous donner.

TEUCER.

Que la mort d'un bienfaiteur fait aisément oublier ses services, et produit bientôt l'ingratitude, cher Ajax, si cet homme, pour qui vous avez supporté des travaux infinis, et souvent exposé vos jours, n'en a pas conservé le plus léger souvenir! Tous vos bienfaits sont donc pour jamais perdus! Mais vous, qui vous êtes permis tant de discours insensés, vous avez donc oublié qu'enfermé, avec tous vos Grecs, dans l'enceinte de votre camp, et prêt à périr sous le fer ennemi, Ajax seul sut vous défendre? Et lorsque la flamme dévorait déjà la poupe de vos vaisseaux, lorsque Hector, franchissant vos fossés, s'élançait sur les bancs des rameurs, quel combattant sut l'en éloigner? N'est-ce point Ajax, ce même guerrier qui, selon vous, ne combattit jamais de pied ferme? Était-ce donc là des services que des ingrats devaient attendre de lui? Et lorsque, pour combattre encore Hector seul à seul, il s'empressa de tirer au sort sans que personne l'y invitât, il ne jeta point au fond du casque une boule² de terre humide pour l'y attacher, mais il en mit une qui, par sa légèreté, était la plus propre à sortir la première. C'était cependant ce même Ajax qui fit ce que je raconte, et j'étais présent, moi, méprisables esclaves, moi, fils d'une barbare! Malheureux! quel est ton aveuglement quand tu oses tenir de semblables discours? Ne sais-tu donc pas qu'un Phrygien, un barbare, le vieux Pélops, fut ton aïeul? Qu'Atrée, qui te donna le jour, fut le plus impie de tous les mortels, et servit à son frère, dans un festin, les membres des enfants de ce frère? Toi-même tu naquies d'une Crétoise, que ton père, surprenant en adultère, fit servir de pâture

1. Hésione, mère de Teucer, était phrygienne.

2. Les boules étaient communément faites de terre séchée au soleil; et chacun de ceux qui tiraient au sort y mettait sa marque. Ceux qui voulaient que leur boule ne sortit point, pouvaient, en y laissant un peu d'humidité, l'attacher au fond du casque. Homère, en parlant de ce combat, n'est point entré dans ces détails.

aux habitants des eaux¹. Comment donc, étant ce que tu es, peux-tu me reprocher ce que je suis ? Moi, fils de Télémon, de ce héros qui, ayant remporté le prix de la valeur sur toute l'armée, obtint ma mère pour sa récompense et sa compagne. Fille de Laomédon, elle était reine par sa naissance ; et ce fut Hercule qui fit à mon père cet honorable présent. Ainsi, fils généreux de deux mortels généreux, je ne déshonorerai point ceux de mon sang, qu'au milieu des malheurs où ils sont plongés, vous voulez priver de la sépulture, sans craindre même de me l'avouer. Mais, songez-y, si vous voulez le rejeter du tombeau, vous pourrez nous en rejeter aussi tous trois² ; nous, étendus près de ce corps, et périssant ensemble, puisque enfin il serait cent fois plus glorieux pour moi de mourir avec éclat, pour l'honneur de ce héros, que pour celui de votre épouse ou de votre frère. Après cela, considérez qu'il ne s'agit plus de mon intérêt, mais du vôtre. Si vous m'attaquez, vous regretterez bientôt de n'avoir pas fait paraître à mes yeux plus de timidité que d'audace.

LE CHŒUR.

Jamais, Ulysse, vous ne pouvez arriver plus à propos, si ce n'est pour les unir, au moins pour les séparer.

SCÈNE II.

ULYSSE, TEUCER, AGAMEMNON, LE CHŒUR.

ULYSSE.

Qu'est-ce, Salamiens ? n'ai-je point entendu de loin la voix des Atrides, disputant pour cet illustre mort ?

AGAMEMNON.

N'avons-nous pas nous-mêmes entendu d'insolents discours à son sujet ?

ULYSSE.

Quels discours ? J'excuse sans peine celui qui, par des propos altiers, repousse des discours outrageants.

AGAMEMNON.

Je l'ai traité avec mépris, comme il avait osé me traiter.

1. Elle se nommait Érope, suivant le scoliaste. Elle fut séduite par un serviteur d'Atrée ; son père chargea Nauplius de la précipiter dans la mer ; mais celui-ci, au lieu d'exécuter l'ordre, la donna à Plysthène, qui l'épousa.

2. Il désigne Enrysaès, Tecmesse et lui.

ULYSSE.

Quelle offense vous a-t-il faite qui vous ait obligé de la lui rendre ?

AGAMEMNON.

Il prétend qu'il ne laissera point ce corps sans sépulture et qu'il l'ensevelira malgré moi.

ULYSSE.

Un ami peut-il vous dire la vérité sans craindre de vous être moins cher qu'auparavant.

AGAMEMNON.

Parlez ; et ne serais-je pas déraisonnable de vous en empêcher, moi qui vous regarde comme l'ami le plus cher que j'aie entre les Grecs ?

ULYSSE.

Ecoutez-moi donc. Gardez-vous, au nom des dieux, d'oser inhumainement priver cet homme des honneurs du tombeau. Ne vous laissez pas subjugué par le sentiment de votre pouvoir ; qu'il n'aigrisse pas votre haine jusqu'à vous faire fouler aux pieds la justice. Cet homme n'était-il pas le plus ardent de mes ennemis, depuis le jour que je remportai les armes d'Achille ? cependant, tel qu'il fut à mon égard, je ne lui ferai point l'injustice de ne pas dire qu'il était, après Achille, le plus vaillant de tous les Grecs, et que vous ne pouvez lui faire déshonneur sans lui faire injustice. Ce n'est pas lui que vous offenseriez, ce serait les lois des dieux. Quelque haine qu'on puisse avoir dans le cœur, il est injuste d'attaquer un grand homme après sa mort.

AGAMEMNON.

Quoi ! c'est vous, Ulysse, qui combattez pour lui contre moi !

ULYSSE.

Moi-même : je haïssais, quand je pouvais haïr.

AGAMEMNON.

Ne devriez-vous pas plutôt, avec moi, insulter à sa mort ?

ULYSSE.

Atride, ne vous applaudissez point d'un indigne avantage.

AGAMEMNON.

Il n'est pas facile aux rois de suivre la justice.

ULYSSE.

Ils peuvent du moins écouter les sages conseils de leurs amis.

AGAMEMNON.

Un bon citoyen doit obéir à ceux qui ont en main l'autorité.

ULYSSE.

Arrêtez. N'est-ce pas régner que de vous laisser vaincre par vos amis ?

AGAMEMNON.

Souvenez-vous quel fut celui que vous voulez ménager.

ULYSSE.

Il fut mon ennemi ; mais il était généreux.

AGAMEMNON.

Que prétendez-vous ? respecter un ennemi mort !

ULYSSE.

Sa vertu est plus puissante que ma haine.

AGAMEMNON.

Les voilà bien ces hommes enclins au changement.

ULYSSE.

Il en est qui, amis aujourd'hui, seront ennemis demain.

AGAMEMNON.

Voudriez-vous acquérir de tels amis ?

ULYSSE.

Je ne voudrais point acquérir un cœur inflexible.

AGAMEMNON.

Vous serez cause que nous passerons aujourd'hui pour des lâches aux yeux des Grecs.

ULYSSE.

Non ; mais pour des hommes justes.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je laisse ensevelir ce corps ?

ULYSSE.

Sans doute, puisque moi-même je dois descendre au tombeau.

AGAMEMNON.

C'est ainsi que tout homme n'agit que pour lui-même.

ULYSSE.

Pour qui dois-je, en effet, agir plus que pour moi ?

AGAMEMNON.

On dira que c'est votre ouvrage, et non le mien.

ULYSSE.

Suivant que vous agirez, vous aurez partout l'honneur de cette bonne action.

AGAMEMNON.

Eh bien ! sachez donc qu'il n'y a point de grâce encore plus considérable que vous ne puissiez obtenir de moi. Mais ici, comme dans les enfers, Ajax me sera toujours également odieux. Vous pouvez librement faire ce qu'il convient.

SCÈNE III.

TEUCER, ULYSSE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Qui voudrait, Ulysse, vous disputer le titre de sage, serait vraiment un insensé.

ULYSSE.

Ce que je viens de faire vous annonce assez, Teucer, que je suis maintenant l'ami d'Ajax, autant que j'étais son ennemi. Je veux me joindre à vous pour l'inhumér, pour lui rendre mes soins, pour ne rien négliger enfin des devoirs qui sont dus aux grands hommes.

TEUCER.

Généreux Ulysse, quel éloge ne dois-je pas à une si noble conduite ! Combien vous avez démenti mes craintes ! vous, qui, jusqu'à présent, le plus ardent ennemi d'Ajax, êtes venu seul d'entre les Grecs lui porter vos secours, et n'avez pas souffert qu'en votre présence les vivants insultassent les morts, ainsi que le voulaient faire cet impétueux chef des Grecs, et son frère, en le bannissant du tombeau. Puisse le souverain de l'Olympe, et la vigilante Erynnis, et l'inévitable justice, flétrir ces méchants, comme ils ont voulu flétrir indignement ce héros. Et vous, digne rejeton du vieux Laërte, je n'ose vous laisser toucher à la tombe de cet illustre mort, dans la crainte de lui déplaire. J'accepte d'ailleurs tous vos secours ; et si vous voulez amener ici quelqu'un des vôtres, nous le verrons sans peine. Je me charge de fournir tout ce qui sera nécessaire. Soyez d'ailleurs certain que le souvenir de votre générosité subsistera toujours parmi nous.

ULYSSE.

Je désirais vous aider de mes mains ; mais si vous craignez d'accepter mes services, je ne puis que vous applaudir et me retirer.

SCÈNE IV.

TEUCER, LE CHOEUR.

TEUCER.

Il suffit. Un temps assez long s'est déjà écoulé ; amis, que plusieurs d'entre vous se hâtent de creuser la tombe ; que

les autres présentent aux feux allumés le trépied profond qui doit servir au bain sacré, tandis qu'une troupe de guerriers ira chercher dans la tente d'Ajax ses plus précieux vêtements, et les apportera sur son bouclier; et vous, son malheureux fils, embrassez avec tendresse les flancs de votre père, soulevez-les avec moi, autant que vos forces peuvent vous le permettre, tandis que le sang qu'il rejette de sa bouche n'a point encore perdu sa chaleur. Mais allons, que tout ce que nous avons ici d'amis se hâte, se rassemble pour consacrer ses soins à ce héros qui réunissait toutes les vertus d'un grand homme, et ne vit aucun mortel au-dessus de lui. Tel fut Ajax, hélas ! lorsqu'il vivait.

LE CHŒUR.

Combien les hommes, pendant leur vie, éprouvent d'événements divers, qu'aucun devin, avant de les voir, n'aurait jamais su prédire !

FIN.

PHILOCTÈTE

Tragédie

AVANT-PROPOS

Philoctète, fils de Péan, compagnon d'Hercule, et héritier de ses flèches, ayant suivi les Grecs dans l'expédition de Troie, fut mordu au pied par un serpent durant ce voyage. L'armée le crut frappé par la main des dieux, et chargea Ulysse de le conduire dans l'île de Lemnos et de l'abandonner pendant qu'il serait endormi. Philoctète demeura dix années dans cette solitude, livré à ses maux et à sa fureur. Mais les Grecs ayant su par un oracle que la prise de Troie était attachée aux flèches d'Hercule, envoyèrent Ulysse et le fils d'Achille à Lemnos, avec ordre d'amener Philoctète devant Ilion, à quelque prix que ce fût. Ulysse, politique jusqu'à la fraude, et Néoptolème, sincère jusqu'à l'extrême franchise, font tout le nœud de l'intrigue, tandis que Philoctète, défiant et inexorable, élude la ruse de l'un et ne se rend point à la générosité de l'autre; de sorte qu'il faut qu'Hercule descende du ciel pour dompter ce cœur féroce, et amener le dénouement.

PERSONNAGES

ULYSSE.

NÉOPTOLÈME.

LE CHOEUR, composé des compagnons de Néoptolème.

PHILOCTÈTE.

UN MESSAGER.

HERCULE.

La scène est à Lemnos.

PHILOCTÈTE

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, NÉOPTOLÈME.

ULYSSE.

C'est ici le rivage de Lemnos, que les eaux baignent de toutes parts, rivage inhabité, où nul mortel ne vient porter ses pas. Généreux fils d'Achille, du plus vaillant des Grecs, Néoptolème, c'est là que, fidèle aux ordres des rois, j'abandonnai le fils de Péan¹ consumé par les douleurs de l'ulcère infecte dont son pied était dévoré. Il ne nous était plus possible de nous occuper avec tranquillité du soin des libations et des sacrifices, tant ses cris, ses gémissements, ses sauvages imprécations, remplissaient tout le camp. Mais que servirait de vous retracer cet événement ? Ce n'est pas ici le moment des longs entretiens ; Philoctète pourrait apprendre mon arrivée, et je laisserais éventer le piège où je compte bientôt le surprendre. Mais c'est à vous à me prêter votre aide, et à voir si vous pourriez découvrir une caverne à deux entrées, faite de manière que pendant la rigueur de l'hiver on y trouve deux expositions propres à recevoir le soleil ; et que durant l'été, le vent qui traverse cet antre, y provoque un sommeil paisible. Un peu au-dessous, vous verrez sur votre gauche une fontaine d'une eau limpide, si elle existe encore. Avancez, et faites-moi con-

1. Philoctète.

naître, sans bruit, si Philoctète est dans ce lieu pour que je puisse vous faire part de ce qu'il me reste à vous dire, et que tous nos desseins soient communs entre nous.

NÉOPTOLÈME.

Ulysse, ce que vous demandez ne me coûtera pas beaucoup de peine, car je crois apercevoir cet antre dont vous parlez.

ULYSSE.

Est-ce en haut ou en bas de cette roche ? je ne devine point.

NÉOPTOLÈME.

Tout en haut ; mais nul sentier frayé.

ULYSSE.

Voyez s'il n'y serait pas endormi et couché.

NÉOPTOLÈME.

Je vois cette retraite vide et sans habitant.

ULYSSE.

N'y aurait-il pas quelque aliment qu'on y eût apprêté ?

NÉOPTOLÈME.

J'y aperçois quelques feuillages foulés, qui ont pu servir de lit.

ULYSSE.

Est-ce tout ? n'y voyez-vous rien de plus ?

NÉOPTOLÈME.

J'y découvre un vase de bois, ouvrage grossier de quelque artiste inhabile, et ces ustensiles propres aux foyers.

ULYSSE.

Ah ! ce que vous voyez est sans doute à lui : ce sont là ses trésors.

NÉOPTOLÈME.

O ciel ! je vois encore étendus au soleil quelques lambeaux sanglants qui ont essuyé sa plaie.

ULYSSE.

Il n'en faut plus douter, c'est lui, c'est Philoctète qui habite cette demeure ; et sans doute il n'est pas loin. Dans l'état déplorable où sa blessure l'a mis depuis longtemps, comment pourrait-il s'éloigner ? Peut-être est-il sorti pour aller chercher sa nourriture, ou quelque plante propre à calmer ses douleurs. Envoyez donc à la découverte l'homme qui vous suit, de crainte que Philoctète ne vienne ici me surprendre, car je suis de tous les Grecs celui qu'il désirerait le plus tenir en son pouvoir.

NÉOPTOLÈME.

On va exécuter l'ordre et veiller sur ses pas. Dites-moi donc à présent ce qu'il vous reste à me dire.

ULYSSE.

Fils d'Achille, pour l'exécution du dessein qui vous amène,

il ne s'agit pas seulement de montrer votre courage, il faut, si je vous déclare ce que je ne vous avais point dit encore, vous y soumettre, comme étant ici sous mes ordres.

NÉOPTOLÈME.

Qu'ordonnez-vous ?

ULYSSE.

Il faut, par vos discours, tromper et séduire le cœur de Philoctète. S'il vous demande qui vous êtes et d'où vous venez, dites-lui que vous êtes fils d'Achille, ne lui déguisez rien à cet égard ; mais que vous retournez dans votre patrie ; que vous avez abandonné le camp des Grecs ; que vous emportez avec vous une haine éternelle pour ces ingrats, qui, par leurs députés, vous ayant supplié de venir à Troie dont la conquête était, disaient-ils, réservée à vos seules mains, n'ont pas daigné, quand vous êtes arrivé, vous céder les armes d'Achille, et ont donné à Ulysse ces armes que vous aviez tant de droits de demander. Ajoutez-y toutes les injures que vous pourriez imaginer contre moi ; car ces outrages ne me feront aucune peine ; mais votre désobéissance pourrait affliger vivement les Grecs. Car si les armes de Philoctète ne lui sont enlevées, il ne nous reste aucun espoir de triompher d'Ilion. Considérez encore que vous avez des moyens sûrs et faciles de vous lier avec lui, et qu'il ne m'en reste point. Quand vous êtes parti pour l'armée, vous ne vous êtes engagé par aucun serment ; vous n'y avez pas été conduit par la nécessité¹ ; vous n'étiez pas enfin sur la flotte qui partit la première : ce sont contre moi autant de griefs que je ne puis nier. Ainsi croyez que s'il vient à me découvrir, et qu'il ait encore ses armes en son pouvoir, je périr et vous perds avec moi. Voilà donc à quoi vous devez employer votre adresse, à lui dérober ses armes invincibles. Je sais que la nature ne vous a point fait pour dire, ni pour tramer de telles impostures ; mais le prix de la victoire est doux à remporter. Osez un moment, et nous nous montrerons justes ensuite. Livrez-vous seulement à moi pour surmonter la honte durant quelques instants, et vous jouirez ensuite à jamais de la renommée du plus religieux des hommes.

NÉOPTOLÈME.

Fils de Laërte, ce que je n'aime point à entendre, je n'aime point à l'exécuter. Le ciel ne nous fit pas naître, ni moi, ni celui dont on dit que je tiens le jour, pour employer des moyens indignes. Je suis prêt à emmener ce

1. Philoctète s'était engagé librement, comme Néoptolème, à servir la cause commune : voilà ce qui établissait entre ces deux héros une espèce de relation qui pouvait servir à les lier.

héros par la force, et non par la ruse. Privé de l'usage de l'un de ses pieds, pourrait-il nous résister à nous qui sommes si nombreux ? Envoyé vers ces bords pour agir avec vous, j'aurais honte de porter le nom de traître. J'aime mieux, seigneur, me conduire bien et réussir mal, que d'obtenir une victoire honteuse.

ULYSSE.

Fils d'un père généreux, au temps de ma jeunesse, j'étais, ainsi que vous, lent à discourir, et prompt à exécuter ; éclairé ensuite par mon expérience, j'ai vu que ce n'était pas le bras, mais la langue qui conduit tout chez les hommes.

NÉOPTOLÈME.

N'est-ce donc pas un mensonge dont vous voulez que je me charge ?

ULYSSE.

Je veux que vous employiez la ruse pour vous emparer de Philoctète.

NÉOPTOLÈME.

Et pourquoi la ruse plutôt que la persuasion ?

ULYSSE.

La persuasion sera vaine, et la violence sans succès.

NÉOPTOLÈME.

D'où naît donc la confiance extraordinaire qu'il peut avoir dans sa force ?

ULYSSE.

De ses flèches inévitables, et qui portent la mort avec elles.

NÉOPTOLÈME.

Il n'est donc pas prudent de se commettre avec lui ?

ULYSSE.

Non, si l'on n'emploie la ruse, comme je vous l'ai dit.

NÉOPTOLÈME.

Et ne regardez-vous pas comme une chose honteuse de préférer un mensonge ?

ULYSSE.

Non, si le mensonge seul peut nous sauver.

NÉOPTOLÈME.

Comment ? est-il un homme sur la terre qui ose tenir un pareil langage ?

ULYSSE.

Quand une action est avantageuse il ne faut plus balancer.

NÉOPTOLÈME.

Et quel avantage retirerai-je d'emmener Philoctète à Troie ?

ULYSSE.

Ses armes seules pourroient nous rendre maîtres de cette ville.

NÉOPTOLÈME.

Et n'était-ce pas moi, disait-on, qui devait la détruire ?

ULYSSE.

Vous ne pouvez rien sans ces armes, ni ces armes sans vous.

NÉOPTOLÈME.

Puisqu'il en est ainsi, il faut donc les enlever.

ULYSSE.

Une double gloire suivra le succès.

NÉOPTOLÈME.

De quelle manière ? quand je le saurai je ne m'y refuserai pas.

ULYSSE.

Vous obtiendrez à la fois le renom d'un homme sage et courageux.

NÉOPTOLÈME.

Allez donc, je vais agir et surmonter toute honte.

ULYSSE.

Vous vous souvenez de mes conseils ?

NÉOPTOLÈME.

N'en doutez point, il me suffit de les avoir une fois entendus.

ULYSSE.

Demeurez ici pour attendre ce héros, et moi je me retire de peur qu'il ne m'aperçoive en arrivant. Je vais renvoyer à notre vaisseau l'homme que nous avons chargé d'épier Philoctète ; et pour peu que vous paraissiez différer, je l'enverrai ici de nouveau, sous un habit de pilote, pour écarter tout soupçon ; vous comprendrez aisément les discours artificieux qu'il pourra tenir. Je retourne donc au navire, et vous laisse le soin de tout. Puisse l'adroit Mercure qui nous guide, puisse Minerve, la déesse de la victoire et la gardienne des cités, elle qui me sauva toujours, veiller ensemble à la conduite de notre entreprise.

SCÈNE II.

LE CHOËUR, NÉOPTOLÈME.

LE CHOËUR.

Que faut-il, que faut-il que je fasse, Seigneur ? Etranger dans une terre étrangère, que dois-je dire ou taire à cet

homme que nous venons épier ici? apprenez-le moi. La prudence et l'habileté de celui qui tient en main le sceptre de Jupiter efface toute autre sagesse. Votre puissance, mon fils, est un antique héritage. Dites-moi donc comment je puis vous servir?

NÉOPTOLÈME.

Puisque vous vous proposez sans doute d'observer ici tout à l'entour vers quel endroit il peut être, regardez avec assurance, et quand cet étrange voyageur approchera, éloignez-vous de son asile, retirez-vous à mes côtés, pour exécuter ce que l'occasion exigera.

LE CHŒUR.

Voilà, prince, voilà ce qui était déjà dans ma pensée, de porter partout des yeux vigilants pour vos intérêts. Dites-moi seulement quel est le lieu qu'il habite, quel est le séjour qu'il occupe; il n'est pas indifférent pour moi de le savoir, pour empêcher qu'il ne me surprenne. Où demeure-t-il? où se repose-t-il? quel chemin doit-il prendre? est-il dans sa retraite? en est-il sorti?

NÉOPTOLÈME.

Ce rocher qui vous présente deux ouvertures est sa demeure.

LE CHŒUR.

Et où cet infortuné a-t-il pu tourner ses pas?

NÉOPTOLÈME.

Il est allé, selon toute apparence, chercher sa nourriture, et il aura suivi ce chemin que vous voyez ici près; car il est vraisemblable qu'il n'a point d'autre manière d'entretenir ses jours que d'aller, misérable et solitaire, percer quelques animaux de ses flèches rapides, et qu'il n'a trouvé personne qui ait porté remède à ses maux.

LE CHŒUR.

L'infortuné! que je le plains. Nul mortel ne prend intérêt à son sort, il n'est point assisté par les regards d'un ami, il passe ses jours dans la solitude, sans cesse dévoré par un mal qu'il ne peut apaiser; et quand la voix du besoin se fait entendre, il ne sait comment y satisfaire. Arts industriels des humains! malheureux les mortels qui ne peuvent en jouir!

Ce même homme, dont la naissance ne le cède peut-être à aucune des plus anciennes maisons de la Grèce, privé des secours de la vie, seul et loin de tout commerce, se traîne ici au milieu des animaux divers que ce lieu rassemble, tourmenté à la fois par la faim et par les douleurs, livré à des inquiétudes sans cesse renaissantes, tandis que l'écho plaintif répète de loin nuit et jour ses gémissements douloureux.

NÉOPTOLÈME.

Son destin n'a rien qui me surprenne; et si ma conjecture est vraie, son malheur vient des dieux; c'est l'impitoyable Chrysa¹ qui a fait tomber sur lui cette infortune. Ce n'est pas du moins sans la volonté des immortels, qu'éloigné de tout secours il souffre tous ces maux, qui l'empêchent d'aller lancer contre Troie les flèches invincibles d'un dieu, jusqu'au temps prescrit où l'on assure qu'elles doivent faire tomber les murs d'Ilion.

LE CHŒUR.

Gardez le silence, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Qu'y a-t-il donc?

LE CHŒUR.

J'entends comme le bruit d'un homme qui s'avance, accablé de fatigue et de peine.

NÉOPTOLÈME.

Où donc? de quel côté?... J'entends, j'entends, en effet, le son de voix d'un homme qui se traîne avec peine dans ce sentier; ce son douloureux et lamentable est venu de loin frapper mes oreilles: on ne peut s'y méprendre.

LE CHŒUR.

O mon fils, voici le moment...

NÉOPTOLÈME.

De quoi?...

LE CHŒUR.

De penser à ce que vous devez faire. Il n'est plus éloigné, il est sous nos yeux. Ce n'est pas un berger, habitant des campagnes, qui fait résonner ici le son de sa flûte, c'est un malheureux qui chancelle sous le poids de ses peines, et qui fait retentir de ses gémissements les échos lointains: peut-être vient-il de découvrir notre vaisseau dans le port inhabité de cette île, car il jette des cris terribles.

1. Chrysa était un surnom de Minerve, qui avait un temple dans l'île de Chrysa, près de Lemnos. L'accident de Philoctète a donné lieu à vingt traditions différentes. Les uns disaient que ce héros fut aimé d'une nymphe nommée Chrysa, laquelle ne pouvant obtenir de retour, l'accabla d'imprécations qui lui attirèrent ce malheur. D'autres disaient seulement que, cherchant dans l'île de Chrysa l'autel où Hercule avait sacrifié, Philoctète y avait été mordu d'un serpent au moment où il allait partir pour Troie.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, LE CHŒUR.

PHILOCTÈTE.

O étrangers! qui êtes-vous? et comment, avec un navire armé de rames, avez-vous pu venir aborder cette terre qui est sans ports et sans habitants? Quelle est votre patrie, votre famille? que dois-je croire? Je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Je brûle d'entendre votre voix; ne vous effrayez point de l'état horrible où je suis, ayez pitié d'un malheureux qui vit dans un désert, seul et sans amis. Parlez; si vous venez avec des sentiments d'amitié, répondez. Vous seriez injustes de me refuser cette grâce, comme je le serais de vous en priver.

NÉOPTOLÈME.

Etranger, sachez d'abord que nous sommes Grecs, car car c'est ce que vous désirez apprendre.

PHILOCTÈTE.

O voix mille fois chérie! oh! qu'il m'est doux, après tant d'années, d'entendre ces accents! Quel besoin vous amène? quel dessein vous a fait aborder? quel vent propice vous a conduit? Ne me dissimulez rien, que je puisse savoir qui vous êtes.

NÉOPTOLÈME.

Je suis né dans l'île de Scyros¹; je retourne dans ma patrie; on m'appelle Néoptolème, fils d'Achille: vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un père que j'ai tant aimé! ô terre chérie! ô généreux nourrisson du vieux Lycomède, où alliez-vous quand vous avez abordé cette île? d'où venez-vous?

NÉOPTOLÈME.

J'arrive en ce moment des rives d'Ilion.

1. Ile de la mer Égée. domaine d'Achille.

PHILOCTÈTE.

Comment ? que dites-vous ? vous n'étiez pas sur notre flotte quand nous partîmes pour Troie !

NÉOPTOLÈME.

Quoi donc ! vous-même, étiez-vous de cette expédition ?

PHILOCTÈTE.

O mon fils ! vous ne connaissez pas quel est celui qui est devant vos yeux.

NÉOPTOLÈME.

Comment le puis-je connaître, ne l'ayant jamais vu ?

PHILOCTÈTE.

Quoi ! le bruit de mon nom et de mes maux, de ces maux sous lesquels j'expire, n'est-il jamais parvenu jusqu'à vous ?

NÉOPTOLÈME.

J'ignore tout ce dont vous me parlez.

PHILOCTÈTE.

Infortuné ! combien faut-il que je sois haï des dieux, puisque les malheurs qui m'accablent sont encore ignorés de ma patrie et de la Grèce entière ! et cependant les impies qui m'ont rejeté, triomphent et s'applaudissent en silence, tandis que mon mal se reproduit sans cesse et s'accroît incessamment. O mon fils, ô fils d'Achille ! je suis ce mortel qui (comme on vous l'a dit sans doute) tient dans ses mains les armes d'Hercule, je suis Philoctète, fils de Péan, que les deux chefs de notre armée et le roi de Céphalénie ont indignement abandonné dans cette solitude, déchiré par les douleurs d'un mal cruel que la morsure envenimée d'un serpent m'a causé. C'est au milieu de ces douleurs que, quittant l'île de Chrysa, ils vinrent, suivis de leur flotte, me déposer sur ce rivage désert et s'enfuirent. Ils profitèrent avec empressement d'un instant de sommeil où la fatigue de la mer m'avait plongé, et dès qu'ils me virent endormi dans un de ces antres creux qui bordent cette rive, ils disparurent en me laissant, comme au dernier des hommes, quelques lambeaux pour me couvrir et quelques aliments pour me sustenter. Puissent-ils avoir un semblable partage ! Que pensez-vous, ô mon fils, que dû être mon réveil après leur départ ! que je versai de pleurs ! que je poussai de gémissements ! en voyant que toute cette flotte qui m'avait accompagné était partie, et qu'il ne restait plus sur cette rive un seul homme qui pût me secourir et me donner quelque soulagement dans mes maux. Je regardai partout, et je ne trouvai autour de moi que la douleur ; mais qu'elle était abondante et cruelle ! Cependant les jours se succédèrent les uns aux autres ; il me fallut, solitaire et retiré dans cette étroite caverne, pourvoir à mes

besoins : mon arc fournit à ma nourriture. Je perçais de mes flèches quelques colombes qui volaient devant moi, et je me traînais ensuite avec grande peine pour aller chercher ma proie. S'il fallait aller puiser de l'eau pour apaiser ma soif, ou lorsque les frimas se répandaient sur ce rivage, comme dans les rigueurs de l'hiver, aller couper un peu de bois, je ne pouvais qu'en rampant avec douleur pourvoir à ces nécessités. Je manquais de feu ; ce ne fut qu'en frappant des cailloux les uns contre les autres que j'en fis jaillir une étincelle, qui a conservé mes jours. Car cet antre que j'habite, et le feu que j'entretiens, me procurent tout ce qui m'est nécessaire, excepté ma guérison. A présent, ô mon fils, il faut que vous sachiez quel est cette île. Aucun pilote n'y aborde volontairement, car on n'y trouve ni port, ni asile, ni espoir de quelque profit. De prudents navigateurs ne viennent jamais sur ce rivage, quelques-uns y sont poussés malgré eux ; car il faut bien que de tels accidents arrivent dans un long espace de temps. Mais quand ces étrangers m'abordent, ô mon fils, ils feignent de me plaindre et me donnent, en déplorant mon sort, quelques aliments et quelques habits ; et quand je les supplie de me ramener dans ma patrie, personne ne veut s'en charger, et je péris. Infortuné ! la dixième année déjà s'écoule depuis que, dans la misère et la douleur, je nourris le mal qui me dévore. Voilà, mon fils, voilà les maux qu'Ulysse et les Atrides m'ont faits : que les dieux le leur rendent.

LE CHŒUR.

O fils de Péan ! je ressens pour vous cette même pitié que vous ont témoignée ceux qui sont arrivés dans cette île.

NÉOPTOLÈME.

Je réponds de la vérité de leurs sentiments ; j'ai trop bien, ainsi que vous, éprouvé par moi-même la violence d'Ulysse et des deux fils d'Atrée.

PHILOCTÈTE.

Quoi donc, avez-vous aussi quelque juste sujet de ressentiment contre ces infâmes Atrides ?

NÉOPTOLÈME.

Ah ! puissé-je, en ma colère, assouvir un jour l'ardeur de mon bras, pour que Mycène et Sparte apprennent à connaître que Scyros a produit des hommes de courage.

PHILOCTÈTE.

Fort bien, mon fils, fort bien. Mais quels sont les motifs de cette ardente colère qui vous a porté à les abandonner ?

NÉOPTOLÈME.

Fils de Péan, je vous le dirai ; mais je ne pourrai vous

exprimer qu'à peine tous les outrages que j'en ai reçus à mon arrivée, car sitôt que le sort eut tranché les jours d'Achille...

PHILOCTÈTE.

O ciel ! n'allez pas plus loin ; que je sache avant tout si en effet le fils de Pélée est mort ?

NÉOPTOLÈME.

Il est mort, non de la main d'un homme, mais de celle d'un dieu ; Apollon, a-t-on dit, l'a percé de ses flèches.

PHILOCTÈTE.

Certes, le vainqueur est illustre, ainsi que le vaincu. Ah ! mon fils, je ne sais si je dois d'abord vous interroger sur vos peines, ou pleurer ce héros.

NÉOPTOLÈME.

Vous avez bien assez de vos propres douleurs, infortuné que vous êtes, sans vous affliger encore de celles des autres.

PHILOCTÈTE.

J'approuve vos raisons, mon fils ; dites-moi donc enfin quels outrages ils vous ont faits ?

NÉOPTOLÈME.

Le divin Ulysse, et le héros qui avait élevé mon père, vinrent me chercher sur un vaisseau richement équipé, et me dirent (soit vérité, soit imposture) qu'après la mort de mon père nul autre que moi ne pouvait prétendre à la conquête d'Illion. A peine m'avaient-ils parlé, qu'ils me virent prêt à partir avec eux, plein du désir que j'avais par-dessus tout de voir et d'embrasser mon père avant qu'on lui eût rendu les derniers devoirs (car je ne l'avais jamais vu), aiguillonné encore par des discours qui me promettaient la conquête de Troie. Au second jour de notre navigation, secondé par un vent favorable, j'abordai à ce triste port de Sigée¹. A peine suis-je descendu que toute l'armée m'environne, m'embrasse, et jure qu'elle revoit en moi le héros qu'elle a perdu. Achille cependant n'était plus ; et moi, malheureux ! quand j'eus quelque temps donné des larmes à sa mort, j'allai, comme je le devais, plein de confiance, trouver les Atrides, et leur demander les armes de mon père et tout ce qui pouvait lui appartenir. Quelle insolente réponse ils me firent ! « O fils d'Achille, vous pouvez recueillir tout ce qui vous revient des biens paternels ; mais pour ses armes, un autre que vous, le fils de Laërte, en est déjà possesseur ». Plein de rage je me lève,

1. Port de Troie.

et versant des larmes, je leur réponds dans ma douleur : « Malheureux ! comment avez-vous osé, sans mon aveu, disposer de mes armes » ? Ulysse, qui était à côté de moi, prend la parole. « Mon fils, dit-il, c'est avec justice qu'ils me les ont données, car c'est moi qui les ai sauvées, en sauvant votre père ». Indigné, furieux, je le dévouai à toutes les horreurs que je pus imaginer s'il persévérerait à m'enlever mes armes. Ulysse, tout modéré qu'il est, piqué jusqu'au vif de ce qu'il venait d'entendre, s'emporta jusqu'à me répondre ainsi : « Vous n'étiez pas avec nous, vous étiez resté où vous ne deviez pas être ; et puisque enfin vous parlez avec tant d'audace, vous n'emporterez jamais ces armes à Scyros ». A ces discours, à ces outrages, je pars, je retourne dans ma patrie, privé de mon bien, et je m'éloigne de cet Ulysse, le plus méchant des hommes ; non qu'il soit aussi coupable encore que ceux qui ont en main l'autorité ; car une ville, une armée entière dépend des chefs qui la gouvernent, et ceux qui s'y conduisent mal ne deviennent souvent méchants que par les discours de leurs maîtres. J'ai tout dit. Que celui qui hait les Atrides soit mon ami et celui des dieux.

LE CŒUR.

Déesse, amie des montagnes, nourricière de tout ce qui respire, toi qui donnas le jour à Jupiter même, toi qui te plais sur les rives d'or du Pactole, ô Rhée ! ô vénérable mère, nous implorons ta vengeance, puisque les Atrides ont osé insulter ce héros, et que, le dépouillant des armes d'un père (ô divinité qui t'assieds sur un char traîné par des lions redoutables aux taureaux !) ils ont donné au fils de Laërte ce prix inestimable.

PHILOCTÈTE.

Etrangers, vous m'avez apporté, ce me semble, en venant vers moi, des signes évidents de votre douleur, et votre cœur s'accorde avec le mien pour reconnaître les œuvres d'Ulysse et des Atrides. Je sais qu'il n'est point de discours artificieux et perfide que sa langue n'emploie, et que l'iniquité est toujours le but où son adresse le conduit, rien de tout cela ne me surprend ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'Ajax ait pu le voir et le souffrir.

NÉOPTOLÈME.

Ajax n'était plus : jamais de son vivant je n'eusse été dépouillé de mes armes.

PHILOCTÈTE.

Que dites-vous ! quoi donc ! Ajax aussi est mort ?

NÉOPTOLÈME.

Il ne voit plus la lumière.

PHILOCTÈTE.

O ciel! et Diomède, et ce fils de Sisyphe, vendu à Laërte¹,
ne meurent pas! voilà ceux qui auraient dû cesser de vivre.

NÉOPTOLÈME.

Loin de mourir, sachez qu'ils sont aujourd'hui florissants
dans l'armée.

PHILOCTÈTE.

Et ce vieillard vertueux qui fut mon ami, Nestor de Pylos,
qu'est-il devenu? Ses prudents avis eussent, sans doute,
empêché leur injustice.

NÉOPTOLÈME.

Il est lui-même plongé dans l'infortune; le trépas de son
fils Antiloque l'a laissé sans appui.

PHILOCTÈTE.

Ciel! quel malheur vous m'annoncez! la mort de deux
guerriers dont la perte m'est la plus amère! Hélas! en
faut-il davantage? Ces héros meurent, et Ulysse, dont
j'eusse voulu cent fois apprendre le trépas, Ulysse vit encore!

NÉOPTOLÈME.

C'est un combattant adroit et rusé; mais, Philoctète, la
ruse est souvent confondue.

PHILOCTÈTE.

Au nom des dieux, dites-moi, où était donc alors Patrocle,
le plus tendre ami de votre père?

NÉOPTOLÈME.

Il n'était plus. Un mot seul peut tout expliquer: la guerre
moissonne les bons, tandis qu'elle épargne les méchants.

PHILOCTÈTE.

J'en conviens avec vous, et pour cela même je veux vous
interroger sur ce vil mortel dont la langue est si adroite et
si subtile; qu'est-il devenu?

NÉOPTOLÈME.

Et de quel autre qu'Ulysse voulez-vous parler?

PHILOCTÈTE.

Ce n'est pas de lui, mais d'un certain Thersite, qui cher-
chait toujours à dire ce qu'on ne voulait point entendre,
savez-vous s'il est vivant?

NÉOPTOLÈME.

Je ne l'ai point connu; j'ai su seulement qu'il existait
encore.

PHILOCTÈTE.

Cela devait être, puisque les méchants ne meurent point;
car les dieux gouvernent toutes ces choses à merveille:

1. Les scolastes disent que Sisyphe ayant eu les faveurs
d'Anticlée, et la voyant enceinte, l'avait cédée à Laërte, qui l'avait
achetée, et que cette Anticlée fut la mère d'Ulysse.

souvent ils se plaisent à retirer des enfers ce qu'il y a de plus fourbe et de plus scélérat, et ils y plongent ce qu'il y avait de plus recommandable par la justice et la bonté. Que faut-il en penser ? et comment applaudir à tout ce que font les dieux, quand je trouve partout des dieux injustes ?

NÉOPTOLÈME.

Fils du roi qui règne sur les contrées voisines de l'OEta, j'aurai bien soin de ne plus voir que de loin Ilion et les Atrides. Je ne puis qu'abhorrer des impies chez qui le vice l'emporte sur la vertu, chez qui l'honnête homme périt et le méchant prospère. Les rochers de Scyros suffisent à mes désirs, et le bonheur me suivra dans ma retraite. Je retourne à mon navire ; adieu, fils de Péan, puissiez-vous être plus heureux ; puissent ces immortels, favorables à vos vœux, vous délivrer du mal qui vous tourmente. Allons, marchons vers le rivage pour mettre à la voile dès que les dieux nous enverront un vent favorable.

PHILOCTÈTE.

Quoi, mon fils ! vous partez ?

NÉOPTOLÈME.

La prudence le veut ; car ce n'est pas de loin mais de près qu'il faut épier l'instant du départ.

PHILOCTÈTE.

O mon fils ! par les mânes de votre père, par votre mère, par tout ce que vous avez de plus cher dans votre patrie, je vous implore en suppliant, ne me laissez point ainsi seul et sans consolation au milieu des maux que vous avez vus, et dont vous avez entendu le récit ; mettez-moi dans quelque coin de votre navire. La charge d'un malheureux tel que moi est bien importune, je le sais, cependant daignez la supporter. Les hommes généreux détestent la honte et mettent leur gloire dans ce qui est honnête. Si vous vous y refusez, mon fils, vous vous couvrez d'un éternel opprobre ; mais si vous m'accordez ce que je vous demande, si je puis arriver vivant au pied du mont OEta, vous n'aurez pas un jour entier d'importunité à souffrir, et vous remporterez un honneur éternel. Ayez donc ce courage, emmenez-moi, jetez-moi où vous voudrez, à la poupe, à la proue, dans la sentine, partout où je courrai moins de risque d'incommoder vos compagnons. Au nom de Jupiter, le dieu des suppliants, consentez à ma prière, laissez-vous toucher ; j'embrasse vos genoux, tout infirme, tout perclus que je suis. Ne me laissez pas dans ce désert, où l'on ne rencontre plus vestiges humains. Conduisez-moi plutôt dans votre patrie, ou à quelque port de l'Eubée où règne Calchodon. Vous n'aurez pas ensuite beaucoup de chemin à faire pour me mener vers l'OEta, au mont Trachine, où le Sperchius

épanchait ses eaux limpides, et m'offrir aux regards d'un père chéri. Hélas ! depuis tant d'années, je crains bien de l'avoir perdu ; car plusieurs fois j'ai chargé ceux qui sont venus dans cette île de lui porter mes instantes prières, et de lui demander un vaisseau pour me ramener dans son palais ; mais il n'est plus, ou ceux à qui je me suis adressé m'ont bientôt oublié, et sont retournés dans leur patrie. Mais vous aujourd'hui (car je vous regarde comme mon messager et mon guide) sauvez-moi, ayez pitié de moi ; considérez quelles catastrophes accompagnent la vie humaine et combien au sein du bonheur on court risque de tomber dans l'infortune. Que celui qui est loin de l'adversité fixe les yeux sur les plus funestes événements, et qu'au moment même où il est heureux, il prenne garde d'être surpris par le malheur.

LE CHŒUR.

Laissez-vous toucher à la pitié, prince, les maux dont il vous a fait le récit sont horribles ; puissent-ils n'approcher jamais d'aucun de mes amis ! Pour moi, s'il est vrai que vous haïssez les Atrides, je tournerais à son profit la haine que vous avez contre eux, et sur notre vaisseau rapide, le conduisant en peu de jours aux rivages qu'il désire, au sein de sa patrie, je fuirais la vengeance des dieux.

NÉOPTOLÈME, *au Chœur.*

Prenez garde de vous montrer maintenant trop facile, et qu'ensuite, lorsque vous vous trouverez fatigué des importunités de son mal, votre conduite ne s'accorde pas avec vos discours.

LE CHŒUR.

Ne craignez rien. Vous n'aurez jamais, avec justice, une pareille honte à me reprocher.

NÉOPTOLÈME.

Ce serait donc sur moi que tomberait l'opprobre, si je paraissais moins empressé que vous à profiter de l'occasion de secourir cet étranger. Hâtons-nous de partir, et, s'il le veut, qu'il nous suive en diligence ; notre vaisseau va le conduire ; sa prière ne sera point rejetée. Que les dieux seulement daignent nous faire voguer sans périls des rivages de cette terre aux lieux où nous avons dessein d'aller.

PHILOCTÈTE.

O jour mille fois heureux ! ô de tous les mortels le plus doux à mon cœur ! ô mes chers compagnons ! comment pourrai-je un jour vous montrer par mes actions quel ami vous avez acquis en moi. Allons, mon fils, allons dans nos adieux saluer cette demeure solitaire. En voyant comment et de quoi j'ai vécu, vous apprendrez mieux à connaître

mon courage ; car je ne pense pas que tout autre que moi en eût pu seulement supporter la vue, et cependant la nécessité m'apprit à m'en contenter.

LE CHŒUR.

Arrêtez : sachons ce qu'on veut nous dire. Voici deux hommes, dont l'un est de votre vaisseau, et l'autre est étranger. Ils approchent, écoutez-les, vous entrerez ensuite.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN MARCHAND.

LE MARCHAND ¹.

Fils d'Achille, j'ai prié un de vos compagnons que voici, et qui était de garde sur votre navire avec deux autres Grecs, de m'apprendre où vous pouviez être, puisque c'est contre mon espérance que j'ai rencontré votre vaisseau, et que le hasard seul m'a fait aborder sur ce rivage. Je viens d'Illion, et je retournais dans ma patrie, vers les bords de la fertile Péparèthe ², avec un petit nombre de rameurs. Dès que j'ai su que ce navire et ces matelots étaient à vous, j'ai cru ne pas devoir garder le silence, ni tarder à vous conseiller de prendre tout ce qui vous est nécessaire, et de partir au plus tôt. Vous ne savez pas quels projets les Grecs méditent contre vous ; ce ne sont plus même des projets, ce sont des actions, dont vous ne tarderez pas à voir l'effet.

NÉOPTOLÈME.

Etranger, si je ne suis pas un homme pervers, je conserverai longtemps le souvenir de votre prévoyante attention. Expliquez-moi ce que vous voulez m'apprendre, dites-moi quel est ce nouveau projet des Grecs ?

LE MARCHAND.

Le vieux Phénix et les fils de Thésée ³ ont mis à la voile pour vous poursuivre.

1. On se rappelle qu'Ulysse a dit à Néoptolème, que pour peu qu'il tardât, il enverrait un des hommes de sa suite déguisé, pour accélérer son retour. Ce marchand est donc l'homme aposté dont Ulysse se sert pour presser le départ de Néoptolème, et assurer la conduite qu'il doit tenir avec Philoctète pour s'emparer de ses armes.

2. C'était une île voisine de Seyros.

3. Le scoliaste désigne Acamas et Démophon, dont Homère n'a point parlé.

NÉOPTOLÈME.

Pour m'emmener de force, ou me séduire encore par leurs discours ?

LE MARCHAND.

Je ne sais ; je ne vous dis que ce que j'ai entendu.

NÉOPTOLÈME.

Quoi donc ! Phénix et ses compagnons ont formé cette entreprise pour plaire aux Atrides !

LE MARCHAND.

Ils ont fait plus que la former, ils l'exécutent.

NÉOPTOLÈME.

Eh ! comment Ulysse ne s'est-il pas empressé de se charger de ce message ? la peur l'aurait-elle retenu ?

LE MARCHAND.

Ulysse et le fils de Tydée allaient sur les flots à la poursuite d'un autre guerrier, au moment où je sortis du port.

NÉOPTOLÈME.

Quel est donc ce guerrier qu'Ulysse allait chercher lui-même ?

LE MARCHAND.

C'est... Mais avant tout faites-moi connaître quel est celui que je vois ici ; et ce que vous me direz, prenez garde qu'on ne l'entende.

NÉOPTOLÈME.

C'est l'illustre Philoctète qui est devant vos yeux.

LE MARCHAND, *affectant de parler bas à Néoptolème.*

Ne m'en demandez pas davantage ; mais hâtez vos préparatifs, et partez au plus tôt.

PHILOCTÈTE, *à Néoptolème.*

Que dit-il, mon fils ? pourquoi ces discours mystérieux ? veut-il me trahir ?

NÉOPTOLÈME.

Je ne sais ce qu'il me veut dire ; il faut qu'il s'explique hautement devant vous, devant moi, et devant tous nos compagnons.

LE MARCHAND.

Fils d'Achille, gardez-vous d'apprendre aux Grecs que j'ai dit ce que je ne devais pas dire ; j'ai reçu d'eux des bienfaits que je leur rends autant qu'il est au pouvoir d'un homme sans fortune.

NÉOPTOLÈME.

Et moi je suis l'ennemi des Atrides ; ce héros est mon ami, parce qu'il les abhorre. Il faut donc, puisque vous venez à moi en qualité d'ami, ne me rien déguiser de ce que vous avez entendu.

LE MARCHAND.

Voyez ce que vous exigez.

NÉOPTOLÈME.

Je l'ai assez vu.

LE MARCHAND.

Je vous rendrai responsable de tout.

NÉOPTOLÈME.

J'y consens ; mais parlez.

LE MARCHAND.

J'obéis. C'est contre ce héros même que les deux rois que je vous ai nommés, Ulysse et le fils de Tydée, se sont ligüés ensemble ; ils se sont embarqués pour l'emmener, soit par la persuasion, soit par la force. C'est un projet que tous les Grecs ont entendu de la bouche d'Ulysse ; car ce guerrier semblait plus que Diomède se fier au succès de son entreprise.

NÉOPTOLÈME.

Et quelle raison a pu forcer les Atrides à revenir vers ce mortel qu'ils avaient abandonné depuis si longtemps ? qui a pu leur inspirer ce désir ? est-ce le pouvoir, est-ce le courroux des dieux qui vengent les actions injustes ?

LE MARCHAND.

Je vais tout vous apprendre, car sans doute vous l'ignorez. Il y avait à Troie un célèbre devin qu'on nommait Hélénius : il était fils de Priam. Ulysse, ce perfide, digne de tous les noms les plus injurieux, sortant du camp pendant la nuit, le fit prisonnier, et l'amenant chargé de chaînes, offrit aux yeux des Grecs cette illustre proie. Hélénius, parmi les prédictions qu'il leur fit entendre, leur annonça que jamais ils ne renverseraient les murs de Troie, si par la douceur de la persuasion ils ne parvenaient à ramener ce héros, en lui faisant abandonner l'île qu'il habite. Sitôt que le fils de Laërte eut entendu cette prédiction, il promit aux Grecs de le ramener à leurs yeux, ou de gré, ou de force. Si Ulysse ne tient pas sa parole, il abandonne sa tête à quiconque en voudra disposer. Prince, vous savez tout. Je vous conseille donc à vous, à lui, et à tout ce qui vous intéresse, de partir au plus tôt.

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je, malheureux ! Quoi ! ce vil mortel, ce scélé-rat, a juré de m'engager à retourner au camp des Grecs ! Si j'étais mort, on me persuaderait aussi aisément de quitter les enfers pour revenir au jour, comme y revint son père¹.

1. On disait que Sisyphe, avant de mourir, avait engagé sa femme à le laisser sans sépulture : et qu'en effet, n'ayant pas reçu d'elle les honneurs funéraires, il en avait porté ses plaintes au dieu

LE MARCHAND.

C'est ce que je ne puis savoir. Je retourne donc à mon vaisseau. Que les dieux vous accordent d'heureux succès.

SCÈNE III.

NÉOPTOLÈME, PHILOCTÈTE, LE CHOEUR.

PHILOCTÈTE.

Quoi de plus étrange, mon fils, que de voir Ulysse se flatter de pouvoir, par de douces paroles, m'emmener et me présenter aux Grecs ! Non, j'entendrais avec moins d'horreur siffler autour de moi la vipère cruelle qui m'a mis dans l'état où je suis. Mais il n'est point de discours, il n'est point d'actions qu'il n'ait osé se permettre. Il viendra, je le sais. Allons, mon fils, allons, mettons un long espace de mer entre le vaisseau d'Ulysse et le nôtre : marchons. Quand on sait se hâter à propos, on peut, après le travail, jouir en paix des douceurs du repos et du sommeil.

NÉOPTOLÈME.

Sitôt que le vent qui souffle du côté de la proue du vaisseau aura cessé, nous partirons ; car les vents nous sont à présent contraires.

PHILOCTÈTE.

Le vent est toujours bon pour qui veut fuir les méchants.

NÉOPTOLÈME.

Ne craignez rien, le vent¹ qui nous retient les retient aussi.

PHILOCTÈTE.

Quand il s'agit d'exercer leur violence et leur brigandage, les pirates n'ont jamais le vent contraire.

NÉOPTOLÈME.

Partons, si vous voulez ; prenez seulement avec vous ce que vous désirez emporter.

PHILOCTÈTE.

Peu de choses me suffisent ; mais ce peu m'est nécessaire.

des enfers, et avait obtenu de ce dieu la permission de revenir à la lumière pour punir sa femme de lui avoir trop bien obéi.

1. Le vent du midi ou du couchant pouvait empêcher les Grecs d'aller de Troie à Lemnos, comme il empêchait Néoptolème d'aller à Scyros.

NÉOPTOLÈME.

Qu'y a-t-il donc que mon vaisseau ne puisse vous fournir ?

PHILOCTÈTE.

J'ai des plantes dont je me sers pour endormir ma blessure et calmer mes douleurs.

NÉOPTOLÈME.

Eh bien, prenez-les. Que voulez-vous encore ?

PHILOCTÈTE.

Si j'avais oublié quelque chose de ce qui appartient à cet arc, je veux l'emporter, pour n'en rien laisser à personne.

NÉOPTOLÈME.

Est-ce là cet arc si renommé que vous tenez entre vos mains ?

PHILOCTÈTE.

Le même, je n'en ai point d'autre.

NÉOPTOLÈME.

M'est-il permis de le considérer de près, de le toucher, d'y appliquer mes lèvres, ainsi qu'à l'image d'un dieu ?

PHILOCTÈTE.

Tu le peux, mon fils, comme tu pourras disposer de tout ce qui m'appartient.

NÉOPTOLÈME.

Je le désire sans doute ; mais mon désir a des bornes. Si ma demande est juste, daignez me l'accorder ; si elle ne l'est pas, refusez-la moi.

PHILOCTÈTE.

Religieuses paroles ! ô mon fils, tu ne demandes rien que de juste ; toi qui seul me rends à la lumière du jour ; toi par qui je dois revoir le mont OËta, et mon père accablé de vieillesse, et mes amis ; toi qui m'as tiré de l'abjection où mes ennemis m'avaient réduit : rassure-toi, tu toucheras cet arc, tu me le remettras, et tu pourras te vanter que seul entre les mortels tu as eu la gloire d'y porter la main pour récompense de ta vertu. Ce n'est aussi que par des actions vertueuses que j'ai mérité d'en devenir possesseur. Je ne veux point envier à un ami le bonheur de le considérer et de le toucher. Quiconque a reçu un bienfait, et qui sait le reconnaître, peut devenir un ami plus précieux que tous les trésors.

NÉOPTOLÈME.

Allez donc dans cet antre.

PHILOCTÈTE.

Viens, je veux t'y conduire ; mon mal exige ton assistance.

SCÈNE IV.

LE CHOËUR.

J'ai connu par la voix de la renommée, et non par mes yeux, cet Ixion qui avait osé s'approcher du lit de Jupiter : surpris par ce redoutable fils du Temps, il se vit attacher à une roue qui tournait sans cesse ; mais ni mes yeux, ni mes oreilles n'ont connu de mortel persécuté par un destin plus cruel que ce héros ; lui qui, juste entre tous les justes, jamais n'outragea, ne dépouilla personne, et qui cependant périssait sur ce rivage par un destin si peu digne de lui. Mais ce qui m'étonne, c'est comment, seul et environné des flots de la mer qui baignent ces rivages, il a pu supporter une vie si déplorable !

En ces lieux où, battu des vents, et se trainant à peine, il n'avait auprès de lui personne à qui, dans ses douleurs mortelles, il pût faire entendre ses gémissements répétés par les échos ; personne qui pût, avec des feuilles adoucissantes, que peut-être la fécondité de la terre lui aurait fournies, endormir la violence du sang qui sortait de sa blessure. Il rampe et se roule çà et là comme un enfant privé de sa nourrice, et se traîne où il peut, sitôt que le mal qui dévore son âme lui laisse quelque repos.

Il ne recueille pour sa nourriture ni les présents de la terre, ni ces productions qui servent d'aliments à l'homme industrieux. Il n'a pour apaiser sa faim que quelques oiseaux que ses flèches ailées vont percer dans l'air. O malheureux mortel ! qui, durant le cours de dix ans, n'a jamais tempéré sa boisson par la douceur du vin, et qui, pour calmer sa soif, était obligé d'aller chercher lui-même l'eau tranquille de quelque fontaine !

Aujourd'hui que le fils d'un héros s'est offert à ses yeux, sa fortune va devenir prospère, et ses malheurs feront sa gloire. Ce fils illustre doit enfin, après tant de mois révolus, le conduire sur les flots aux murs de sa patrie, vers les rives du Sperchius, habitées par les nymphes Méliades, où l'on vit ce mortel au bouclier d'airain, Hercule, consumé dans les flammes sacrées d'un bûcher dressé sur le sommet de l'OEta, se joindre aux immortels.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉOPTOLÈME, PHILOCTÈTE.

NÉOPTOLÈME, à *Philoctète*.

Allons, avancez... Pourquoi donc ce silence ? pourquoi cette stupeur ?

PHILOCTÈTE, *jetant des cris*.

Ah ! ah !

NÉOPTOLÈME.

Qu'est-ce ?

PHILOCTÈTE.

Rien de fâcheux. Marchons, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Auriez-vous quelque nouvel accès du mal qui vous poursuit ?

PHILOCTÈTE.

Non, non, mon fils, au contraire, je me crois soulagé. Ah ! dieux !

NÉOPTOLÈME.

Pourquoi donc invoquer ainsi les dieux en gémissant ?

PHILOCTÈTE.

Pour qu'ils me sauvent et me soient favorables... Ah ! ah !

NÉOPTOLÈME.

Qu'éprouvez-vous ?... Vous ne répondez point ! vous gardez le silence ! quel mal semble vous tourmenter ?

PHILOCTÈTE.

Je me meurs, mon fils : je ne puis plus déguiser mes douleurs. O ciel ! ô ciel ! il vient, il vient cet ennemi terrible !... Malheureux que je suis ! c'en est fait, mon fils ; mon fils, il me dévore. Hélas ! hélas... Au nom des dieux, mon fils, si vous avez dans vos mains quelque épée, frappez, coupez au plus tôt ce pied malheureux : n'épargnez pas ma vie... O mon fils ! hâtez-vous.

NÉOPTOLÈME.

Quelle douleur vous a donc si subitement atteint et vous fait pousser ces cris et ces gémissements ?

PHILOCTÈTE.

Vous le savez, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Quoi donc ?

PHILOCTÈTE.

Vous le savez, vous dis-je.

NÉOPTOLÈME.

Qu'avez-vous ?

PHILOCTÈTE.

Je l'ignore.

NÉOPTOLÈME.

Vous l'ignorez ! comment ?

PHILOCTÈTE.

Ciel... ô ciel ! Ah ! mon fils.

NÉOPTOLÈME.

C'est quelque accès cruel de votre mal.

PHILOCTÈTE.

Cruel, inexprimable... prenez pitié de moi.

NÉOPTOLÈME.

Que ferai-je ?

PHILOCTÈTE.

Que la crainte ne vous porte point à m'abandonner, à me trahir. Quand sa rage inhumaine s'est assouvie, il s'en retourne ensuite... Ah !

NÉOPTOLÈME.

Ah ! malheureux, cent fois malheureux mortel, que tant de maux semblent assiéger à la fois ! voulez-vous que mes bras vous soutiennent, que ma main vous touche ?

PHILOCTÈTE.

Non, non, mon fils ; prenez seulement mon arc, cet arc que vous me demandiez tout à l'heure ; gardez-le, conservez-le avec soin jusqu'à ce que l'accès du mal qui m'accable à présent se soit calmé. Quand mes douleurs doivent finir, le sommeil me saisit. Je ne puis auparavant espérer aucun repos. Vous me laisserez dormir tranquillement ; et si les Grecs venaient pendant mon sommeil, je vous le recommande au nom des dieux, gardez-vous de leur livrer, ni volontairement, ni par séduction, ni par violence, ces armes que je vous confie ; craignez de devenir à la fois votre propre assassin, et l'assassin de votre suppliant.

NÉOPTOLÈME.

Rassurez-vous. J'aurai soin qu'elles ne soient remises qu'à vous ou à moi : confiez-les donc à ma fortune.

PHILOCTÈTE.

Prends, mon fils, prends. Mais conjure l'envie de n'en pas faire pour toi un sujet de douleurs, comme elles l'ont été pour moi et pour celui qui les posséda le premier.

NÉOPTOLÈME.

Grands dieux ! que ce vœu s'accomplisse, et qu'un vent doux et favorable nous conduise aux rivages où le ciel et nos désirs nous appellent.

PHILOCTÈTE.

Ah ! que je crains, mon fils, que cette prière ne demeure sans effet ! Mon sang s'élançe en bouillonnant du fond de ma blessure, et m'annonce de nouvelles douleurs. Ciel !... ah ! ah ! ô ciel !... ah ! quels maux je vais éprouver ! le poison se glisse dans mes veines, il approche... malheureux que je suis... Arrêtez... ne m'abandonnez point... ciel !... Odieux habitant de Céphalénie¹, combien je voudrais qu'un pareil tourment eût pénétré, eût déchiré ton cœur... ah ! ah ! ciel !... O couple abhorré ! Agamemnon, Ménélas, quand vous verrai-je aussi longtemps que moi nourrir dans votre sein un pareil mal ! hélas !... O mort, ô mort ! comment depuis tant de jours que je ne cesse de t'appeler, ne peux-tu venir jusqu'à moi ! O mon fils ! ô mortel généreux, mets-moi sur un bûcher, appelle à ton aide le feu de Lemnos² ; brûle mon corps, comme autrefois je brûlai de mes mains le fils de Jupiter, en recevant, pour prix de mon service, ces mêmes armes que je te confie... Que dis-tu, mon fils ?... que dis-tu ?... Tu gardes le silence !... où es-tu ? que fais-tu ?

NÉOPTOLÈME.

Je pleure, je gémis sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Ah ! mon fils, prends courage, ce mal cruel vient vite et s'en retourne de même. Ne m'abandonne pas, je t'en supplie.

NÉOPTOLÈME.

Rassurez-vous... nous ne vous quitterons point.

PHILOCTÈTE.

Tu ne me quitteras point...

NÉOPTOLÈME.

Soyez-en bien assuré.

PHILOCTÈTE.

O mon fils, je ne veux pas t'engager par un serment.

NÉOPTOLÈME.

Je regarderais comme un crime de partir sans vous.

PHILOCTÈTE.

Donne-moi ta main pour gage de ta foi.

1. Céphalénie était une des îles qui composaient le royaume d'Ulysse.

2. Il cite ce feu comme le plus violent, et par allusion à la fable qui place à Lemnos les forges de Vulcain et le séjour du feu.

La voici. NÉOPTOLÈME.
 Là, maintenant... Là... PHILOCTÈTE.
 Que dites-vous?... NÉOPTOLÈME.
 En haut... PHILOCTÈTE.
 Quel nouvel égarement!... Pourquoi lever ainsi les yeux. NÉOPTOLÈME.
 Laisse, laisse-moi. PHILOCTÈTE.
 Pourquoi vous laisser?... NÉOPTOLÈME.
 Laisse-moi, te dis-je. PHILOCTÈTE.
 Non, je ne puis vous quitter. NÉOPTOLÈME.
 Tu m'assassines si tu me touches. PHILOCTÈTE.
 Eh bien ! je vous laisse. Que voulez-vous encore ? NÉOPTOLÈME.
 O terre ! reçois-moi dans l'état de mort où je suis. Mon mal ne me permet plus de me lever. PHILOCTÈTE.
 Le sommeil avant peu va s'emparer de lui. Sa tête s'appesantit déjà ; une sueur abondante se répand sur tout son corps. La veine noirâtre de son pied blessé s'est ouverte, et le sang commence à s'épancher. Laissons-le, mes amis, reposer tranquillement, jusqu'à ce qu'il tombe dans les bras du sommeil. NÉOPTOLÈME.

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O toi qui méconnaiss les douleurs et les peines, toi qui fais les charmes de la vie, sommeil ! viens à notre voix, viens souffler ta douce haleine. Etends sur les yeux du héros cette vapeur salutaire qui commence à s'y répandre. Viens, viens, médecin suprême. Voyez à quel projet vous devez recourir, à quel projet vous arrêter ? de quel côté

se tournent vos pensées? Qu'aurons-nous à faire? L'occasion qui décide de tout apporte un grand avantage à qui-conque sait la saisir.

NÉOPTOLÈME.

Il n'entend déjà plus... Mais moi, je vois trop bien que c'est en vain que nous avons acquis ses flèches, et que nous voudrions partir sans lui. C'est à lui seul qu'en appartient la gloire, c'est à lui qu'un dieu l'a réservée; et d'ailleurs, c'est un opprobre infâme que de manquer à des paroles solennelles.

LE CŒUR.

Les dieux en décideront, mon fils. Mais doucement, doucement, ne me répondez, ne me parlez qu'à voix basse. Le sommeil dans la maladie est inquiet et vigilant. Consultez sur ce que vous avez à faire; et ce que vous trouverez de plus convenable nous paraîtra aussi le plus sage. Vous connaissez celui dont je veux parler, vous savez si vos sentiments s'accordent avec les siens. C'est aux sages qu'il convient de prévoir des maux dont on aurait peine à sortir.

L'occasion, mon fils, l'occasion est favorable; il a les yeux fermés à la lumière, il est heureusement étendu sans défense dans la nuit d'un profond sommeil; ses pieds, ses mains, tout son corps est sans mouvement. Il ressemble à un homme plongé dans l'ombre de la mort. Voyez, ordonnez ce que l'occasion exige; il faut la saisir, c'est mon sentiment. L'entreprise que n'accompagne point la crainte est toujours la meilleure.

NÉOPTOLÈME.

Faites silence, et ne vous troublez point; il semble ouvrir les yeux, il relève sa tête.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

O douce lumière qui succède à mon sommeil ! agréable présence de mes hôtes que je n'osais espérer ! non, mon fils, non, je ne m'étais pas flatté de te voir supporter mes malheurs avec tant de pitié, demeurer près de moi et me prêter tes secours. Jamais les Atrides, jamais ces illustres chefs n'auraient eu ce courage. Mais ton âme est noble, et tu descends de héros généreux. Assiégé par mes cris et par l'odeur infecte qu'exhalait ma blessure, rien cependant ne t'a paru difficile. Mais, mon fils, à présent que mon mal semble s'éloigner et me laisser quelque repos, prends-moi dans tes bras, soutiens-moi ; dès que mon épuisement aura cessé, nous marcherons vers ton vaisseau, et nous partirons sans délai.

NÉOPTOLÈME.

Qu'il m'est doux de vous voir, contre toute espérance, délivré de vos douleurs, ouvrant les yeux et respirant encore ! car l'état cruel où vous étiez semblait annoncer la fin de votre vie. Tâchez donc vous-même de vous lever à présent, ou, si vous l'aimez mieux, ces Grecs vous porteront dans leurs bras ; ils ne se refuseront point à ce service pénible, quand vous et moi nous le leur demanderons.

PHILOCTÈTE.

Tu as raison, mon fils, et je vais me lever comme tu le désires. Ne les charge point de ce soin, dans la crainte que l'odeur fétide de ma plaie ne les rebute avant le temps : ce sera pour eux une assez grande peine que d'habiter avec moi sur le même vaisseau.

SCÈNE II.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME.

NÉOPTOLÈME.

J'y consens ; mais levez-vous donc et tâchez de vous soutenir.

PHILOCTÈTE.

Rassure-toi, je me lèverai comme j'en ai l'habitude.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

O ciel ! que dois-je faire à présent ?

PHILOCTÈTE.

Qu'est-ce, mon fils ? quels mots te sont échappés ?

NÉOPTOLÈME, *à part.*

J'hésite, et ne sais que lui dire.

PHILOCTÈTE.

Tu hésites ! ah, mon fils, ne me le dis point.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

Et voilà le tourment véritable où je suis livré.

PHILOCTÈTE.

Ce que mon mal a de pénible ne t'aurait-il pas détourné de m'emmener sur ton vaisseau ?

NÉOPTOLÈME.

Tout est pénible quand on quitte son caractère pour se charger d'une action contraire à ses mœurs.

PHILOCTÈTE.

Mais, en secourant un homme de bien, tes actions ni tes discours n'ont rien d'indigne de celui dont tu tiens la naissance.

NÉOPTOLÈME.

Je serai couvert de honte, et c'est ce qui déjà m'accable.

PHILOCTÈTE.

Il n'en est point dans ce que tu fais ; j'ignore s'il en est dans ce que tu dis.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

O Jupiter ! que dois-je faire ? Faut-il deux fois tomber dans le crime, en cachant ce que je ne devais pas taire, et en disant maintenant ce qui nous déshonore.

PHILOCTÈTE, *à part.*

Cet homme, si je ne me trompe, veut me trahir, m'abandonner, et partir sans moi.

NÉOPTOLÈME.

Je ne vous abandonnerai point ; mais je crains de vous affliger en vous emmenant, et voilà ce qui me tourmente.

PHILOCTÈTE.

Que dis-tu, mon fils? je ne le puis concevoir.

NÉOPTOLÈME.

Je ne vous déguiserai rien. Vous devez aller à Troie, aux vaisseaux des Grecs, au camp des Atrides.

PHILOCTÈTE.

O ciel! qu'as-tu dit?

NÉOPTOLÈME.

Apprenez avant de vous plaindre...

PHILOCTÈTE.

Que veux-tu que j'apprenne? Et que penses-tu faire de moi?

NÉOPTOLÈME.

D'abord vous guérir, et employer ensuite votre secours pour ravager les campagnes de Troie.

PHILOCTÈTE.

Voilà donc vraiment ce que tu comptes faire?

NÉOPTOLÈME.

La nécessité vous en fait la loi. Ecoutez-moi donc sans courroux.

PHILOCTÈTE.

C'est fait de moi, malheureux! Je suis trahi. Etranger, qu'as-tu fait? Rends-moi de suite mes armes.

NÉOPTOLÈME.

Je ne le puis. C'est à ceux qui ont l'autorité des lois qu'il est juste, qu'il est convenable que j'obéisse.

PHILOCTÈTE.

O le plus cruel, ô le plus perfide de tous les hommes! O le plus odieux de tous les artisans de fraude! Quel crime, quelle trahison tu as tramée contre moi! Malheureux! Et tu ne rougis pas de lever encore les yeux sur ton suppliant, sur celui qui a embrassé tes genoux! Tu m'as arraché la vie en m'enlevant mes armes. Rends-les-moi, je t'en prie, rends-les-moi, je t'en conjure, mon fils. Au nom des dieux de la patrie, ne me dépouille point de mes armes... Malheureux que je suis!... Il ne me répond plus!... Il m'annonce par ses regards qu'il ne me les rendra pas... Rivage de Lemnos, rochers battus des flots! antres sauvages qui servez de retraites aux animaux des montagnes! monts escarpés! c'est à vous que je m'adresse; car je n'ai plus personne à qui je puisse me faire entendre; c'est à vous, qui dtes accoutumés à mes douleurs, que je veux me plaindre de la perfidie du fils d'Achille. Il me jure de m'emmener dans ma patrie, et il m'emmène à Troie. Pour gage de sa parole, il me donne sa main; il reçoit de la mienne les armes d'Hercule, du fils de Jupiter, et il les garde! Il veut me présenter aux Grecs, il emploie la violence pour m'em-

mener, comme s'il faisait la conquête d'un homme plein de force et de vie ! Il ne sait pas qu'il assassine un mort, un fantôme, une ombre. Ah ! si j'eusse eu mon ancienne vigueur, il ne se fût pas ainsi emparé de moi, et même, dans l'état où je suis, ce n'est que par la ruse qu'il a pu me vaincre. Infortuné ! Je suis trahi !... Que dois-je faire ? Ah ! rends-moi mon arc... reprends ton caractère... que dis-tu ? Tu gardes le silence, malheureux ! C'en est fait de mes jours !... Rocher à double entrée, je reviens à vous sans armes et sans subsistance, je me consumerai dans cet antre solitaire, sans pouvoir percer de mes flèches ni l'oiseau qui fend les airs, ni l'animal qui habite les montagnes ; j'expirerai et je servirai de pâture à ceux qui me nourrissaient. Je serai la proie de ces mêmes animaux qui étaient la mienne auparavant ; mon sang payera leur sang, malheureux ! Et voilà ce que je dois à un perfide qui semblait n'avoir jamais connu le crime... Ah ! ne meurs point avant que je sache si ton cœur peut changer ; mais s'il est inflexible, puisses-tu périr misérablement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHOEUR.

LE CHOEUR, à Néoptolème.

Que ferons-nous ? C'est à vous d'en décider, prince ; il faut partir sur-le-champ ou céder à ses raisons.

NÉOPTOLÈME.

Ce n'est pas de ce moment-ci seulement qu'une vive pitié pour ce héros a pénétré jusqu'au fond de mon cœur.

PHILOCTÈTE.

O mon fils ! au nom des dieux, prends pitié de moi, et crains en me trompant de devenir aux yeux des hommes un objet d'opprobre éternel.

NÉOPTOLÈME.

O ciel ! que dois-je faire ? Plût aux dieux que je n'eusse jamais abandonné l'île de Scyros, tant je suis accablé de tout ce qui m'environne.

PHILOCTÈTE.

Tu n'es pas né méchant ; mais ce sont les conseils des méchants qui sans doute t'ont poussé au crime. Rends donc à chacun ce qu'il convient de lui rendre, et pars après m'avoir remis mes armes.

NÉOPTOLÈME, à sa suite.

Amis, que ferons-nous ?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ULYSSE.

ULYSSE, à Néoptolème.

O le plus méchant des hommes ! Que faites-vous ? N'est-ce pas à moi que vous devez remettre ces armes ?

PHILOCTÈTE.

Ciel ! quel est cet homme ? N'est-ce pas Ulysse que j'entends ?

ULYSSE.

C'est Ulysse, c'est moi-même que vous voyez.

PHILOCTÈTE.

Grands dieux ! je suis trahi, je suis perdu, c'est Ulysse qui s'emparait de moi, qui me dépouillait de mes armes.

ULYSSE.

Soyez-en assuré, c'est moi, je l'avoue, et nul autre que moi.

PHILOCTÈTE, à Néoptolème.

O mon fils, rends-moi mes armes.

ULYSSE.

Il ne le pourrait pas quand il le voudrait ; mais il faut que vous partiez avec nous, ou ces guerriers vous entraîneront de force.

PHILOCTÈTE.

Qui, moi ! ô le plus scélérat, le plus audacieux des mortels, ils m'emmèneront de force !

ULYSSE.

Si vous ne venez pas de plein gré.

PHILOCTÈTE.

O terre de Lemnos ! O flamme invincible des forges de Vulcain ! Souffrirez-vous que ce mortel m'enlève malgré moi de ce rivage ?

ULYSSE.

Il est un dieu souverain, il faut que vous le sachiez, un dieu qui gouverne la terre, un dieu qui a ordonné tous ces événements, et c'est à lui que j'obéis.

PHILOCTÈTE.

Scélérat ! qu'oses-tu dire ? Tu fais servir les dieux de prétexte à tes attentats, et tu rends les dieux menteurs !

ULYSSE.

Non, mais véridiques, car vous allez partir.

PHILOCTÈTE.

Cela ne sera pas, je t'en assure.

ULYSSE.

Cela sera, et vous obéirez.

PHILOCTÈTE.

Malheureux que je suis ! Mon père ne fit donc pas de moi un homme libre, mais un esclave ?

ULYSSE.

Il ne fit pas de vous un esclave, sans doute ; il vous forma semblable aux héros avec qui vous devez conquérir la ville de Troie, et renverser ses remparts.

PHILOCTÈTE.

Non, jamais, dussé-je me résoudre aux derniers malheurs, non, tant que ce roc élevé subsistera pour moi...

ULYSSE.

Que ferez-vous ?

PHILOCTÈTE.

Je vais me précipiter et me briser la tête en tombant du haut de ces rochers.

ULYSSE, à sa suite.

Qu'on le saisisse, et qu'on lui ôte le pouvoir d'exécuter son dessein.

(Les Grecs le saisissent et lui lient les mains).

PHILOCTÈTE.

O mes mains ! Quel supplice pour vous d'être privées de cet arc si cher que ce perfide a su vous ravir ! O toi, dont le cœur ne connut jamais les pensées nobles et pures, avec quel artifice tu es venu m'épier, me surprendre, m'enlacer dans tes filets, en me donnant pour amorce la candeur de ce jeune homme qui m'était inconnu, et dont le cœur fait pour le mien n'a rien de commun avec toi ! Il n'a su qu'exécuter ce qu'on lui commandait, et il fait assez voir à présent combien il est affligé de ce qu'il a commis et de ce que j'ai souffert. Mais c'est toi, dont l'âme perfide n'agit que dans les ténèbres, c'est toi qui, contre sa nature, contre son gré, l'as rendu habile au crime ; et maintenant, malheureux que je suis ! tu m'enchaînes pour me faire quitter ce rivage où tu m'as laissé solitaire, privé de mes amis, de ma patrie, et comme un mort entre les vivants. Hélas ! puisses-tu périr ! Combien de fois j'en ai formé le vœu ! mais les dieux ne m'accordent plus aucune faveur : tu vis, tu triomphes ; et moi, ce qui fait mon désespoir, je respire encore au milieu de tant de maux, en butte à tes risées et à celles des Atrides. Cependant quand tu joignis la flotte des Grecs, il ne fallut rien moins que la ruse et la nécessité pour t'y con-

duire¹ : et moi, trop infortuné ! ce fut après les avoir accompagnés de plein gré, avec sept de mes vaisseaux, qu'ils me jetèrent ici, et m'abandonnèrent sans honneur ; c'est toi du moins qui les en accuses, tandis qu'ils te nomment l'auteur de ce complot. Mais maintenant où me conduisez-vous ? Où m'entraînez-vous ? Que voulez-vous de moi, quand je n'existe plus, quand, depuis longtemps, je suis au nombre des morts ? Pourquoi donc, monstre haï des dieux, ne suis-je plus à tes regards un malade infirme et dégoûtant ? Comment, lorsque ton vaisseau m'aura conduit à Troie, les Grecs pourront-ils adresser des prières aux dieux, allumer les feux des sacrifices, faire des libations ? Car tels étaient les prétextes dont tu te servis pour m'abandonner... Ah ! périssez, périssez tous misérablement, vous tous qui m'avez traité avec tant d'injustice ; périssez si la justice est encore chère aux dieux. Mais je le sais, oui, elle leur est chère. Sans doute vous n'auriez pas fait ce voyage pour venir chercher un malheureux, si quelque châtement du ciel ne vous y avait poussés. Mais vous, ô ma patrie, ô dieux, témoins de mes peines, punissez, punissez-les tous un jour, si vous me plaignez autant que je suis à plaindre. Puissé-je les voir tous périr, et je me croirai guéri.

LE CHŒUR.

Ulysse, la fierté de son langage vient d'une âme élevée qui ne se laisse point abattre par le malheur.

ULYSSE.

J'aurais beaucoup à répondre à ses discours si l'occasion le permettait ; mais maintenant un seul mot suffit : car je sais toujours être ce que les circonstances veulent que je sois ; et lorsqu'il faut distinguer des hommes bons et justes vous ne trouverez personne de plus religieux que moi. Mon sort est de remporter partout la victoire, excepté sur vous, Philoctète ; il faut donc que je vous cède et que je me retire. Déliez-le, et cessez de tenir ses mains enchaînées, laissez-le à son gré demeurer ici. Nous n'avons plus besoin de vous depuis que nous possédons vos armes. Les Grecs ont dans leur camp Teucer, qui excelle dans l'art de lancer des flèches, et moi, qui ne me crois point inférieur à vous, soit pour manier l'arc, soit pour en diriger les traits ; quel besoin aurions-nous encore de vos secours ? Adieu, demeurez à Lemnos ; nous partons, et bientôt ce bien que nous tenons de vous me procurera la gloire que vous deviez recueillir.

1. Ulysse contrefit l'insensé pour se dispenser d'aller au siège.

PHILOCTÈTE.

Infortuné ! que ferai-je ? Quoi ! tu paraîtrais aux yeux des Grecs paré de mes propres armes !

ULYSSE.

Cessez de me parler encore. C'en est fait et je pars.

PHILOCTÈTE.

O fils d'Achille, ne pourrai-je pas du moins entendre votre voix ? Quoi ! vous me quittez ainsi !

ULYSSE.

Retirez-vous, et malgré votre générosité, cessez de jeter les yeux sur lui, de peur de nuire à notre fortune.

PHILOCTÈTE, *au Chœur.*

Quoi donc, étrangers, vous m'abandonnez ainsi dans ce désert, et vous serez insensibles à mes maux !

LE CHŒUR.

Ce jeune héros est notre chef, et ce qu'il vous dit nous vous le disons aussi.

NÉOPTOLÈME, *au Chœur.*

Dût-on me reprocher de montrer trop de pitié pour le sort de cet infortuné, n'importe, demeurez s'il l'exige, jusqu'à ce que les matelots aient fait les apprêts du départ, et que nous ayons adressé nos prières aux dieux. Puisse-t-il bientôt prendre des sentiments meilleurs ! Nous retournons au navire Ulysse et moi ; quand nous vous appellerons, soyez prompts à nous rejoindre.

SCÈNE V.

PHILOCTÈTE, LE CHŒUR.

PHILOCTÈTE.

Profonde cavité de cette roche, où j'ai joui de la fraîcheur de l'ombre et de la chaleur du soleil, je ne dois plus désormais vous quitter, malheureux que je suis ! vous convenez trop bien à un mourant tel que moi. Hélas ! retraite déplorable que j'ai tant de fois remplie de mes douleurs ! quelle ressource me reste-t-il pour chaque jour ? Malheureux ! où trouverai-je ma nourriture ? où trouverai-je l'espérance ? Plût au ciel que les harpies vinssent avec un vent rapide m'emporter au plus haut des airs. Je ne puis plus résister à mes maux.

LE CHŒUR.

C'est vous, c'est vous infortuné qui avez choisi vous-même votre destin. Ce n'est pas une force supérieure qui vous y

a réduit. Quand vous pouviez vous préparer un sort plus favorable, vous avez choisi le plus cruel.

PHILOCTÈTE.

Malheureux ! malheureux que je suis ! consumé par mes souffrances, je vais donc désormais, triste habitant de ce lieu, y périr loin de tous les humains. Hélas ! hélas ! je ne pourvoirai plus à ma nourriture : mes mains vigoureuses ne perceront plus les oiseaux de mes flèches. J'ai été séduit par les discours enveloppés et trompeurs d'un esprit perfide. Puissé-je voir l'auteur de ce stratagème éprouver mes douleurs aussi longtemps que moi.

LE CHŒUR.

Ce n'est point un artifice secondé par ma main, c'est la volonté des dieux qui a tout conduit. Faites, faites tomber votre imprécation funeste et redoutable sur d'autres que sur nous, puisque nous n'avons d'autres désirs que de vous voir ne pas rejeter notre amitié.

PHILOCTÈTE.

Hélas ! hélas ! assis sur le rivage blanchi par l'écume des flots, il se rit de moi, en se jouant avec cet arc qui me nourrissait et que nul autre n'avait encore porté. Arc précieux ! ô toi qu'on a ravi de mes mains, avec quelle douleur (si tu peux avoir quelque sentiment) dois-tu voir l'héritier d'Hercule privé de toi pour jamais, tandis qu'à ma place le plus artificieux des hommes te fait servir à son usage ! Tu vois ses honteuses perfidies ; tu vois cet autre mortel odieux, abhorré, s'applaudissant du succès de toutes les lâches trahisons qu'Ulysse a tramées contre moi.

LE CHŒUR.

Il est d'un homme généreux de ne dire que ce qui est juste, et de réprimer dans ses discours les mouvements de l'envie ; celui-ci¹, choisi par tous les Grecs, a obéi aux ordres de l'autre², pour le salut commun de ses amis.

PHILOCTÈTE.

Voraces habitants des airs, et vous, monstres des bois, qui vous cachez dans les montagnes de cette île, cessez de me fuir et de vous éloigner de ma retraite : malheureux ! je n'ai plus dans mes mains ces flèches qui faisaient ma force. La crainte ne doit plus vous interdire ce lieu qui vous est ouvert. Venez par représailles vous rassasier à loisir de mon corps. Je vais bientôt quitter la vie ; et comment pourrais-je avoir de quoi la soutenir ? Quel mortel, privé

1. Néoptolème.

2. Ulysse.

des présents de la terre féconde, peut se nourrir du souffle de l'air?

LE CHŒUR.

Au nom des dieux, si vous avez quelque égard pour vos hôtes, approchez avec bienveillance de ceux qui s'approchent de vous. Sachez, sachez donc que vous pouvez encore vous affranchir de vos maux ; il est affreux de se plaire à les nourrir, et de retenir aveuglément le poids immense de douleur dont on s'est fait une habitude.

PHILOCTÈTE.

C'est rappeler éternellement mes éternelles peines ; ô le plus bienveillant de mes hôtes, pourquoi me perdre, pourquoi m'assassiner ?...

LE CHŒUR.

Qu'avez-vous dit ?

PHILOCTÈTE.

En espérant m'emmener vers cette Troie que j'abhorre.

LE CHŒUR.

C'est le parti que je crois le meilleur.

PHILOCTÈTE.

Laissez, laissez-moi.

LE CHŒUR.

C'est avec plaisir, c'est avec joie que nous recevons cet ordre de votre part... Allons, allons à notre vaisseau qui nous attend.

PHILOCTÈTE.

Au nom des dieux des suppliants, ne me quittez pas, je vous en conjure.

LE CHŒUR.

Prenez des sentiments plus modérés.

PHILOCTÈTE.

Etrangers, au nom des dieux, demeurez.

LE CHŒUR.

Que veulent dire ces cris.

PHILOCTÈTE.

Ah ! ah !... un dieu, un dieu funeste m'a perdu ! infortuné !... eh ! comment, durant ma vie, soulagerai-je désormais ce pied malheureux ? O étrangers ! revenez auprès de moi !

LE CHŒUR.

Que pourrions-nous faire ? les sentiments que vous nous avez fait voir sont-ils changés ?

PHILOCTÈTE.

Il ne faut pas s'étonner des cris que pousse un homme au désespoir dans le délire de la douleur.

LE CHŒUR.

Infortuné ! venez donc avec nous, comme nous vous en prions.

PHILOCTÈTE.

Jamais, jamais (ma résolution est inébranlable), non, quand même Jupiter, environné de ses feux, viendrait me consumer avec son tonnerre. Périssent Iliou, périssent tous ceux qui l'assiègent, périssent les cruels qui osèrent me rejeter à cause de ma blessure. Mais, étrangers, je ne vous demande qu'une seule grâce, daignez me l'accorder.

LE CHŒUR.

Quelle est-elle ?

PHILOCTÈTE.

Si vous avez quelque épée, quelque hache, quelque arme enfin, donnez-la moi.

LE CHŒUR.

Qu'en prétendez-vous faire ?

PHILOCTÈTE.

Me trancher la tête, m'arracher la vie de ma propre main : je ne respire, je ne respire que la mort.

LE CHŒUR.

Que méditez-vous !

PHILOCTÈTE.

D'aller chercher mon père ?

LE CHŒUR.

En quels lieux ?

PHILOCTÈTE.

Aux enfers : car sans doute il ne voit plus la clarté du jour... O ma patrie, ô ma patrie ! comment un malheureux tel que moi pourrait-il vous envisager encore ? moi qui, m'éloignant des bords sacrés du Sperchius, ai volé au secours de ces Grecs que j'abhorre... moi qui ne suis plus rien !

(Philoctète retourne dans son antre).

LE CHŒUR.

Je vous aurais déjà quitté pour aller rejoindre mon vaisseau si je n'apercevais Ulysse et le fils d'Achille qui s'avancent ici vers nous.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, NÉOPTOLÈME, LE CHŒUR.

ULYSSE, à Néoptolème.

Quoi ! ne me direz-vous point pourquoi vous revenez si précipitamment sur vos pas ?

NÉOPTOLÈME.

Pour réparer mon crime.

ULYSSE.

Que dites-vous ? et quel est-il ?

NÉOPTOLÈME.

De vous avoir obéi à vous et à toute l'armée.

ULYSSE.

Quelle action avez-vous faite qui fût indigne de vous ?

NÉOPTOLÈME.

J'ai, par un honteux et lâche stratagème, abusé un héros.

ULYSSE.

Qui donc ?... ô ciel ! quel nouveau projet méditez-vous ?

NÉOPTOLÈME.

Rien de nouveau. Je veux au fils de Péan...

ULYSSE.

Que prétendez-vous faire ! j'en suis effrayé...

NÉOPTOLÈME.

A ce héros dont j'ai ravi les armes, je veux...

ULYSSE.

O ciel ! que dites-vous ? vous voulez les lui rendre ?

NÉOPTOLÈME.

Je les ravis avec honte, et je les possède avec injustice.

ULYSSE.

Au nom des dieux, est-ce pour m'offenser que vous parlez ainsi ?

NÉOPTOLÈME.

Oui, si la vérité est pour vous une offense.

ULYSSE.

Que dites-vous, fils d'Achille ? et quel mot vous est échappé ?

NÉOPTOLÈME.

Voulez-vous deux et trois fois me le faire répéter ?

ULYSSE.

J'aurais voulu ne le jamais entendre.

NÉOPTOLÈME.

Sachez-le donc bien : je n'ai plus rien à ajouter.

ULYSSE.

Il est ici quelqu'un qui pourrait arrêter vos projets.

NÉOPTOLÈME.

Que dites-vous ? et qui pourrait les arrêter ?

ULYSSE.

L'armée entière et moi.

NÉOPTOLÈME.

Pour un homme sage ce discours ne l'est guère.

ULYSSE.

C'est vous qui montrez peu de sagesse dans ce que vous dites et dans ce que vous voulez faire.

NÉOPTOLÈME.

Mais si je montre de la justice cela vaut mieux que la sagesse.

ULYSSE.

Et quelle justice trouvez-vous à rendre ce que vous avez acquis par mes conseils ?

NÉOPTOLÈME.

J'ai commis une faute contre l'honneur, et je veux la réparer.

ULYSSE.

Et ne craignez-vous pas toute l'armée des Grecs en agissant ainsi ?

NÉOPTOLÈME.

Je n'ai point de semblables craintes, quand j'ai pour moi la justice ; et tout le pouvoir de votre bras ne saurait m'empêcher d'agir.

ULYSSE.

Ce n'est donc plus contre les Troyens, c'est contre vous que nous aurons à combattre.

NÉOPTOLÈME.

Soit : j'y consens.

ULYSSE, *mettant la main sur son épée.*

Vous voyez cette main sur la garde de mon épée ?

NÉOPTOLÈME.

Vous verrez bientôt la mienne vous imiter, et la voici toute prête.

ULYSSE.

Je vous quitte. Je vais instruire l'armée de ce qui se passe, elle aura soin de vous en punir.

NÉOPTOLÈME.

C'est être fort prudent ; soyez-le toujours ainsi, vous ne

vous exposerez guère... Pour vous, fils de Péan, Philoctète, c'est vous que j'appelle; quittez ce rocher qui vous sert de demeure, paraissez.

SCÈNE II.

ULYSSE, NÉOPTOLÈME, PHILOCTÈTE, LE CHOEUR.

PHILOCTÈTE.

Quelle est cette voix que j'entends, et qui retentit jusque dans mon antre? Étrangers, quel sujet vous force à m'appeler? quel besoin avez-vous de moi? Hélas! il ne peut que m'être funeste. Est-ce quelques maux cruels que vous venez ajouter à mes maux?

NÉOPTOLÈME.

Rassurez-vous, et daignez m'écouter.

PHILOCTÈTE.

Je dois tout craindre; je me suis laissé persuader par vos paroles, et ce sont vos généreux discours même qui m'ont rendu plus malheureux.

NÉOPTOLÈME.

Ne peut-on pas se repentir?

PHILOCTÈTE.

Vous vous annonciez ainsi dans vos discours, lorsque vous montrant mon ami, et cachant votre inimitié, vous m'avez dérobé mes armes.

NÉOPTOLÈME.

Tout est changé. Je veux savoir ce que vous préférez, ou de vous obstiner à demeurer ici, ou de partir avec nous?...

PHILOCTÈTE.

Arrêtez: n'allez pas plus loin. Tout ce que vous diriez serait inutile.

NÉOPTOLÈME.

Vous l'avez donc ainsi résolu?

PHILOCTÈTE.

Beaucoup plus que je ne le dis.

NÉOPTOLÈME.

Je désirais vous persuader; mais si ce que je dis vous importune, je me tais.

PHILOCTÈTE.

Vous parlerez en vain; jamais vous ne parviendrez à gagner mon cœur, vous, le fils odieux d'un père si renommé! vous, dont la ruse m'a dépouillé de mes armes, et qui venez ensuite me donner des conseils. Ah! périssent les

Atrides avant tout; périsse Ulysse après eux, et vous après Ulysse.

NÉOPTOLÈME.

Cessez ces imprécations et recevez vos armes de ma main.

PHILOCTÈTE.

Qu'avez-vous dit? ne me trompez-vous pas encore?

NÉOPTOLÈME.

J'en prends à témoin la majesté suprême de Jupiter.

PHILOCTÈTE.

O douces paroles, si elles sont sincères!

NÉOPTOLÈME.

L'effet le prouvera. Etendez vers moi votre main, et reprenez vos armes.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ULYSSE.

ULYSSE.

Au nom des dieux qui m'écoutent, je m'y oppose de la part des Atrides et de l'armée entière.

PHILOCTÈTE.

O mon fils! quelle est cette voix? n'est-ce pas Ulysse que j'entends?

ULYSSE.

Vous l'avez dit, c'est moi que vous voyez, et qui suis prêt à vous forcer d'aller à Troie, soit que le fils d'Achille y consente, ou soit qu'il s'y refuse.

PHILOCTÈTE, *tendant son arc.*

Tu n'auras pas à t'en réjouir si ce trait est bien dirigé.

NÉOPTOLÈME, *arrêtant la main de Philoctète.*

Arrêtez! au nom des dieux, ne lancez point ce trait.

PHILOCTÈTE.

Au nom de ces dieux, mon cher fils, laissez ma main en liberté.

NÉOPTOLÈME.

Je ne la laisserai point.

PHILOCTÈTE.

Ciel! et pourquoi m'enlever le plaisir de percer de mes flèches un ennemi, un mortel odieux?

NÉOPTOLÈME.

Sa mort ferait votre honte et la mienne.

PHILOCTÈTE.

Mais connaissez donc enfin tous ces chefs de l'armée des Grecs, tous ces hérauts de fausse renommée; ils sont

timides quand il faut combattre, et hardis quand il faut parler.

NÉOPTOLÈME.

Soit. Mais vous possédez vos armes et vous n'avez plus de sujet de colère ni de motif pour m'accuser.

PHILOCTÈTE.

Je l'avoue, ô mon fils ! Que tu as bien montré de quel sang tu es sorti ! tu n'es pas fils d'un Sisyphé, mais d'Achille, d'un héros qui, tant qu'il vécut, occupa la première place entre les mortels, et qui tient aujourd'hui le premier rang parmi les morts.

NÉOPTOLÈME.

Qu'il est doux pour mon cœur de vous entendre louer à la fois et mon père et moi ! Ecoutez cependant ce que je désire obtenir de vous. Tout mortel doit supporter avec courage les maux que les dieux lui envoient ; mais les hommes qui, comme vous, se plongent volontairement dans le malheur, ne méritent guère ni indulgence ni pitié. Dans votre humeur sauvage, vous rejetez tout conseil, vous haïssez, vous traitez en ennemi mortel celui qui, par bienveillance, veut vous donner quelques avis. Je vous en donnerai cependant. J'invoque à mon aide le dieu qui préside aux serments, apprenez ce que je veux vous dire, et gravez-le au fond de votre âme. La volonté des dieux vous a causé le mal dont vous souffrez ; vous avez encouru cette peine en vous approchant du serpent caché qui garde avec soin le temple de Chrysa. Sachez que tant que le soleil suivra sa course, vous ne devez espérer aucun soulagement à ce mal cruel, si de plein gré vous n'allez descendre aux campagnes de Troie. Vous y trouverez les fils d'Esculape qui vous délivreront de vos maux ; et avec ces armes et moi vous renverserez les remparts de Pergame. Comment suis-je assuré de ces décrets du sort ? Je vais vous le dire. Un illustre devin, qu'on nomme Héléus, sortant des murs d'Ilion, a été fait prisonnier ; c'est lui qui, sans nulle obscurité, nous a découvert cet avenir ; il a même ajouté que pendant le cours de cet été, les destins voulaient que nous fussions maîtres de Troie ; et s'il se trouve menteur dans ses prédictions, il consent à perdre la vie. Instruit comme vous l'êtes à présent, rendez-vous donc enfin volontairement à nos vœux. N'est-ce donc pas un assez beau partage pour un héros, qu'on regarde comme le premier des Grecs, d'être guéri par les mains du fils de Pœan¹, de triompher ensuite de cette Troie qui a coûté tant de larmes, et de se couvrir d'une gloire immortelle ?

1. Pœan était le surnom d'Esculape.

PHILOCTÈTE.

O trop odieuse vie ! pourquoi faut-il que je voie encore la lumière, et que je ne sois pas déjà descendu dans le séjour des morts ! Hélas ! que dois-je faire ? et comment résister aux discours de ce jeune homme, dont l'amitié seule a dicté les conseils qu'il me donne ?... Mais si j'allais céder, comment, infortuné ! oserais-je me montrer au jour ? à qui pourrais-je adresser la parole ? Comment, astres lumineux qui roulez autour de moi, et qui voyez tout, comment pourriez-vous souffrir de me voir vivre avec ces fils d'Atrée dont j'éprouvai la perfidie, avec ce fils de Laërte pour qui rien n'est sacré ! Ce ne sont plus les maux passés qui me tourmentent, ce sont ceux que j'aurais à souffrir encore, comme je le prévois trop bien, car l'esprit de ces mêmes hommes qui n'enfanta que des maux, saura bien en produire encore. Mais vous-même (à Néoptolème), combien vous m'étonnez par vos discours ! quand vous ne deviez point aller à Troie, quand vous auriez dû m'en éloigner, vous allez devenir le compagnon d'armes de ceux qui vous ont outragé jusqu'à vous ravir l'héritage d'un père, jusqu'à vous préférer Ulysse ; et vous voulez me forcer à vous suivre ! Non, mon fils, non. Soyez fidèle à vos serments, ramenez-moi dans ma patrie ; et vous-même, demeurant tranquille à Scyros, laissez des méchants périr comme ils le méritent. Ainsi ce sera un double service que je vous devrai, un double service que vous devra mon père ; et en refusant votre secours aux méchants, vous n'aurez pas la honte de paraître leur ressembler.

NÉOPTOLÈME.

Ce que vous venez de dire n'est point sans fondement ; cependant tous mes vœux sont que vous obéissiez aux dieux, que vous vous rendiez à mes discours, et que vous quittiez ce rivage avec un ami qui vous chérit.

PHILOCTÈTE.

Quoi ! de ce pied misérable j'irais vers les rivages de Troie, vers l'odieux fils d'Atrée !

NÉOPTOLÈME.

Vous iriez vers ceux qui calmeront les douleurs de votre blessure et qui vous guériront.

PHILOCTÈTE.

Par quels étranges récits prétends-tu m'abuser ? que dis-tu ?

NÉOPTOLÈME.

Ce que je crois devoir être le plus avantageux et pour vous et pour moi.

PHILOCTÈTE.

Et en parlant ainsi tu ne rougis pas devant les dieux ?

NÉOPTOLÈME.

Et comment rougir devant eux lorsqu'on rend service?

PHILOCTÈTE.

A qui rends-tu service? aux Atrides ou à moi?

NÉOPTOLÈME.

Je suis votre ami et je vous parle comme un ami.

PHILOCTÈTE.

Comment! toi qui veux me livrer à mes ennemis!

NÉOPTOLÈME.

Infortuné! apprenez donc à dépouiller cette rigueur intraitable que vos maux vous donnent.

PHILOCTÈTE.

Tu me perdras, je le vois trop à tes discours.

NÉOPTOLÈME.

Ce n'est pas moi qui vous perds, c'est vous qui ne voulez pas apprendre...

PHILOCTÈTE.

Eh! ne sais-je pas assez que ce sont les Atrides qui m'ont rejeté?

NÉOPTOLÈME.

Mais ceux qui vous ont rejeté veulent vous sauver aujourd'hui.

PHILOCTÈTE.

Il ne me sauveront pas malgré moi pour me conduire vers Ilion.

NÉOPTOLÈME.

Que nous reste-t-il donc à faire encore si mes paroles ne peuvent rien sur vous? Il me sera plus facile de me taire, et de vous laisser vivre comme vous vivez, sans espoir d'aucun secours.

PHILOCTÈTE.

Laisse-moi souffrir les maux qu'il faut que je souffre; mais la promesse qu'en me touchant la main tu m'as faite, de me conduire en ma patrie, songe à l'accomplir, ô mon fils! Ne tarde plus, ne me parle plus de Troie: j'en ai assez déploré le souvenir au milieu de mes gémissements.

NÉOPTOLÈME.

Marchons, si vous le voulez.

PHILOCTÈTE.

Quelle généreuse parole viens-tu de prononcer?

NÉOPTOLÈME.

Tâchez de vous soutenir.

PHILOCTÈTE.

Autant que je le pourrai.

NÉOPTOLÈME.

Comment éviterai-je les reproches des Atrides?

PHILOCTÈTE.

Cesse de t'en inquiéter.

NÉOPTOLÈME.

Et quoi ! s'ils allaient ravager mon pays ?

PHILOCTÈTE.

J'y serai...

NÉOPTOLÈME.

Et comment pourriez-vous me défendre ?

PHILOCTÈTE.

Avec les flèches d'Hercule...

NÉOPTOLÈME.

Que dites-vous ?

PHILOCTÈTE.

J'empêcherai ces Atrides d'approcher de ta patrie.

NÉOPTOLÈME.

Eh bien ! si vous faites ce que vous me promettez, embrassez cette terre et suivez-moi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, HERCULE.

HERCULE, paraissant dans un nuage.

Fils de Péan, écoutez auparavant ce que je veux vous dire. N'en doutez point, c'est Hercule que vous voyez, c'est lui dont vous entendez la voix : c'est pour votre avantage que, laissant les demeures célestes, je viens vous déclarer les volontés de Jupiter et m'opposer à la route que vous voulez tenir. Prêtez donc l'oreille à mes discours. Je vous rappellerai d'abord toutes les infortunes, tous les travaux que j'ai supportés, et qui m'ont mérité une gloire immortelle, comme vous le pouvez voir. Sachez qu'il vous est réservé d'éprouver le même sort, et d'acquérir une vie glorieuse par les maux que vous avez soufferts. Allez donc avec ce guerrier vers les murs de Troie, vous y trouverez la guérison du mal cruel qui vous tourmente, vous y serez regardé par votre valeur comme le premier d'entre les Grecs ; vous y percerez de mes flèches ce Pâris qui fut la cause de tant de maux ; vous renverserez les remparts de Troie ; vous recevrez entre toute l'armée la plus glorieuse part du butin et vous enverrez dans votre palais, vers les champs de l'OËta qui vous virent naître, de superbes dépouilles à Péan votre père. Ces glorieuses dépouilles que vous recevrez des mains des Grecs, ces dignes monuments de mes armes, vous les porterez sur mon tom-

beau. Et vous, fils d'Achille, écoutez aussi mes conseils; Philoctète ne pourra jamais sans vous ravager les champs de Troie, ni vous sans lui. Soyez donc comme deux lions nourris ensemble, pour vous servir de défenseurs l'un à l'autre. J'enverrai vers Troie le divin Esculape qui le guérira de ses maux. Il faut que mes armes aient la gloire de renverser Iliou une seconde fois¹. Mais quand vous détruirez cet empire, songez au respect qu'on doit aux immortels. Jupiter, le père des dieux, met la piété au-dessus de toutes les vertus: la piété ne s'éteint point avec les mortels; qu'ils vivent ou qu'ils meurent, elle ne saurait périr.

PHILOCTÈTE.

O vous, dont j'entends la voix si désirée, vous qui, après tant d'années, vous montrez encore à mes yeux, je ne désobéirai point à vos ordres.

NÉOPTOLÈME.

J'embrasse le même sentiment.

HERCULE.

Ne différez donc plus, l'occasion seconde votre départ, et le vent souffle à la poupe de votre vaisseau.

PHILOCTÈTE.

Allons; mais en partant je ferai mes adieux à cette terre. Adieu rocher qui me servit d'asile; et vous, nymphes, habitantes de ces prés humides; et vous, sourd bruissement des vagues, dont la brume, chassée par les vents du midi, pénétrait jusque dans mon antre et humectait ma tête; et vous, écho des monts consacrés à Mercure, vous qui, dans les accès de ma douleur, répondiez souvent à mes cris, adieu. Adieu fontaines dont les eaux limpides ont apaisé ma soif, je vous quitte aujourd'hui, je vous quitte pour un voyage qui était bien loin de ma pensée. Adieu campagne de Lemnos que la mer baigne de tous côtés; souffrez sans peine qu'une heureuse navigation me conduise aux lieux où m'appelle une puissante destinée, et la volonté de mes amis, et l'ordre de ce dieu suprême à qui rien ne peut résister et qui a ordonné tous ces événements.

LE CHŒUR.

Allons, parlons tous ensemble, en demandant aux nymphes des mers de nous accorder un heureux voyage.

1. Sous le règne de Laomédon, la ville de Troie avait déjà été prise et saccagée par Hercule.

ŒDIPE A COLONE

Tragédie

AVANT-PROPOS

OEDIPÉ A COLONE est la suite de l'OEDIPÉ ROI. Ce roi aveugle, exilé de son pays, errant de contrée en contrée, alla par hasard vers Athènes, et s'arrêta en un lieu nommé Colone, près du temple des Euménides. Là, il se ressouvint d'un oracle d'Apollon lui annonçant qu'il y mourrait, et que son tombeau serait un présage de victoire pour le peuple d'Athènes sur tous ses ennemis, particulièrement sur les Thébains, s'ils osaient l'attaquer.

Sophocle fit cet ouvrage non seulement en faveur d'Athènes, mais encore à cause du lieu de sa naissance, car il était de Colone. Les personnages qui jouent sont : OEdipe, Antigone et Ismène, ses filles, Polynice, l'un de ses fils, Créon, son beau-frère, Thésée, roi d'Athènes, un envoyé et un chœur de vieillards.

On voit un temple, un bois sacré, des maisons et un vieillard aveugle, conduit par une jeune fille : c'est OEdipe qui arrive appuyé sur le bras de sa fille Antigone. Il se fait connaître en demandant le lieu où ils arrivent, quel sera le terme de son exil, et qui daignera enfin recevoir un roi malheureux, rebuté de tous les hommes.

Antigone interrompt son père pour lui dire qu'elle voit une troupe de vieillards du pays qui arrivent; ceux-ci interrogent OEdipe sur sa patrie et sur ses malheurs, et tandis qu'OEdipe s'entretient avec le chœur, Antigone aperçoit une femme montée sur un coursier qui accourt vers Colone.

A mesure qu'elle approche, Antigone croit reconnaître sa sœur Ismène. C'est elle en effet qui descend; OEdipe lui demande quels troubles et quelles divisions agitent sa maison, car il pressent qu'Ismène vient lui apporter de tristes nouvelles. Cette princesse lui raconte ce qui s'est passé depuis qu'il est exilé et lui apprend même que Créon doit venir bientôt, déterminé à le conserver et à le retenir, non dans le pays Thébain, mais sur sa frontière, sachant bien que le tombeau d'OEdipe dans une terre étrangère serait funeste aux Thébains.

Thésée arrive à Colone. Il offre à OEdipe tout son pouvoir pour appui, et ses états pour retraite, mais OEdipe demande pour toute grâce un tombeau.

Antigone voit venir de loin une troupe nombreuse, et bientôt elle distingue Créon. Les vieillards rassurent la princesse. Créon commence son discours en protestant qu'il ne vient point faire de violence ni d'injustice et qu'il redemande OEdipe au nom

de tous les Thébains. OEdipe refuse de partir : Créon s'aigrit de ce refus, déclare qu'il a déjà surpris et enlevé Ismène, et entraîne encore Antigone. Mais à la suite de ces violences Thésée arrive et annonce à Créon qu'il se contente de le retenir en otage jusqu'à ce qu'on ait ramené les deux princesses.

Thésée ramène Antigone et Ismène ; il avertit en même temps OEdipe que Polynice demande à le voir. Ce fils ingrat approche en tremblant de son père qui reste inflexible devant tous ses efforts pour obtenir son pardon.

Polynice parti, les Coloniates entendent un bruit de tonnerre. Ils craignent que ce soit un présage de quelque malheur qu'OEdipe leur attire. Mais OEdipe, homme inspiré, regarde ce bruit comme un augure de sa mort prochaine ; de sorte qu'il presse ses filles et le chœur d'avertir promptement Thésée à qui il recommande les deux princesses et il disparaît.

PERSONNAGES

OEDIPE.

ANTIGONE, } filles d'OEdipe.
ISMÈNE, }

THÉSÉE, roi d'Athènes.

POLYNICE, fils d'OEdipe.

CRÉON.

UN COLONIALE.

UN MESSAGER.

LE CHOEUR, composé de vieillards coloniats.

La scène est à Colone, près d'Athènes.

ŒDIPE A COLONE

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quels lieux, en quelle ville sommes-nous enfin arrivés? De quelle main, Œdipe errant, pourra-t-il aujourd'hui recevoir quelques faibles secours? Demandant peu, obtenant encore moins, je suis satisfait de ce qu'on me donne : mon infortune, le temps et mon courage m'ont appris à m'en contenter. Cependant, ô ma fille, si tu apercevais un endroit où je pusse m'asseoir, soit près de quelque bois consacré aux dieux, soit ailleurs, conduis-y mes pas, fais-y reposer ton père, afin d'apprendre où nous sommes. Etrangers, c'est à nous d'interroger les citoyens et de faire ce qu'ils nous prescriront.

ANTIGONE.

O trop malheureux Œdipe ! O mon père, si j'en crois mes yeux, j'aperçois dans l'éloignement des remparts qui environnent une ville. Le lieu où nous sommes est sacré, autant qu'on en peut juger par ces divers ombrages de laurier, de vigne et d'olivier ; les rossignols y sont en grand nombre, et y font entendre leurs chants mélodieux. Reposez-vous sur cette pierre que l'art n'a point polie : la route que vous venez de faire est bien longue pour votre âge.

ŒDIPE.

Aide-moi, ma fille, à m'asseoir, et veille sur un malheureux privé de la clarté du jour.

ANTIGONE.

Depuis le temps que je vous sers, je n'ignore pas de quels secours vous avez besoin.

OEDIPE.

Peux-tu donc m'apprendre en quels lieux nous sommes arrivés?

ANTIGONE.

La ville est Athènes, mais le lieu, je l'ignore.

OEDIPE.

Tous les voyageurs nous ont nommé cette ville.

ANTIGONE.

Voulez-vous que j'aie demandé le nom du lieu?

OEDIPE.

Oui, ma fille, si en effet il est habité.

ANTIGONE.

Il l'est, sans doute, et je pense n'avoir plus besoin de m'en assurer, car je vois un homme qui n'est pas loin de nous.

OEDIPE.

Vient-il ici, marche-t-il de notre côté?

ANTIGONE.

Il est ici même, le voilà; dites-lui ce que vous croirez convenable.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN COLONIALE.

OEDIPE.

Etranger, suivant ce que je viens d'entendre de cette personne dont la vue supplée à la mienne, vous venez ici fort à propos pour nous apprendre ce que nous ignorons.

LE COLONIALE.

Avant de m'interroger, quittez ce siège où vous êtes assis; vous êtes dans un lieu sacré où il n'est point permis de porter ses pas.

OEDIPE.

Quel est ce lieu? A quelle divinité est-il consacré?

LE COLONIALE.

C'est un lieu qu'on ne peut habiter, qu'on ne peut approcher: il est sous la puissance de ces divinités terribles, filles des ténèbres et de la terre.

OEDIPE.

Quelles divinités? Je voudrais bien apprendre leur respectable nom.

LE COLONIALE.

Le peuple ici les appelle les Euménides, qui voient tout : ailleurs, on leur donne d'autres noms.

ŒDIPE.

Puissent-elles d'un regard favorable m'accueillir ici comme leur suppliant, cette terre deviendrait mon asile, et je n'en sortirais plus.

LE COLONIALE.

Qu'annonce ce discours ?

ŒDIPE.

Toute mon infortune.

LE COLONIALE.

Puisque c'est ainsi, je n'aurai pas la hardiesse de vous arracher de ce lieu sans avoir consulté la ville et demandé ce que je dois faire.

ŒDIPE.

Etranger, au nom des dieux, ne dédaignez pas un malheureux qui vous supplie et qui veut être instruit par votre bouche.

LE COLONIALE.

Demandez. Vous ne vous plaindrez pas de mes refus.

ŒDIPE.

Quel est donc enfin le lieu où nous sommes ?

LE COLONIALE.

Je vous dirai tout ce que je puis savoir. Ce lieu est entièrement sacré : le vénérable Neptune y règne, ainsi que le dieu qui apporta le feu aux humains, le titan Prométhée¹. La route que vous foulez aux pieds est la voie d'airain de cette contrée, le rempart d'Athènes. Les champs voisins se glorifient d'avoir eu Colonus pour leur souverain, et ils en portent le nom. Vous voyez donc que ce ne sont pas de vains discours, mais la présence des dieux, qui rend ce lieu respectable.

ŒDIPE.

Est-il habité ?

LE COLONIALE.

Sans doute, et les habitants ont pris le nom de leur dieu.

ŒDIPE.

Le pouvoir souverain est-il dans la main d'un seul, ou de la multitude ?

1. Le texte ne désigne ici qu'une seule divinité, Prométhée ; cependant Apollodore rapportait que Vulcain et Prométhée étaient adorés dans l'Académie à Athènes, à l'égal de Minerve, et que ces deux divinités n'avaient qu'un même autel à l'entrée de l'Académie, sans doute parce que l'on supposait qu'elles avaient communiqué aux hommes l'art de se procurer du feu pour les besoins de la vie.

SCÈNE V.

ŒDIPE, ANTIGONE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Le voici, c'est moi-même ; car je vois bien, par vos discours, que c'est moi que vous cherchez.

LE CHŒUR.

Dieux ! que son aspect est horrible ! que sa voix est effrayante !

ŒDIPE.

Ah ! je vous en conjure, ne me regardez pas comme un homme qui méprise les lois.

LE CHŒUR.

O secourable Jupiter ! quel est ce vieillard ?

ŒDIPE.

Dignes chefs de cette contrée, ce n'est point un mortel qui ait à se louer de sa fortune passée, comme vous le voyez ; autrement je n'emprunterais pas des yeux étrangers pour me conduire, et la force ne se serait pas mise sous la garde de la faiblesse.

LE CHŒUR.

O ciel, malheureux et chargé d'années, vous êtes encore, ainsi qu'on peut le conjecturer, privé, depuis votre naissance, de la clarté du jour ! Mais autant qu'il est en nous, vous n'ajouterez point à vos maux ceux des imprécations où vous vous exposez. C'est trop, c'est trop vous avancer, vieillard infortuné, gardez-vous de porter vos pas dans ce vallon silencieux, dans cette prairie verdoyante où coule un ruisseau dont l'onde limpide sert à remplir les cratères destinés aux libations. Arrêtez, retirez-vous... trop de distance nous sépare ; étranger malheureux, nous entendez-vous ? Si vous avez quelque chose à nous dire, quittez cet asile interdit aux mortels ; venez en ce lieu qui nous est ouvert à tous, vous pourrez nous y parler. Jusqu'à ce moment, gardez le silence.

ŒDIPE.

O ma fille ! que faut-il faire ?

ANTIGONE.

Se conformer aux vœux de ces habitants, leur céder volontairement et sans contrainte..... Donnez-moi votre main.

ŒDIPÉ, *sortant du bois, à Antigone.*

La voici..... Étrangers, je vais quitter ce lieu ; je m'abandonne à vous ; ne me trahissez point.

LE CŒUR.

Non, non, vieillard, ne craignez pas que personne à présent vous arrache d'ici malgré vous.

ŒDIPÉ.

Avancerai-je encore ?

LE CŒUR.

Approchez davantage.

ŒDIPÉ.

Encore !

LE CŒUR.

Faites-le donc avancer, jeune fille, vous nous entendez ?

ANTIGONE.

Suivez-moi, mon père, suivez-moi : tout affaibli que vous êtes, marchez où je vous conduis..... O trop malheureux père ! étranger dans une terre étrangère, ayez le courage de fuir ici ce que le citoyen abhorre, et de respecter ce qu'il aime.

ŒDIPÉ.

Conduis-moi, ma fille, conduis-moi ; ne combattons pas contre la nécessité ; allons où le respect des dieux nous appelle, et où nous pourrons écouter et être écoutés.

LE CŒUR.

Arrêtez-vous ici, et gardez-vous de porter vos pas hors de cette roche qui fait la borne du chemin.

ANTIGONE.

Ici ?

LE CŒUR.

Ici même. Il suffit.

ŒDIPÉ.

Puis-je m'asseoir ?

LE CŒUR.

Montez obliquement, et placez-vous doucement sur le haut de la roche.

ANTIGONE.

Ce soin m'est réservé, mon père : hélas ! c'est à moi de vous conduire doucement et pas à pas. Appuyez votre corps chargé d'années sur la main d'une fille qui vous est chère.

ŒDIPÉ.

Hélas ! destin cruel !

LE CŒUR.

Maintenant que vous êtes assis, infortuné ! apprenez-nous de quel sang vous êtes sorti ; dites-nous qui vous êtes, dites-nous quels sont vos malheurs et quelle est votre patrie ?

ŒDIPE.

O étranger ! je n'ai plus de patrie..... Mais de grâce.....

LE CHŒUR.

Que dites-vous, vieillard ?

ŒDIPE.

De grâce, encore une fois, ne me demandez pas qui je suis ; ne m'interrogez pas davantage.

LE CHŒUR.

Pourquoi donc ?

ŒDIPE.

Naissance trop funeste !

LE CHŒUR.

Parlez.

ŒDIPE, à Antigone.

Hélas ! ma fille, que dirai-je ?

LE CHŒUR.

Etranger, de quel sang, de quel père êtes-vous né ?

ŒDIPE.

O ciel ! ma fille, que dois-je faire ?

ANTIGONE.

Parlez, vous ne pouvez plus vous en défendre.

ŒDIPE.

Je vais donc parler ; et comment pourrais-je demeurer inconnu ?

LE CHŒUR.

Que de délais ! expliquez-vous donc ?

ŒDIPE.

Connaissez-vous le fils de Laïus ?

LE CHŒUR.

O ciel !

ŒDIPE.

Le neveu des Labdacides ?

LE CHŒUR.

O Jupiter !

ŒDIPE.

Le malheureux Œdipe ?

LE CHŒUR.

Quoi ! c'est vous ?

ŒDIPE.

Ne vous alarmez point de ce que je vous dis.

LE CHŒUR.

Oh ! oh !

ŒDIPE.

Infortuné !

LE CHŒUR.

Oh ! oh !

ŒDIPE.

Ma fille, que va-t-il arriver ?

LE CHŒUR.

Sortez, sortez de ce pays.

ŒDIPE.

Est-ce ainsi que vous me tenez les promesses que vous m'avez faites ?

LE CHŒUR.

Il n'est point de punition imposée par les furies, à qui-conque rend à l'offenseur les mauvais traitements qu'il en a reçus. Le trompeur mérite d'être trompé à son tour, et ne doit attendre qu'outrages au lieu de reconnaissance. Quittez donc ce siège, sortez de cette terre que nous habitons, et ne venez pas attirer sur notre ville quelques nouveaux malheurs.

ANTIGONE.

Vertueux étrangers, puisque vous ne pouvez supporter la présence de mon père, de ce vieillard aveugle et malheureux, dont vous connaissez déjà les erreurs involontaires, ayez du moins pitié d'une fille infortunée : c'est pour lui, pour mon père que je vous implore. Oui, je vous invoque, je vous demande, ainsi que votre propre fille, et en attachant sur vos yeux mes yeux ouverts au jour, d'accorder à ce déplorable vieillard quelques sentiments de commisération : notre sort est dans vos mains, comme dans celles d'un dieu. Daignez, daignez d'un signe de tête nous accorder cette grâce inespérée que ma voix vous demande, en faisant parler en sa faveur tout ce qui peut vous toucher davantage, le nom de fille, la raison, la nécessité, les dieux. Eh ! qui, lorsqu'un dieu l'entraîne, peut se dérober au coup qu'il lui prépare ?

LE CHŒUR.

Ah ! fille d'Œdipe, attendris par vos malheurs, nous vous plaignons également l'un et l'autre ; mais, dans la crainte que nous avons des dieux, nous n'aurions pas la force de rien changer à ce que nous avons prononcé contre vous.

ŒDIPE.

Quel secours ? quel bien faut-il jamais attendre d'une réputation vaine et d'une gloire usurpée ! La voilà donc cette Athènes qu'on disait si religieuse, la seule ville jalouse de sauver un étranger malheureux, la seule capable de le secourir ! Que sont devenues pour moi tant de vertus lorsque, m'arrachant du siège où je m'étais reposé, vous me chassez de votre patrie par la crainte seule que mon nom vous donne ; car ce n'est point mon corps qui vous l'inspire ; ce ne sont point mes actions, puisque ces actions que

vous m'attribuez, j'en suis bien moins l'auteur que la victime ? Si en effet celles qui regardent et mon père et ma mère, causent votre indignation contre moi, ainsi que j'ai trop lieu d'en juger, de quel crime mon cœur pouvait-il être coupable, moi qui, à mon insu, n'ai fait que rendre ce qu'on m'avait fait souffrir, et qui, si j'eusse même agi avec dessein, n'aurais pu encore passer pour criminel ? C'est sans rien savoir que je suis arrivé au terme où mon sort m'a conduit ; mais ceux qui voulaient ma perte savaient bien ce qu'ils me faisaient souffrir. Ainsi donc, étrangers, c'est au nom des dieux que je vous implore ; sauvez-moi, comme vous me l'avez promis ; et, en honorant les dieux, gardez-vous de croire qu'ils ne sont rien qu'un destin aveugle ; croyez plutôt qu'ils ont toujours les yeux ouverts sur les justes et sur les impies, et que, parmi ceux qui les bravent, il n'en est point qui leur puisse échapper. Ne termines donc pas l'éclat de l'heureuse cité d'Athènes en vous livrant à des actions impies ; mais, fidèles à vos promesses, défendez, protégez un suppliant qui a reçu votre foi ; que l'état horrible où je parais devant vous ne vous autorise point à me rejeter. Je viens, sous la garde de la religion et des dieux, apporter une grande faveur à cette cité ; et, lorsque celui qui règne en ces lieux, quel qu'il puisse être, sera présent, alors vous entendrez, vous apprendrez tout ; cessez jusqu'à ce moment, cessez d'user de rigueur envers moi.

LE CHŒUR.

Je ne puis m'empêcher, ô vieillard, d'être frappé de vos raisons, tant vos discours ont de force ; mais il faut que les maîtres de cette contrée en soient instruits comme moi.

OEDIPE.

Et dans quel lieu est-il celui qui gouverne ici ?

LE CHŒUR.

Dans la cité, qui est l'héritage de ses pères. Le messager qui nous a fait venir est parti pour l'aller chercher.

OEDIPE.

Pensez-vous qu'il ait quelque ménagement, quelque égard pour un aveugle infortuné, et qu'il consentira sans peine à le venir trouver ?

LE CHŒUR.

Sans doute, et du moment même qu'il entendra votre nom.

OEDIPE.

Eh ! qui pourra le lui apprendre ?

LE CHŒUR.

La route est longue, mais les propos des voyageurs circulent avec rapidité. Il les entendra ; il viendra sans tarder,

n'en doutez pas (car votre nom, vieillard, a retenti partout) : quand le sommeil même aurait appesanti ses sens, Thésée, réveillé à ce bruit, s'empressera de se rendre ici.

ŒDIPE.

Puisse-t-il venir sous des auspices favorables pour sa patrie, et en même temps pour moi ! car quel est l'homme, même le plus vertueux, qui ne songe point à ses intérêts ?

ANTIGONE.

O Jupiter ! que dois-je penser, ô mon père ! que dois-je dire ?

ŒDIPE.

Chère Antigone, ô ma fille ! qu'est-ce qui vous occupe ?

ANTIGONE.

Je vois venir à nous une femme montée sur un coursier superbe. Un casque en parasol, à la manière des Thessaliens, est sur sa tête et ombrage son front... Que croire ? Serait-ce... N'est-ce point... Mon esprit flotte dans l'incertitude... J'assurerais... Mais non... Je ne sais que dire. Malheureuse ! ce ne peut être une autre... à mesure qu'elle approche, sa joie brille dans ses yeux, elle me sourit : ah ! elle me dit assez que c'est Ismène que je vois.

ŒDIPE.

Ma fille, qu'avez-vous dit ?

ANTIGONE.

Que c'est votre fille, ma sœur Ismène que j'aperçois : le son de sa voix peut à présent vous le confirmer.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ISMÈNE.

ISMÈNE.

O doux moment où je puis voir et entendre à la fois un père et une sœur chérie ! Que de peines pour vous rencontrer, que de peines pour vous revoir !

ŒDIPE.

O ma fille ! c'est vous !

ISMÈNE.

O trop déplorable père !

ŒDIPE.

O mon sang ! ô ma fille !

ISMÈNE.

O tendresses malheureuses !

ŒDIPE.

Vous en ces lieux, ma fille !

ISMÈNE.

Ce n'a pas été sans de grandes peines.

ŒDIPE.

Chère fille, embrassez votre père.

ISMÈNE.

Mes bras vous pressent tous deux.

ŒDIPE.

Antigone et moi, sans doute ?

ISMÈNE.

Ils unissent trois infortunés.

ŒDIPE.

Et quel soin vous amène ?

ISMÈNE.

Un soin qui vous regarde.

ŒDIPE.

Sont-ce des vœux que vous m'apportez ?

ISMÈNE.

Ce sont des vœux et des nouvelles dont je viens vous faire part, suivie du seul serviteur fidèle auquel j'aie pu me confier.

ŒDIPE.

Et vos frères, où sont-ils donc, eux que leur jeunesse rend habiles aux travaux ?

ISMÈNE.

En quelque lieu qu'ils soient, ils sont dans une cruelle situation.

ŒDIPE.

Oh ! qu'ils nous rappellent bien, par leurs mœurs et par leur caractère les antiques usages de l'Égypte. Là, les hommes retirés dans l'intérieur de leurs maisons, manient la navette et le fuseau¹, tandis que les femmes vont chercher au dehors tout ce qui est nécessaire à la nourriture de leurs époux. C'est ainsi, mes enfants, que vos frères, au lieu de s'acquitter pour vous, comme ils le devaient, des soins dont vous vous êtes chargées, restent tranquillement occupés de la garde de leur maison, ainsi que des femmes, tandis que l'une et l'autre vous vous occupez pour eux du soin de soulager mes maux. L'une, depuis le moment qu'elle sortit de l'enfance et qu'elle acquit les forces de la jeunesse, fugitive et malheureuse avec moi, est devenue le guide de ma vieillesse ; souvent dans les forêts les plus sauvages,

1. Suivant un ancien historien, cité par le scoliaste, Sésostris, craignant quelques mouvements de la part de ses sujets, avait établi cette coutume, afin que les hommes, en perdant l'usage des armes, perdissent aussi le courage, et fussent plus soumis à l'empire de leurs maîtres. Hérodote, lib. II, parle aussi de cet usage des Égyptiens.

errante, sans nourriture, et presque sans vêtements, exposée aux ardeurs du soleil, aux inclémences des airs, souffrante, exténuée, elle préfère aux festins qu'elle aurait trouvés dans ses foyers le bonheur de procurer quelque nourriture à son père. Vous, ma fille (*à Ismène*), vous étiez déjà venue, à l'insu des Thébains, annoncer à votre père ce que les oracles ont dit du sort de ce corps malheureux ; vous m'avez fidèlement accompagné quand je fus chassé de ma patrie ; et à présent, Ismène, que venez-vous m'apprendre ? quel dessein vous a fait sortir de votre demeure ? Car, je le soupçonne assez, vous n'êtes pas venue sans sujet, et sans avoir à m'apporter quelque effrayante nouvelle.

ISMÈNE.

Je ne vous dirai point, mon père, tout ce que j'ai souffert, en cherchant dans quels lieux vous aviez pu vous retirer ; je ne veux point, par un récit affligeant de mes peines, en éprouver encore l'amertume : je viens vous informer des maux qui menacent aujourd'hui vos deux fils malheureux. Ils semblaient d'abord n'avoir d'autre désir que d'abandonner le trône à Créon, et de ne pas souiller leur patrie, en considérant la tache imprimée à leur race, et les maux affreux tombés sur votre maison. A présent, poussés par les dieux et par un génie pervers, une ambition funeste a porté ces infortunés à se disputer le trône et l'empire. Le plus jeune en a dépouillé Polynice, qui avait sur lui l'avantage des ans : il l'a chassé de sa patrie. Polynice, ainsi que mille voix nous l'ont appris, a choisi Argos pour sa retraite ; il y forme une nouvelle alliance ; il y assemble une armée qu'il intéresse à sa cause, soit pour punir la ville de Cadmus, soit pour porter aux cieux la gloire d'Argos. Ce ne sont pas des menaces prodiguées en vain, ô mon père, mais des préparatifs redoutables : cependant je n'ai pu savoir encore de quelle manière les dieux prendront pitié de vos malheurs.

ŒDIPE.

Quoi donc ? avez-vous déjà quelque espérance que les dieux daigneront me regarder et s'occuper du salut de mes jours ?

ISMÈNE.

Oui, sans doute, mon père, et plusieurs oracles l'assurent.

ŒDIPE.

Quels sont ces oracles, ma fille ? et qu'ont-ils prédit¹ ?

1. Un oracle avait prédit que le peuple qui posséderait Œdipe serait vainqueur. Les Thébains, instruits de cet oracle, voulaient attirer Œdipe près de leurs terres, sans cependant lui permettre d'y entrer, parce que le meurtre de Laius l'en avait banni.

ISMÈNE.

Qu'ici même, pendant votre vie et après votre mort, les peuples vous rechercheront pour leur propre sûreté.

OEDIPE.

Et quel secours pourrait-on attendre d'un mortel dans l'état où je suis ?

ISMÈNE.

C'est en vous seul, disent-ils, que résident leurs forces.

OEDIPE.

C'est donc parce que je ne suis plus rien que je deviens un homme important à leurs yeux ?

ISMÈNE.

C'est que les dieux vous relèvent, après vous avoir abattu.

OEDIPE.

Il est malaisé de relever dans la vieillesse celui qui fut abattu dans son jeune âge.

ISMÈNE.

Sachez cependant que c'est pour profiter de ces oracles que Créon, avant qu'il soit peu, doit arriver ici.

OEDIPE.

Que veut-il faire, ma fille ? Expliquez-moi.

ISMÈNE.

Vous établir près de la terre de Cadmus, pour que les Thébains vous aient en leur pouvoir, sans vous permettre cependant de franchir les limites de leur pays.

OEDIPE.

Et quel avantage retireront-ils de me laisser à leurs portes ?

ISMÈNE.

Votre tombeau serait ailleurs un poids funeste qui pèserait sur eux.

OEDIPE.

Un dieu, sans doute, leur a révélé ces secrets ; comment leur esprit seul aurait-il pu les pénétrer ?

ISMÈNE.

Et c'est pour cela même qu'ils veulent vous amener près de leur ville, et ne vous point permettre de disposer de vous.

OEDIPE.

Mais sans doute ils se serviront de la poussière de Thèbes pour couvrir mon corps ?

ISMÈNE.

Ah ! mon père, le sang paternel que vous avez versé s'y oppose.

OEDIPE.

Il ne s'opposera pas du moins à ce que jamais ils ne puissent s'emparer de moi.

ISMÈNE.

Voilà ce qui pèsera sur les Thébains.

OËDIPE.

Et de quelle manière, ô ma fille ?

ISMÈNE.

Par l'effet de votre courroux, quand ils approcheront de votre tombeau¹.

OËDIPE.

Ce que vous nous annoncez là, ma fille, de qui le tenez-vous ?

ISMÈNE.

De ceux même qui venaient de consulter l'oracle de Delphes.

OËDIPE.

C'est donc là ce qu'Apollon a prononcé sur moi ?

ISMÈNE.

C'est ce qu'ont rapporté ceux qui de Delphes sont venus dans les champs Thébains.

OËDIPE.

Quelqu'un de mes fils a-t-il entendu ces récits ?

ISMÈNE.

Ils les ont parfaitement entendus l'un et l'autre.

OËDIPE.

Et les perfides cependant, instruits par cet oracle, n'ont-ils pas préféré le désir de régner au désir de me revoir ?

ISMÈNE.

C'est ce que je ne puis entendre sans douleur, et que cependant je ne puis nier.

OËDIPE.

Ah ! puissent les dieux ne jamais éteindre cette haine fatale qui les divise ! Puisse dépendre de moi la fin de cette guerre qui vient de les armer l'un contre l'autre ! Ni celui des deux qui tient actuellement le sceptre en main, n'en demeurerait possesseur, ni celui qui est sorti de Thèbes ne pourrait jamais y rentrer. Tous deux, au lieu de me protéger, au lieu de me retenir, moi qui étais leur père, quand je fus, avec tant d'opprobre, chassé de ma patrie, contribuèrent à mon exil, et confirmèrent mon bannissement par un décret. Ditez-vous que, vraisemblablement, Thèbes ne fit alors que m'accorder ce que j'avais demandé moi-même ? Non, certes, puisque, dans cette fatale journée où mes esprits bouillonnants de fureur me faisaient désirer de mou-

1. Ce tombeau étant près d'Athènes, cette prédiction était une flatterie pour les Athéniens que le poète représente ici comme devant être à jamais redoutables aux Thébains.

rir et de subir le dernier supplice¹, il ne se trouva personne qui voulut alors m'accorder cette grâce. Ce ne fut qu'après un certain temps, quand mes douleurs furent un peu calmées, quand je commençai à sentir que l'égarément de mes esprits n'avait que trop bien puni mes fautes; ce ne fut qu'alors qu'elles servirent de prétexte aux Thébains pour me chasser avec indignité; et cependant mes fils, qui pouvaient secourir leur père, lui refusèrent leur assistance, et je me vis contraint d'aller loin de ma patrie, fugitif et misérable, subir un exil qu'un mot de leur bouche aurait pu m'épargner. Vous seules, mes filles, autant que la faiblesse de votre sexe a pu vous le permettre, vous seules m'avez donné la subsistance, la sûreté, et tous les secours que peut attendre un père; tandis que mes fils ne se sont occupés que de s'emparer de mon sceptre et de régner à ma place. Mais jamais ils ne m'auront pour défenseur, jamais ce trône usurpé ne sera pour eux un avantage: voilà ce que les oracles, apportés par Ismène, m'ont appris, et que les anciennes prédictions d'Apollon confirment dans ma pensée. Après cela, qu'ils envoient ici, pour me chercher, soit Créon, soit tout autre des plus puissants de la ville: ô étrangers! si avec les vénérables déesses qui président en ces lieux, vous daignez me prêter vos secours, songez que vous acquerrez en moi un puissant rempart pour votre ville et un fléau pour vos ennemis.

LE CHŒUR.

Que vous méritez bien, Œdipe, vous ainsi que vos filles, qu'on s'intéresse à vos malheurs! Puisque vous vous annoncez ici comme le sauveur de cette contrée, je veux vous conseiller ce qu'il vous convient de faire.

ŒDIPE.

O mon ami! donnez-moi ces conseils hospitaliers, je suis prêt à les suivre.

LE CHŒUR.

Commencez par des purifications en l'honneur de ces déesses, dont vous avez d'abord pénétré la retraite, et dont vos pieds ont foulé le sol respectable.

ŒDIPE.

Et de quelle manière ferai-je ces purifications? Etrangers, daignez me l'apprendre.

LE CHŒUR.

Allez d'abord d'une main respectueuse puiser à cette fon-

1. Le grec dit d'être *lapté*. C'était en effet le dernier supplice dans un pays où l'on n'en connaissait guère de plus cruel, excepté dans les états de quelques tyrans, que les Grecs regardaient avec horreur et dont ils détestaient la barbarie.

taine sacrée, qui ne tarit jamais, une eau pure pour vos libations.

ŒDIPE.

Et comment y pourrai-je recueillir cette onde pure?

LE CHŒUR.

Vous y trouverez des cratères qui sont l'ouvrage d'un habile artiste. Vous couronnerez la tête de ces vases, et l'anse double qui ceint leur ouverture...

ŒDIPE.

De quoi les couronnerai-je? Sera-ce avec des rameaux, ou de la laine?

LE CHŒUR.

Avec la toison nouvelle d'une jeune brebis.

ŒDIPE.

Soit : Que ferai-je ensuite?

LE CHŒUR.

Vous vous tournerez vers les lieux où se lève l'aurore, et vous ferez vos libations.

ŒDIPE.

Les verserai-je avec ces cratères dont vous parlez?

LE CHŒUR.

Vous en verserez de trois vases différents; mais le quatrième, vous le répandez tout entier.

ŒDIPE.

De quoi le remplirai-je? Achevez de m'instruire.

LE CHŒUR.

D'eau et de miel : gardez-vous d'y mêler du vin.

ŒDIPE.

Et lorsque la terre aura été trempée de ces effusions...

LE CHŒUR.

Prenez dans vos mains trois fois neuf rameaux d'olivier, et prononcez ces prières...

ŒDIPE.

Quelles prières? Je brûle de les entendre : elles sont importantes pour moi.

LE CHŒUR.

« Déeses, que nous nommons Euménides¹, recevez avec une bienveillance digne de votre nom un suppliant qui vous demande grâce ». Mais que votre prière, si vous la prononcez vous-même, ou si un autre la prononce pour vous, ne soit point articulée, et ne puisse être entendue. Retirez-vous ensuite à pas lents, et sans tourner la tête². Si vous

1. *Eὐμενίδες* signifie proprement *bienveillantes*.

2. Cet usage était religieusement recommandé dans tous les sacrifices qu'on offrait aux dieux des enfers. C'est ainsi que Médée

suivez mes conseils, je me trouverai avec confiance auprès de vous; autrement, étranger, j'ai tout à craindre pour votre vie.

OEDIPE.

Vous entendez, mes filles, ce que les habitants de ces lieux nous recommandent.

ANTIGONE ET ISMÈNE, *ensemble*.

Nous l'avons entendu; ordonnez: que faut-il faire?

OEDIPE.

Dans la double privation où je suis de mes forces et de mes yeux, je ne puis aller où l'on m'envoie. Qu'une de vous deux aille donc remplir ces devoirs pour moi; car une seule suffit pour mille autres, si son cœur est bien disposé. Mais l'une ou l'autre hâtez-vous, et songez à ne me pas laisser seul: que deviendrais-je, abandonné, sans guide et sans appui!

ISMÈNE.

Hé bien, c'est moi qui me chargerai du soin de ces effusions: je n'ai plus qu'à trouver le lieu où je dois aller, et c'est ce que je désire savoir.

LE CHOEUR.

De l'autre côté du bois, de ce bois même que vous voyez. Si vous avez besoin de quelque autre renseignement, les habitants du lieu pourront vous le donner.

ISMÈNE.

J'irai donc, Antigone, tandis que vous prendrez soin d'un père. Quand les auteurs de nos jours nous coûtent quelque peine, il faut la souffrir et l'oublier.

SCÈNE VII.

LE CHOEUR, OEDIPE, ANTIGONE.

LE CHOEUR.

C'est sans doute une cruauté que de réveiller vos douleurs assoupies depuis longtemps, ô étranger! cependant je brûle de vous interroger.

OEDIPE.

Sur quoi?

recommande à Jason, dont elle est éprise, de sacrifier à la déesse Hécate, mais de se retirer ensuite sans bruit et sans tourner la tête.

LE CHŒUR.

Sur cette infortune déplorable et sans remède où vous êtes tombé.

ŒDIPE.

Au nom de l'hospitalité que je reçois de vous, ne rouvrez point mes blessures. Tout ce qui m'est arrivé est horrible.

LE CHŒUR.

Et cependant, étranger, je brûle d'entendre un récit long et fidèle de tous ces événements.

ŒDIPE.

Hélas !

LE CHŒUR.

Accordez-nous cette faveur, je vous en supplie.

ŒDIPE.

Hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

Ayez égard à ma demande, nous avons eu égard aux vôtres.

ŒDIPE.

Les crimes dont je me suis souillé, le ciel m'en est témoin, ces crimes ont été involontaires : ma volonté n'y a point eu de part.

LE CHŒUR.

Comment ?

ŒDIPE.

Thèbes, sans rien connaître de l'hymen qu'elle me faisait subir, me chargea, par ces nœuds funestes, d'une chaîne d'infortunes.

LE CHŒUR.

Ce fut donc avec votre mère, comme on le dit, que cet hymen exécrable fut contracté ?

ŒDIPE.

Hélas ! Étrangers, la mort n'est pas plus affreuse que ces récits. Ces deux sœurs que vous voyez sont de moi.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ?

ŒDIPE.

Elles sont mes filles, toutes deux gages de mon crime...

LE CHŒUR.

O Jupiter !

ŒDIPE.

Elles furent conçues dans le même sein que moi.

LE CHŒUR.

Elles sont donc à la fois et les filles et les sœurs de leur père ?

ŒDIPE.

Hélas !

LE CHŒUR.

Mille fois hélas !

OEDIPE.

Tout ce qu'il y a de plus horrible...

LE CHŒUR.

Vous l'avez souffert ?

OEDIPE.

Je l'ai souffert pour m'en souvenir à jamais.

LE CHŒUR.

Vous l'avez commis ?

OEDIPE.

Je ne l'ai point commis !

LE CHŒUR.

Comment donc ?

OEDIPE.

Infortuné que je suis ! j'ai reçu de Thèbes ce que je n'aurais jamais dû accepter.

LE CHŒUR.

Malheureux !... Quoi donc ? avez-vous assassiné...

OEDIPE.

Ah ! que dites-vous encore ? Que voulez-vous apprendre ?

LE CHŒUR.

Votre père ?

OEDIPE.

Arrêtez ; ce sont de nouveaux coups dont vous déchirez ma blessure.

LE CHŒUR.

L'avez-vous tué ?

OEDIPE.

Je l'ai tué... et cependant ce n'était pas...

LE CHŒUR.

Qu'allez-vous dire ?

OEDIPE.

Ce n'était pas injustement.

LE CHŒUR.

Comment donc ?

OEDIPE.

Je vais m'expliquer ; j'ai cru ne frapper, n'immoler que des étrangers. L'ignorance où j'étais de mon crime me purifie aux yeux de la loi.

LE CHŒUR.

Mais voici notre roi, voici Thésée, que le bruit de votre nom attire auprès de vous.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, THÉSÉE, OEDIPE, ANTIGONE.

THÉSÉE.

J'ai si souvent, jusqu'à ce jour, fils de Laïus, entendu raconter par quels coups affreux vous avez perdu la vue, que je vous reconnais sans peine ; et maintenant même j'en apprends plus par mes yeux que par les récits qu'on m'a faits sur la route. Vos vêtements, votre misère peinte sur votre front, me disent assez qui vous êtes, ô malheureux OEdipe ! Touché de pitié pour votre sort, je veux vous interroger. Apprenez-moi quel secours vous attendez de moi et de cette ville, pour vous et pour l'infortunée qui vous conduit ? Il faudrait que ce que vous demandez fût bien difficile pour que je ne pusse pas vous l'accorder. Je me rappelle trop bien que je fus autrefois, comme vous, étranger et malheureux. J'ai vu rassemblés sur ma tête tous les maux qui peuvent assiéger un homme dans une terre éloignée de sa patrie. Comment donc pourrais-je me refuser à secourir un étranger aussi infortuné que vous l'êtes ? Ne sais-je pas que je suis mortel, et que je n'ai pas plus de droits que vous au jour qui suivra celui-ci ?

OEDIPE.

Thésée, la générosité de votre âme se montre assez dans ce peu de mots pour que je puisse m'épargner de longs discours. Vous savez qui je suis, quel fut mon père, quelle patrie j'ai quittée ; il ne me reste donc plus à vous dire que ce que je souhaite, et tout sera dit.

THÉSÉE.

Expliquez-moi vos désirs, faites-les moi connaître.

OEDIPE.

Je viens vous apporter en présent ce corps malheureux, et dont l'aspect n'a rien qui puisse le faire rechercher ; mais les avantages que vous devez en retirer valent beaucoup mieux que tous les dons de la beauté.

THÉSÉE.

Et quel avantage pensez-vous nous apporter ?

OEDIPE.

Ce n'est pas maintenant que vous le pouvez savoir, le temps vous l'apprendra.

THÉSÉE.

Et quand l'utilité de votre présent se manifestera-t-elle ?

OEDIPE.

Quand je serai mort, et quand vous m'aurez enseveli.

THÉSÉE.

Vous parlez du dernier terme de votre vie ; avez-vous oublié l'intervalle qui vous en sépare encore, ou ne le comptez-vous pour rien ?

OEDIPE.

C'est que l'intérêt de l'un de ces moments s'unit à celui de l'autre.

THÉSÉE.

Mais la grâce que vous me demandez est peu de chose¹.

OEDIPE.

Prenez-y garde ; ce n'est pas un petit combat que celui-là.

THÉSÉE.

Quel combat ? Pour vos fils, ou pour moi ?

OEDIPE.

Ils viendront me forcer de retourner auprès d'eux.

THÉSÉE.

S'ils le voulaient, vous auriez tort de les fuir.

OEDIPE.

Mais quand je voulais demeurer, ils ne le souffrirent pas.

THÉSÉE.

Homme imprudent ! Le ressentiment convient mal dans l'infortune.

OEDIPE.

Quand je vous aurai instruit, donnez-moi vos conseils ; jusqu'à ce moment, suspendez-les.

THÉSÉE.

Instruisez-moi donc. Je ne dois pas en effet parler sans examen.

OEDIPE.

Thésée, j'ai souffert malheurs sur malheurs.

THÉSÉE.

Parlez-vous des anciennes calamités de votre race ?

OEDIPE.

Non, sans doute, tous les Grecs en ont assez parlé.

1. Thésée croyait qu'OEdipe ne lui demandait que d'être enseveli par ses soins.

THÉSÉE.

Qu'avez-vous donc éprouvé qui soit au-dessus des infortunes ordinaires ?

ŒDIPE.

Le voici. J'ai été banni de ma patrie par mes propres enfants ; et comme meurtrier de mon père, il ne m'est plus permis d'y rentrer.

THÉSÉE.

Mais comment vous rappelleraient-ils, s'ils voulaient vivre loin de vous ?

ŒDIPE.

La voix d'un oracle les y contraint.

THÉSÉE.

Quel crainte leur inspire cet oracle ?

ŒDIPE.

De trouver dans cette terre un fléau qui les écrase.

THÉSÉE.

Et comment ma patrie deviendrait-elle pour eux un sujet d'amertume ?

ŒDIPE.

Cher et digne fils d'Égée, les dieux seuls sont exempts de la vieillesse et de la mort : tout le reste est soumis au pouvoir invincible du temps. La fécondité de la terre périt, la vigueur du corps disparaît, l'amitié meurt, l'inimitié germe à sa place. Le même esprit ne lie pas toujours ni les amis ni les cités. Ce qui les charmaient dans un temps, leur déplaît dans un autre, pour recommencer ensuite à leur plaire. Si la paix règne à présent entre Thèbes et vous, le temps enfantera dans son cours une longue suite de jours et de nuits, où, pour de légers prétextes, Thèbes détruira par le fer cette concorde, cette harmonie qui vous unit avec elle aujourd'hui. C'est alors qu'endormi dans la tombe, mon corps glacé s'abreuvera du sang bouillant des Thébains, si Jupiter est toujours le dieu suprême, et si l'oracle d'Apollon n'est point trompeur. Mais il est fâcheux de révéler des événements qui sont encore dans l'obscurité de l'avenir. Laissez-moi, comme j'avais commencé, vous demander seulement de me garder votre foi ; et si les dieux ne m'abusent pas, vous ne direz point qu'en recevant Œdipe en ces lieux vous n'y avez reçu qu'un habitant inutile.

LE CHŒUR.

Voilà, seigneur, voilà les avantages importants qu'il nous a déjà prédits, et qu'il doit assurer à cette contrée.

THÉSÉE.

Eh ! qui pourrait bannir de son cœur la bienveillance que mérite cet infortuné, dont la maison fut anciennement unie à la nôtre par les droits de l'hospitalité, lorsqu'il vient en

qualité de suppliant envoyé par les dieux, et qu'il nous apporte, à cette ville et à moi, un tribut qui n'est pas d'un faible prix ? Je veux donc, respectant l'ordre du ciel, ne point rejeter ses présents, et l'établir dans cette contrée. S'il désire demeurer en ces lieux, habitants de Colone, vous prendrez soin de ce qui le regarde. Mais, OEdipe, si vous préférez me suivre dans Athènes, je vous en laisse le maître : mes soins vous y accompagneront.

OEDIPE.

O Jupiter ! daigne récompenser tant de bienveillance.

THÉSÉE.

Que désirez-vous enfin ? venir dans mon palais ?

OEDIPE.

Oui, si le destin me le permettait ; mais c'est ici le lieu où je dois...

THÉSÉE.

Que devez-vous ? Je me garderai bien de m'y opposer.

OEDIPE.

Triompher de ceux qui m'ont chassé.

THÉSÉE.

Ce serait un fruit bien précieux de votre séjour en ce pays.

OEDIPE.

Mais il faut accomplir la promesse que vous m'avez faite.

THÉSÉE.

Fiez-vous à ma foi, je ne vous trahirai point.

OEDIPE.

Je ne veux point vous enchaîner par un serment, ainsi qu'un homme vil.

THÉSÉE.

Un serment ne vous serait pas plus utile que ma parole.

OEDIPE.

Que ferez-vous enfin ?

THÉSÉE.

Quelles sont les craintes qui vous agitent le plus ?

OEDIPE.

Ils viendront.

THÉSÉE.

Ces citoyens veilleront à votre sûreté.

OEDIPE.

Prenez garde à ne pas m'abandonner.

THÉSÉE.

Épargnez-vous le soin de m'enseigner ce que je dois faire.

OEDIPE.

La nécessité peut enseigner la crainte.

THÉSÉE.

La crainte est inconnue à mon cœur.

OËDIPE.

Vous ne savez pas quelles menaces...

THÉSÉE.

Je sais que personne ne vous emmènera d'ici par force. On fait bien des menaces, la colère se répand en mille propos insensés ; mais quand la réflexion a calmé les sens, tout ce grand appareil s'évanouit : c'est ce qui arrivera aux fils d'OEdipe. Quels que soient les fastueux discours dont ils s'appêtent à vous accabler pour vous engager à les suivre, croyez-moi, la route leur semblera trop longue, et la mer trop orageuse pour s'y hasarder ; et, sans consulter mes sentiments pour vous, je vous dirais encore de vous rassurer, puisque Apollon vous envoie ; et cependant j'ai lieu de penser qu'en mon absence mon nom seul suffira pour vous défendre de toute insulte¹.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, OËDIPE, ANTIGONE.

LE CHOEUR.

Etranger, ce lieu célèbre où vous êtes arrivé, Colone, est l'asile le plus tranquille et le plus sûr de cette terre fameuse par ses coursiers. C'est ici que Philomèle aime à faire entendre ses chants plaintifs, cachée sous l'ombrage noirâtre du lierre, au sein des vallons verdoyants, ou dans ces bocages sacrés et fertiles, inaccessibles aux mortels, impénétrables au jour et respectés des vents et des hivers. C'est là que Bacchus aime à se promener, sans cesse entouré des nymphes qui l'ont nourri. C'est là que, sous la rosée du ciel, on voit fleurir chaque jour le narcisse, avec ses belles grappes, et le crocus tout brillant d'or, pour servir, suivant l'usage antique, de couronnes aux deux grandes déesses². Les sources fécondes du Céphise y roulent dans les prairies des flots qui ne dorment jamais : chaque jour, prompte à répandre la vie, son eau pure s'épanche sur le sol vigoureux des campagnes. Le chœur des muses, et Vénus,

1. Thésée quitte OEdipe pour aller faire un sacrifice aux Euménides, ce que le poète ne dit point et qu'il aurait dû dire ; mais ce sacrifice ne paraît être qu'un prétexte dont le poète se sert pour éloigner Thésée et donner lieu à la scène qui va suivre le chant du chœur.

2. Cérès et Proserpine.

montée sur son char d'or, se plaisent à parcourir ces lieux.

Mais ce que les contrées d'Asie et la grande île de Pélopos¹, habitée par les Doriens, ne semblent pas avoir jamais possédé, c'est cet arbre sacré², qui naquit de lui-même, que les hommes n'osent toucher, et qui est la terreur des lances ennemies. C'est dans cette contrée principalement que fleurit cet arbre précieux, l'olivier, distingué par ses feuilles d'un vert pâle, et si utile au gymnase. Nul homme, soit dans la jeunesse, soit dans le déclin de l'âge, ne serait assez imprudent pour l'oser abattre de sa main, tant l'œil de Jupiter, qui préside à l'olivier sacré, veille sans cesse avec Minerve pour sa conservation.

Mais en l'honneur de cette métropole, il me reste encore un éloge à publier. Je dois parler des présents qu'elle reçut d'un grand dieu, de ces présents qui ont fait sa gloire, et qui l'ont rendue habile à nourrir, à conduire des coursiers, et à voguer sur les mers. O fils de Saturne ! ô souverain Neptune ! c'est toi qui l'as élevée à ce degré de gloire ; c'est toi qui fis connaître à cette contrée, avant toute autre, le frein qui dompte les coursiers ; c'est par tes leçons que le vaisseau, chassé par les rames dont il est armé, s'élance avec rapidité et fuit les pas des Néréides aux cents pieds.

1. Le poète veut désigner le Péloponèse, qu'il appelle une île, quoique cette contrée ne forme véritablement qu'une presqu'île, tenant au continent par l'isthme de Corinthe.

2. Les olives étaient un des plus grands produits du commerce d'Athènes. Le prix que les Athéniens attachaient à l'olivier leur avait fait inventer plusieurs fables qui en consacraient la naissance. Ils disaient que Neptune et Minerve s'étaient disputé l'un à l'autre l'honneur d'avoir donné l'olivier aux Athéniens ; que Neptune avait été vaincu, et qu'Alirrothius, son fils, ayant voulu le venger, en abattant l'olivier sacré qui était dans la citadelle d'Athènes, et qui avait produit tous les oliviers du pays, s'était frappé le pied de sa hache et était mort de sa blessure. Cette fable avait rendu les oliviers si respectables aux yeux des ennemis mêmes, que, dans les invasions qu'ils faisaient dans l'Attique, ils n'osaient les abattre. L'olivier sacré avait un nom particulier, *μορία*, et Jupiter avait le surnom de *μορίας*, comme gardien de cet arbre précieux.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, OËDIPE, LE CHOËUR.

ANTIGONE.

O contrée si longtems célébrée par tant d'éloges ! voici le moment de montrer que vous les méritez.

OËDIPE.

Qu'y a-t-il de nouveau, ma fille ?

ANTIGONE.

Créon, suivi d'une nombreuse escorte, arrive, ô mon père ! il est près de nous.

OËDIPE.

Chers et dignes vieillards, c'est de vous maintenant que mon salut va dépendre.

LE CHOËUR.

Rassurez-vous, j'en réponds, car si je suis vieux, la vigueur de cette contrée n'a pas encore vieilli.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉON.

CRÉON.

Généreux habitants de cette terre, je vois dans vos regards que mon arrivée ici vous fait éprouver quelque effroi : cessez de me craindre, et supprimez tout discours offensant. Je ne viens point ici pour employer la violence ; je suis vieux, et me voici près d'une ville puissante, s'il en fut jamais dans la Grèce. Chargé d'engager ce vieillard (*montrant OEdipe*) à me suivre aux champs thébains, moi, à qui les liaisons du sang m'ont fait plus qu'à personne déplorer ses malheurs, je ne viens point envoyé par un seul homme, mais par une ville entière. O malheureux OEdipe ! daignez donc m'écouter

et me suivre. Tout le peuple thébain vous rappelle avec justice, et moi, plus que tous les Thébains ensemble; car c'est moi qui, plus qu'eux tous (si je ne suis pas le plus méchant des hommes), dois m'attendrir sur votre infortune, en vous voyant accablé de maux, dans des contrées étrangères, errant de tous côtés, à la merci d'une seule compagne qui veille sur vos jours. Dans quel état misérable n'est-elle pas elle-même tombée, occupée sans cesse à vous soigner, à mendier quelques aliments pour conserver une tête si chère, l'infortunée! dans la fleur de la jeunesse, étrangère au bonheur de l'hymen, exposée à devenir la proie du premier ravisseur! Ah! ne suis-je pas trop malheureux (car que sert-il de dissimuler ce que personne n'ignore), moi qui ai pu répandre un si sanglant opprobre sur vous, sur moi, sur toute ma race entière? Œdipe, au nom des dieux de la patrie, revenez habiter votre cité, votre palais, la demeure de vos pères; adressez à cette ville où vous êtes des paroles de reconnaissance, elle le mérite; mais venez, avec plus de justice, honorer celle qui vous a nourri.

ŒDIPE.

Homme capable de tout oser, et qui fais tout servir à répandre sur tes discours artificieux le voile de la justice, quel dessein te conduit, et pourquoi veux-tu me surprendre dans un piège qui serait pour moi le plus cruel supplice? Durant les premiers accès des douleurs que mes infortunes particulières m'avaient fait éprouver, quand je désirais sortir de ma patrie, tu refusas cette grâce à mes vœux; et lorsque mes esprits rassasiés de fureur se furent calmés, quand je trouvais quelque douceur à vivre dans ma maison, c'est alors que tu m'as chassé, que tu m'as banni; alors ces liens du sang que tu réclames aujourd'hui ne t'étaient pas si chers. A présent que tu vois et cette ville et tout ce peuple m'accorder leur bienveillance, tu essayes de me ramener dans ma patrie en couvrant de paroles flatteuses la dureté de ton cœur, tant tu trouves de plaisir à aimer ceux qui se refusent à ton amitié. Eh quoi! si, ne daignant rien t'accorder de ce que tu désirerais le plus obtenir, un homme allait ensuite te combler de biens au moment où tes désirs seraient rassasiés, et que le bienfait demeurerait sans mérite, le plaisir que tu en recueillerais ne serait-il pas vain et frivole? Voilà cependant comme tu te montres à mon égard, bienfaisant en paroles, et méchant en actions. Pour mieux dévoiler encore toute ta noirceur à ceux qui m'écoutent, je dirai: Tu viens dans le dessein de m'emmener, non de me rétablir dans ma maison; tu ne veux que me fixer, pour ainsi dire, à ta porte, et, par ce moyen, préserver ta ville des maux dont elle est menacée. Il n'en sera pas ainsi; mais ce que je

puis te garantir, c'est que mon génie vengeur y habitera toujours, et que mes fils n'auront, de mon héritage, qu'autant de terre qu'il leur en faut pour y mourir. Crois-tu que mon esprit ne pénètre pas mieux que le tien dans les destins de Thèbes ? Beaucoup mieux, sans doute, si j'en dois croire des dieux plus clairvoyants que toi, Apollon, et Jupiter même qui lui donna le jour. En venant ici, ta bouche enveloppée d'artifice a préparé de subtiles harangues ; mais ton éloquence pourrait te valoir beaucoup plus de peines que d'avantages : car enfin je seus dans mon cœur que tu ne me persuaderas pas. Va donc, et laisse-moi vivre ici ; ma vie, dans l'état même où je suis, ne sera point malheureuse puisqu'elle me satisfait.

CRÉON.

Mais, en me tenant ce discours, qui de vous ou de moi pensez-vous que votre situation doive rendre plus à plaindre ?

ŒDIPE.

Elle me sera bien douce si tu ne parviens à persuader ni moi, ni ceux qui nous écoutent.

CRÉON.

Infortuné ! on voit bien que le temps ne vous a pas rendu plus sage, et n'a nourri dans votre cœur qu'amertume et chagrins pour votre vieillesse !

ŒDIPE.

Tu es habile dans l'art de discourir ; mais je ne connais point d'homme juste qui sache dans toute les causes parler également bien.

CRÉON.

Il y a de la différence entre parler beaucoup et parler à propos.

ŒDIPE.

Voilà pourquoi tes discours rassemblent et la convenance et la brièveté.

CRÉON.

Non pas sans doute aux yeux de quiconque peut avoir un esprit semblable au vôtre.

ŒDIPE.

Sors d'ici, parle au nom de ces étrangers qui m'écoutent. Garde-toi de porter sur moi la main dans ces lieux que je dois habiter.

CRÉON.

Ce sont aussi ces étrangers que j'atteste, et non toi ; qu'ils jugent de quelle manière tu réponds aux discours de tes amis... Si jamais je me saisis de toi...

ŒDIPE.

Eh ! qui oserait m'enlever de force des bras de mes défenseurs ?

CRÉON.

Je saurai bien te punir sans t'arracher de leurs mains.

OEDIPE.

Et comment te flattes-tu d'exécuter cette menace?

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Voici déjà une de tes deux filles que j'ai saisie, et que je vais envoyer devant moi : j'aurai bientôt emmené l'autre.

OEDIPE.

O ciel !

CRÉON.

Tu auras bientôt à gémir davantage.

OEDIPE.

Quoi ! tu t'es emparé d'une de mes filles ?

CRÉON.

L'autre suivra bientôt.

OEDIPE.

Hélas ! Etrangers, que ferez-vous ? Trahirez-vous un malheureux ? Ne chasserez-vous pas cet impie de la terre que vous habitez ?

LE CHŒUR, *à Créon.*

Retirez-vous, étranger, retirez-vous au plus tôt. Ce que vous faites et ce que vous avez fait est injuste.

CRÉON, *à sa suite.*

Hâtez-vous de l'entraîner par force, si elle refuse de vous suivre.

ANTIGONE.

Ah ! malheureux ! où fuirai-je ? Quels dieux, ou quels mortels daigneront me prêter leurs secours ?

LE CHŒUR, *à Créon, qui veut enlever Antigone.*

Étranger, que faites-vous ?

CRÉON.

Je ne veux point toucher à ce vieillard, mais à celle qui m'appartient.

OEDIPE.

O souverains de cette contrée !

LE CHŒUR.

Étranger, votre action est injuste.

CRÉON.

Elle est juste.

LE CHŒUR.

Et comment ?

CRÉON.

J'emmène celles qui sont à moi.

ANTIGONE.

O cité !

LE CHŒUR.

Que faites-vous, étranger? Cessez cette violence, ou vous éprouverez ce que peuvent nos bras.

CRÉON, *au Chœur.*

Retirez-vous.

LE CHŒUR.

Non, jamais, tant que vous persisterez dans ce dessein.

ŒDIPE, *à Créon.*

T'attaquer à moi, c'est attaquer cette ville entière.

LE CHŒUR, *à Œdipe.*

Voilà ce que je lui faisais entendre.

CRÉON, *au Chœur.*

Laissez au plus tôt, laissez cette fille en mes mains.

LE CHŒUR, *à Créon.*

Ne donnez point d'ordre où vous n'avez point de pouvoir.

CRÉON.

Je vous dis de la laisser.

LE CHŒUR.

Et moi, je vous dis de sortir de ces lieux. Venez, venez, accourez, habitants de cette contrée, notre ville est attaquée, venez, venez.

ANTIGONE.

Malheureuse! on m'entraîne. Citoyens, citoyens...

ŒDIPE.

O ma fille? où es-tu?

ANTIGONE.

On m'entraîne avec violence.

ŒDIPE.

Etends tes bras vers moi, ma fille!

ANTIGONE.

Je ne le puis.

CRÉON, *à sa suite.*

Ne l'emmènerez-vous donc pas?

SCÈNE III.

CRÉON, ŒDIPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Malheureux, malheureux que je suis!

CRÉON, *à Œdipe.*

Va, tu ne marcheras plus désormais soutenu par les deux appuis de ta vieillesse; et puisque tu veux triompher de ta

patrie et de tes amis, au nom desquels (tout roi que je suis) je fais ce qui m'est ordonné, triomphe donc à ton gré. Tu connaîtras avec le temps, j'ose le croire, qu'en résistant à tes amis, et t'abandonnant à ta colère qui te fut toujours si funeste, tu n'as fait, et tu ne fais encore que te préparer de nouvelles peines.

LE CHŒUR, à Créon, qu'il veut arrêter.

Arrêtez, étranger.

CRÉON.

Gardez-vous de m'approcher.

LE CHŒUR.

Je ne vous quitte point que vous ne nous ayez rendu celles que vous nous enlevez.

CRÉON.

Oh! vous aurez bientôt un gage plus considérable à demander pour dédommager cette ville, car je ne me bornerai point à ces deux sœurs.

LE CHŒUR.

Que ferez-vous encore?

CRÉON, montrant Œdipe.

Je l'emmènerai lui-même.

LE CHŒUR.

O ciel! que dites-vous?

CRÉON.

Ce qui sera bientôt exécuté, si votre roi n'y met obstacle.

ŒDIPE.

Menace insolente! Quoi! tu oserais me toucher!

CRÉON, à Œdipe.

Garde-toi de parler davantage.

ŒDIPE.

Non, les Euménides qui président ici ne défendront pas à ma bouche de prononcer une imprécation sur toi, le plus méchant des hommes; toi, qui viens m'arracher insolemment tout ce qui me tenait lieu de la lumière dont je suis privé. Puisse le soleil, qui voit tout, te donner ainsi qu'à ta race, des jours et une vieillesse aussi déplorables que la mienne!

CRÉON.

Habitants de ces lieux, vous voyez ses emportements.

ŒDIPE.

Ils nous voient l'un et l'autre, et considèrent que je ne me venge que par des paroles, quand je suis opprimé par des actions.

CRÉON.

Je ne puis plus commander à ma colère; et, quoique

seul, quoique affaibli par les années, je vais l'emmener de force.

OEDIPE.

Hélas ! infortuné !

LE CHŒUR.

Avec quelles pensées audacieuses, étranger, êtes-vous venu en ces lieux, si vous espérez pouvoir exécuter de telles menaces ?

CRÉON.

Oui, je l'espère.

LE CHŒUR.

S'il est ainsi, je ne dois plus compter cette ville pour rien.

CRÉON.

Quand il s'agit de la justice, le faible peut l'emporter sur le fort.

OEDIPE, *au Chœur.*

Entendez-vous ce qu'il ose proférer ?

LE CHŒUR.

Il ne l'exécutera point.

CRÉON.

C'est ce que vous ne savez pas, et que Jupiter seul peut savoir.

LE CHŒUR.

Quelle insulte !

CRÉON.

C'en est une, mais qu'il faut supporter.

LE CHŒUR.

O citoyens ! ô défenseurs de cette contrée, hâtez-vous, venez tous... Ils sont prêts à franchir nos limites¹.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Quels cris ai-je entendus ? que s'est-il passé ? quel sujet de crainte vous force à m'arracher des autels du dieu qui préside à Colone, et à interrompre mon sacrifice ? Parlez, apprenez-moi pourquoi l'on m'a contraint de précipiter ici mes pas.

1. Le chœur veut parler des officiers de Créon qui se sont éloignés en emmenant Antigone.

OEDIPE, à *Thésée*.

O mon ami ! car j'ai bien reconnu votre voix, je viens d'éprouver les plus cruels outrages de cet homme.

THÉSÉE.

Quels outrages ? Quel en est l'auteur ? Expliquez-vous ?

OEDIPE.

Ce Créon que vous voyez est venu m'enlever mes deux filles, le seul appui qui me restait.

THÉSÉE.

Que me dites-vous ?

OEDIPE.

Le malheur que je viens d'éprouver.

THÉSÉE.

Volez au plus tôt, courez à ces autels où le peuple était assemblé ; qu'il quitte le sacrifice ; qu'il vole en diligence, soit à pied, soit à cheval, au détroit qui réunit les deux chemins ; qu'il empêche ces deux jeunes princesses de passer ; qu'il m'évite la honte d'être vaincu par la violence, et de devenir la risée de cet étranger ; hâtez-vous d'exécuter mes ordres. Je l'aurais bientôt puni de ma propre main, si j'écoutais, en venant ici, toute la fureur qu'il doit m'inspirer ; mais les mêmes lois qu'il vient d'apporter en ces lieux serviront à son jugement. (*A Créon*). Vous ne sortirez point de cette contrée que vous n'avez ramené et remis ces deux princesses en mes mains, puisqu'enfin vous avez agi d'une manière si peu digne de moi, de votre naissance et de votre patrie. Vous entrez dans une ville qui ne respire que la justice, et qui ne fait rien sans la loi ; et, foulant aux pieds les principes qui la gouvernent, vous osez, dans votre violence, fondre sur votre proie, l'emmenner et l'asservir ! Pensez-vous donc n'avoir affaire qu'à une ville dénuée de citoyens et réduite à l'esclavage ? Ne me comptez-vous pour rien ? Thèbes cependant ne fit point de vous un méchant homme ; elle n'a pas coutume de nourrir des citoyens injustes ; et elle serait bien loin de vous approuver, si elle savait que vous venez ici nous arracher avec violence de malheureux suppliants, qui se réclamaient des dieux et de moi. Jamais, quand bien même j'en aurais eu les motifs les plus justes, je ne fusse entré dans votre patrie pour lui faire un semblable outrage ; et jamais, sans l'aveu du maître, quel qu'il eût été, je n'eusse voulu ni emmener ni entraîner personne. Je sais trop comme un étranger doit se conduire avec des citoyens. Et cependant vous n'avez pas craint de déshonorer votre propre ville, qui ne l'a pas mérité ! il faut donc que le temps, en vous donnant des années, vous ait ôté la raison. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le dis encore, faites au plus tôt ramener ces filles d'Oedipe, si vous ne

voulez, bien moins de gré que de force, demeurer en ces lieux. Voilà ce que j'ai à vous promettre, et que mon cœur vous promet aussi bien que ma langue.

LE CHŒUR.

Vous voyez où vous en êtes, étranger ; le sang dont vous sortez vous annonce comme un homme juste, et vos actions ne montrent en vous qu'un méchant homme.

CRÉON, à Thésée.

O fils d'Égée ! ce n'est point, ainsi que vous le prétendez, en ne croyant voir ici qu'une ville dénuée de citoyens et de prudence, que j'ai entrepris ce que je viens de faire ; mais c'est en n'imaginant pas que personne ici pût s'enflammer d'un assez grand zèle pour mes proches, jusqu'à vouloir les nourrir malgré moi. Je pensais d'ailleurs qu'elle ne recevrait point un homme impur, souillé du sang de son père ; un homme qui s'est trouvé à la fois le fils et l'époux de sa mère. Je connaissais la sagesse de l'aréopage, de ce tribunal né dans cette contrée, et qui ne souffre pas que de semblables fugitifs osent s'établir en cette ville. Voilà sur quoi je me fondais quand je me suis saisi de ma proie ; et encore ne l'aurais-je pas fait s'il n'avait lancé sur moi et sur ma race les plus terribles imprécations. Chargé d'un pareil outrage, j'ai cru devoir le lui rendre ; car la colère est un sentiment qui ne vieillit point, et qui ne s'éteint que dans le tombeau : les morts seuls sont insensibles. Après cela faites ce que voudrez, puisque, malgré la justice de mes raisons, la solitude où je me trouve ici me laisse sans force et sans défense. Cependant, tel que je suis, j'essaierai encore de vous rendre tous les mauvais traitements que je recevrai de vous.

ŒDIPE.

Quelle insolente audace ! Et sur qui tombe un pareil outrage ? Est-ce moi, malheureux vieillard, ou toi-même, que cet outrage regarde, toi qui viens me reprocher des meurtres, des nœuds funestes, des horreurs où je me suis vu enveloppé malgré moi ? Ils étaient l'ouvrage des dieux, qui vengeaient sur notre race je ne sais quelle ancienne offense ; car tu chercherais en vain contre moi le reproche légitime d'un seul forfait, dans tout ce que j'ai commis envers les miens et envers moi. En effet, apprends-moi comment, parce qu'un oracle a prédit à mon père qu'il devait mourir de la main de son fils, tu pourrais, avec justice, m'en faire un reproche, à moi, à qui mon père et ma mère n'avaient point encore donné le jour, à moi qui n'étais pas né ? Et comment si, par la fatalité qui a paru me poursuivre, j'ai combattu mon père et l'ai tué, sans avoir la moindre connaissance de ce que je faisais, comment, dis-je, peux-tu me

reprocher avec fondement un crime si involontaire ? Malheureux ! tu ne rougis pas de me contraindre à parler ici de mon hymen avec ma mère, elle qui était ta sœur ! Et quel hymen ! je le dirai, je ne le tairai point, puisque ta bouche impie en est venue à cet excès d'audace. Oui, elle me porta dans son sein ; elle me donna la vie, malheureux que je suis ! et après m'avoir engendré, sans me connaître, sans se connaître elle-même, elle m'a donné des enfants qui ont fait son opprobre. Mais ce que je sais trop bien, c'est que tu prends plaisir à te déchaîner ainsi contre elle et contre Œdipe. Pour moi, c'est malgré moi que je l'épousai, et c'est malgré moi que j'en parle. Mais, ni dans cet hymen, ni dans ce meurtre d'un père, que tu te plais si souvent à me reprocher avec amertume, je ne passerai jamais pour un homme pervers. Réponds-moi seulement, homme juste : si quelqu'un ici te venait subitement attaquer, irais-tu t'informer si l'agresseur est ton père, ou ne te hâterais-tu pas de le punir ? Je pense, pour peu que tu chérisses la vie, que tu te vengerais bientôt du coupable, sans regarder si ce serait un forfait ou non. Voilà cependant la nature des crimes où la main des dieux m'a conduit : ils sont tels que, si mon père revenait à la lumière, il n'oserait, je crois, me les reprocher. Mais toi qui, sans connaître la justice, ne vois dans tes discours inconsidérés que sagesse et raison, tu me reproches mes malheurs aux yeux mêmes de ce peuple ! Il te sied bien, après cela, de caresser le grand nom de Thésée, et de flatter Athènes sur la gloire de ses habitants ! au milieu de ces éloges, tu en oublies un bien essentiel ; c'est que s'il y a quelque ville au monde qui sache honorer les dieux, c'est par cette vertu qu'Athènes l'emporte sur toutes les autres ; et cependant c'est de son sein que tu viens arracher un vieillard suppliant, et que, portant sur moi la main, tu oses m'enlever mes filles ! Pour t'en payer le prix, je tombe aux genoux de ces déesses qui sont ici présentes ; je les invoque, je les conjure par mes prières de venir à notre secours et de combattre pour nous : tu apprendras alors quels hommes veillent à la défense de cette ville.

LE CHŒUR, à Thésée.

Seigneur, cet étranger a le cœur vertueux ; ses infortunes sont affreuses et méritent qu'on s'intéresse à sa défense.

THÉSÉE.

C'est assez discourir. Quoi ! tandis que les ravisseurs précipitent leurs pas, nous, que cet outrage regarde, nous restons dans l'inaction !

CRÉON.

Qu'exigez-vous de moi dans l'état d'abandon où je suis ?

THÉSÉE.

De marcher devant moi dans cette route, de m'y conduire, et de me faire connaître en quels lieux vous tenez cachées ces filles, qui sont devenues les nôtres. Si les ravisseurs les emmènent dans leur fuite, il faut peu s'en inquiéter, on les suivra, et ils n'auront pas lieu de rendre grâce au ciel de s'être échappés sains et saufs de cette contrée. Conduisez-nous donc, et songez que vous êtes devenu notre proie en poursuivant la vôtre. La fortune vous a pris au piège que vous aviez tendu; car la ruse est un mauvais moyen pour acquérir et pour conserver. Il ne vous en restera plus à présent, quoique j'aie lieu de juger, à votre audacieux maintien, que ce n'est point à la légère, ni sans apprêts, que vous vous êtes porté à un si grand outrage. Vous vous êtes fié à quelque stratagème, quand vous avez formé cette entreprise; mais c'est à moi d'y pourvoir, et de ne pas souffrir qu'une ville entière le cède en puissance à un seul homme. M'entendez-vous enfin? ou pensez-vous que, soit pour le moment où nous sommes, soit pour celui où vous avez conçu ces projets, mes discours seront vains et frivoles?

CRÉON.

Tant que je serai ici, je ne trouverai rien à reprendre de tout ce que vous pourrez dire; mais de retour dans ma patrie, je saurai ce que je dois faire.

THÉSÉE.

Menacez, mais partez; et vous, OEdipe, demeurez tranquille en ces lieux, et croyez que, si je ne meurs auparavant, je n'aurai point de repos que je n'aie remis vos enfants en vos mains.

(Ils sortent. OEdipe reste seul sur le théâtre avec le chœur).

OEDIPE.

Puissiez-vous, ô Thésée! retirer le fruit des soins généreux et bienfaisants que vous faites éclater pour nous!

SCÈNE V.

LE CHOEUR, OEDIPE.

LE CHOEUR.

Que ne suis-je aux lieux où bientôt les deux partis vont se joindre, se mêler, et faire retentir la voix d'airain du

Dieu Mars ! Que ne suis-je dans les champs de Marathon¹, ou aux rivages d'Eleusis, à ces rives étincelantes de mille flambeaux, où de respectables déesses entretiennent des mystères interdits aux hommes, et où une clef d'or ferme la bouche aux Eumolpides, qui en sont les ministres ! C'est là, sans doute, c'est là que le vaillant Thésée, et ces deux filles que l'hymen n'a point soumises à son joug, vont remplir les campagnes de leurs perçantes clameurs.

Peut-être sera-ce vers l'occident de la roche blanche², non loin du bourg d'Æa, que les chars et les chevaux rencontreront les ravisseurs. On leur enlèvera leur proie ; ce Mars qui la poursuit est terrible ; terrible encore est la valeur des Théséides. Les freins des chevaux étincellent de tous côtés ; les adorateurs de Minerve guerrière, et du dieu des mers, ce fils chéri de Rhéa, s'avancent sur des coursiers couverts de housses magnifiques.

Ils sont aux mains, ou vont combattre ; et si j'en crois mes pressentiments, les ravisseurs seront forcés de rendre bientôt celle qui a souffert tant d'outrages, celle qu'un parent a si indignement traitée : chaque jour Jupiter frappe de pareils coups. Je suis le prophète des succès du combat : ah ! que ne puis-je, avec les ailes rapides de la colombe, m'élançant au sein des nuages, voir de mes yeux ce combat que j'attends !

O Jupiter ! souverain de l'Olympe, toi qui vois tout, et toi, son auguste fille, ô Pallas ! couronnez la valeur des maîtres de cette contrée, faites que leurs soldats ne poursuivent pas infructueusement leur proie. Je vous invoque encore, Apollon, ami de la chasse, et vous, Diane, sa sœur, qui vous plaisez à la poursuite des cerfs aux pieds légers, venez ensemble, venez tous deux au secours de cette terre et de ses habitants.

1. Le scoliaste remarque qu'Apollon Pythien avait un autel à Marathon, d'où l'on envoyait une procession solennelle à Delphes.

2. On appelait la roche blanche, ou la roche lisse, une partie du mont Égalée, qui était au couchant du bourg d'Æa.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR, OEDIPE.

LE CHŒUR.

Etranger malheureux ! (à *OEdipe*), vous n'aurez point occasion de dire que je suis un prophète menteur. J'aperçois ces deux jeunes princesses ; elles reviennent, elles sont déjà près de nous.

OEDIPE.

Où sont-elles ? où sont-elles ? Que dites-vous ? Qu'avez-vous annoncé ?

SCÈNE II.

THÉSÉE, ANTIGONE, ISMÈNE, OEDIPE, LE CHŒUR.

ANTIGONE.

O mon père ! mon père ! quel dieu vous donnera la faveur de voir de vos yeux le plus généreux des mortels qui nous ramène dans vos bras !

OEDIPE.

O mes filles ! êtes-vous en effet ici toutes deux ?

ANTIGONE.

Le bras de Thésée et de ses valeureux guerriers nous a sauvées.

OEDIPE.

Venez, mes filles, venez ; embrassez votre père, donnez-lui cette douceur dont il n'espérait plus jouir.

ANTIGONE.

Vous serez satisfait, nos vœux répondent aux vôtres.

OEDIPE.

Où êtes-vous ? où êtes-vous ?

ANTIGONE.

Nous voici l'une et l'autre.

OEDIPE.

Enfants chéris !

ANTIGONE.

En est-il qui ne soient doux au cœur d'un père ?

OEDIPE.

Appuis de ma vieillesse !

ANTIGONE.

Infortunés soutiens d'un infortuné !

OEDIPE.

Je tiens dans mes bras tout ce qui m'est le plus cher. Ah ! puisque mes deux filles sont près de moi, je ne mourrai pas entièrement malheureux. O mes enfants ! appuyez-vous contre mon sein, attachez votre corps à celui qui vous donna le jour ; venez faire oublier à mon cœur infortuné ma solitude et mes fatigues. Dites-moi tout ce qui s'est passé, et dites-le moi en peu de mots, ainsi qu'il convient à votre âge.

ANTIGONE.

Voilà celui qui nous a sauvées, c'est tout ce qu'il vous importe d'apprendre, ô mon père ! et ce peu de mots suffit pour vous et pour moi.

OEDIPE, à *Thésée*.

Ah ! Prince, ne vous étonnez point si, lorsque mes filles me sont rendues contre toute espérance, je m'abandonne à la douceur de les entretenir. Je sais que c'est à vous, et à vous seul, que je dois un si grand bienfait ; c'est vous seul entre tous les mortels qui m'avez conservé mes enfants. Que les dieux, comme je le souhaite, vous en payent le prix, à vous et à cette contrée, puisque ce n'est qu'ici, ce n'est que parmi vous que j'ai trouvé la piété, la justice et la vérité ! Dans cette confiance, voilà par quels discours je veux répondre à vos bienfaits ; car ce que j'ai, je le tiens de vous, et de nul autre d'entre les humains. O roi ! donnez-moi votre main, que je puisse la toucher, que je puisse, s'il m'est permis, baiser votre front.... Eh ! que dis-je ? Comment, malheureux que je suis ! oserais-je toucher un mortel qui n'est souillé d'aucune tache ! Je ne vous toucherais point, je ne souffrirai pas même que vous me touchiez : ce n'est qu'à ceux qui ont éprouvé de pareils malheurs qu'il appartient d'en partager le poids. Mais vous, soyez heureux, et conservez-moi pour l'avenir cette même bienveillance équitable que vous m'avez témoignée aujourd'hui.

THÉSÉE.

Dans la joie où vous êtes de revoir vos enfants, je n'aurais point été surpris que vous eussiez encore donné plus

d'étendue à vos discours avec elles; et quand vous eussiez préféré dans ce moment l'entretien de vos filles au mien, je n'aurais pas eu lieu de m'en plaindre. C'est moins par des paroles que par des actions, que je cherche à répandre quelque éclat sur ma vie; et j'en donne la preuve, car de tout ce que j'ai juré, vieillard, il n'est rien que je ne vous aie tenu. En effet, je remets en vos mains vos filles que j'ai sauvées, et que j'ai délivrées des périls qui les menaçaient. Je ne ferai point valoir à vos yeux la manière dont le combat s'est passé: vous l'apprendrez de vos filles mêmes. Pour le moment, écoutez ce que je viens d'entendre en arrivant ici. La nouvelle est de peu d'importance, cependant elle a droit de vous étonner: il n'est point d'action indifférente et qu'on doive absolument négliger.

ŒDIPE.

Fils d'Égée, quel est cette nouvelle? Daignez m'en instruire: j'ignore ce que vous pouvez avoir appris.

THÉSÉE.

On dit qu'un homme, qui n'est pas votre concitoyen, mais votre parent, est allé se prosterner et s'asseoir au pied de l'autel de Neptune, de ce même autel où je sacrifiais quand je suis accouru.

ŒDIPE.

D'où vient-il? et pour quel dessein s'est-il assis au pied de cet autel?

THÉSÉE.

Je l'ignore. Tout ce que je sais et ce qu'on m'a dit, c'est qu'il vous demande un entretien fort court.

ŒDIPE.

Quel entretien? Cette posture de suppliant n'annonce guère un sujet de peu d'importance.

THÉSÉE.

On dit qu'il ne demande qu'à vous parler et à s'en retourner en sûreté.

ŒDIPE.

Quel est donc ce mortel qui vient ici se présenter en suppliant?

THÉSÉE.

Voyez si dans Argos vous n'auriez pas quelque parent qui vous pût demander cette grâce?

ŒDIPE.

O mon ami! n'allez pas plus loin.

THÉSÉE.

Qu'avez-vous?

ŒDIPE.

Ne me demandez rien.

THÉSÉE.

Quoi donc ? Expliquez-vous.

OEDIPE.

Par ce que je viens d'entendre, je sais quel est ce suppliant.

THÉSÉE.

Et quel peut être en effet cet homme que je suis déjà tout près de haïr.

OEDIPE.

Prince, c'est mon fils, mon détestable fils, celui de tous les mortels dont l'entretien me coûterait le plus à supporter.

THÉSÉE.

Quoi ! ne pouvez-vous pas l'écouter et ne faire que ce qu'il vous plaira ? Qu'y a-t-il pour vous de si fâcheux à l'entendre ?

OEDIPE.

Sa voix seule serait pour le cœur d'un père tout ce qu'il y a de plus horrible : ah ! ne me mettez point dans la nécessité d'avoir pour vous cette complaisance !

THÉSÉE.

Mais si le droit des suppliants vous en fait une nécessité, prenez garde aux respects que je serais forcé d'avoir pour le dieu.

ANTIGONE.

O mon père ! quelque jeune que soit votre fille, daignez vous rendre à ses conseils. Laissez ce prince remplir les vœux de son cœur, et satisfaire aux volontés du dieu ; accordez-nous la grâce de laisser venir ici mon frère. Rassurez-vous : tout ce qu'il pourra vous dire de contraire à vos vœux, ne fera point violence à votre sentiment. Quel risque courez-vous de l'écouter ? On peut juger des intentions par les discours. C'est vous, ô mon père ! qui lui avez donné le jour ; et vous eût-il accablé des outrages les plus cruels et les plus impies, il vous conviendrait mal de chercher à les lui rendre ; daignez l'épargner. D'autres pères que vous ont eu des enfants indignes, et de vifs ressentiments ; mais la voix de leurs amis avait sur eux un puissant charme, qui subjuguait leur caractère. Ne regardez plus les maux que vous avez éprouvés du côté d'un père ou d'une mère ; quoique si vous les considérez, je suis certaine que vous verriez bientôt quelle est l'issue funeste d'un cruel emportement. Privé de la lumière du jour, vos souvenirs ne sont point sans regrets : cédez donc à nos prières. Il est honteux de résister à ceux qui ne demandent que la justice ; et quand vous recevez de leur part de si doux traitements, vous auriez tort de ne pas savoir y répondre.

OEDIPE.

O ma fille! vous et Thésée, vous m'avez vaincu en exigeant de moi cette complaisance qui me pèse. Faites donc ce qu'il vous plaira; mais, prince, tout ce que je vous demande, c'est de ne pas souffrir, s'il vient ici, que personne puisse se rendre maître de ma destinée.

THÉSÉE.

Vieillard, ce que vous m'avez demandé une fois, vous n'avez pas besoin de le demander encore. Je fuis toute vaine ostentation; mais si quelque dieu veille à ma conservation, j'ose répondre de la vôtre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ THÉSÉE.

LE CHŒUR.

Que celui qui, mécontent de voir sa vie bornée à un nombre médiocre de jours, en désire davantage, est à mes yeux plongé dans un funeste aveuglement! puisque trop souvent les jours ne se multiplient que pour nous approcher davantage de la douleur. L'homme obtient-il plus qu'il ne désirait, il n'en est pas plus heureux; il est encore insatiable aux portes mêmes du tombeau, à l'heure fatale où il n'est plus d'hymen, ni de chants, ni de danses, lorsque la mort enfin a paru.

Il eût mieux valu pour l'homme de n'être jamais né, ou de ne paraître à la lumière que pour retourner au plus tôt dans le néant dont il est sorti. En effet, dès que la jeunesse arrive, apportant avec elle tant d'inconsidérations frivoles, quel est l'homme qui peut échapper aux maux qui les suivent? Que de peines elle rassemble! Les meurtres, les séditions, les disputes, les combats et l'envie: la vieillesse vient ensuite, la vieillesse abhorrée, sans force, sans société, sans amis, où les maux entassés habitent auprès des maux.

Parvenu à ce terme, OEdipe est malheureux: je ne suis pas le seul à plaindre. Ainsi qu'un rocher, sur le rivage du nord, est durant la tempête assiégé par les flots qui viennent sur lui fondre de tous côtés; ainsi des maux horribles, enchaînés l'un à l'autre, viennent, roulant sans cesse, frapper le malheureux OEdipe; les uns viennent du couchant, les autres du levant; ceux-ci des régions du midi, ceux-là des monts Riphées, de ces monts où habite la nuit.

SCÈNE IV.

OEDIPE, ANTIGONE, ISMÈNE, POLYNICE, LE CHOËUR.

ANTIGONE.

Le voilà, mon père, le voilà, ce me semble, cet étranger qui s'avance ici seul et sans suite, et les yeux noyés de larmes.

OEDIPE.

Quel est-il ?

ANTIGONE.

Celui que nous avons déjà soupçonné, Polynice.

POLYNICE.

Que dois-je faire ? hélas ! ô mes sœurs ! Est-ce sur mes propres malheurs que je dois d'abord verser des larmes, ou sur ceux d'un père que je rencontre avec vous ici, chargé d'années, errant dans une terre étrangère, couvert de cet indigne vêtement, qui, vieillissant avec lui sur son corps desséché, n'est qu'un objet de dégoût et d'horreur, tandis que ses cheveux en désordre s'élèvent, abandonnés aux vents, sur son front privé de la lumière ? Et sans doute les aliments dont il soutient son corps infortuné sont assortis à tout ce que je vois. Malheureux que je suis ! je n'ai su que trop tard un si déplorable sort. Je suis, je l'avoue, le plus méchant des hommes, mais je viens vous offrir les secours qui vous manquent, et que vous ne devez point chercher ailleurs. Songez que le respect pour les suppliants est assis sur le trône même de Jupiter : qu'il le soit de même auprès de vous, mon père ! On peut remédier aux fautes, mais on ne peut les anéantir... Vous vous taisez, mon père ! Daignez donc me parler : pourquoi vous détournez-vous de moi ? Pourquoi ne me pas répondre ? Me renverrez-vous ainsi chargé de vos mépris, sans m'adresser une parole, sans m'expliquer vos ressentiments ? Filles d'Oédipe, ô mes sœurs ! essayez avec moi d'arracher quelques mots à cette bouche silencieuse et cruelle. Faites qu'il ne persévère point dans son silence, et qu'il ne me renvoie point sans honneur, moi qui suis le suppliant d'un dieu.

ANTIGONE, à Polynice.

Dites, infortuné ! dites quel sujet vous amène ; car souvent un discours étendu peut, en excitant l'intérêt, le ressentiment, la pitié même, forcer à parler ceux qui s'obstinaient à se taire.

POLYNICE.

Je m'expliquerai donc, car vos conseils méritent qu'on les suive. J'appellerai d'abord à mon secours le dieu que j'implorais, lorsque le roi de cette contrée m'a fait quitter son autel pour venir ici, en me donnant l'assurance que je pourrais parler, écouter et sortir en liberté. Voilà ce que j'ose espérer de vous, étrangers, et vous, mon père et mes sœurs. Ce qui m'amène ici, ô mon père! j'oserai donc vous le dire. Je suis exilé de ma patrie pour avoir voulu, par mon droit d'aînesse, m'asseoir sur le trône de Thèbes. Au lieu de reconnaître ce droit, Étéocle m'a chassé de ma terre natale, non en triomphant de moi par ses raisons, sa valeur ou sa force, mais en engageant la ville entière dans son parti. La furie qui vous venge en fut, je l'avoue, la principale cause, et c'est ce que j'ai su depuis par la bouche même des devins; car à peine fus-je arrivé dans les murs d'Argos, de la terre des Doriens, qu'épousant la fille d'Adraste, j'eus pour confédérés tous ceux qu'on appelait les chefs de la contrée, et que leur valeur rendait les plus recommandables; et rassemblant avec eux, contre Thèbes, une armée partagée en sept corps, je n'avais d'autre dessein que de mourir pour une si juste cause, ou de chasser de ma patrie les auteurs de mon infortune. Et cependant pourquoi suis-je venu ici? C'est pour vous apporter, ô mon père! les plus humbles supplications, en mon nom, et au nom de mes alliés, qui, à la tête de sept divisions, de sept bandes guerrières, ont investi les remparts de Thèbes. Le premier est le vaillant Amphiraüs, qui surpasse tous ses rivaux dans l'art de combattre avec la lance et d'interpréter le vol des oiseaux; le second est l'étolien Tydée, fils d'OEnée: le troisième est Étéocle, né dans les murs d'Argos; le quatrième est Hippomédon, que son père Talaüs envoya lui-même à cette expédition; le cinquième se vante de détruire bientôt de fond en comble la ville de Thèbes: c'est Capanée; le sixième est venu d'Arcadie, il se nomme Parthénopée, et a pris ce nom de sa mère Atalante, qui fut longtemps rebelle au joug de l'hymen; enfin moi qui suis votre fils, ou qui du moins dois le jour à un destin funeste, moi donc qu'on nomme votre fils, c'est moi qui conduis l'intrépide armée des Argiens. Nous nous réunissons tous, ô mon père! pour vous demander à genoux, au nom de vos propres jours, au nom de vos deux filles, de faire céder votre inflexible colère aux désirs dont mon cœur est pressé pour la punition d'un frère qui m'a chassé, qui m'a dépouillé de ma patrie. Si en effet on doit ajouter foi aux oracles, celui des deux partis que vous aurez embrassé doit, disent-ils, être le vainqueur. J'ose donc vous supplier, par les fontaines sacrées, par les dieux

de la patrie, de laisser calmer vos ressentiments et de vous rendre à nos vœux. Hélas ! je suis comme vous, étranger et dépouillé de tout. Vous et moi, soumis au même destin, nous n'avons d'asile que celui que nous avons obtenu par nos prières ; tandis que mon frère (malheureux que je sais !) règne dans son palais, et, s'y livrant à la mollesse, nous insulte l'un et l'autre par des ris moqueurs. Ah ! que si vous daigniez vous joindre à mes ressentiments, je l'aurais bientôt confondu, sans beaucoup d'appréts ni de peines ! Je vous ramènerai, je vous rétablirai dans votre palais, et m'y rétablirai moi-même après l'avoir chassé. Voilà ce que j'ose promettre avec assurance si votre volonté s'unit à la mienne ; mais, sans vous, je n'aurai pas même assez de force pour pouvoir sauver mes jours.

LE CHŒUR.

Par égard pour celui qui vous adresse ce suppliant, Œdipe, répondez-lui ce qui vous convient de lui dire, et renvoyez-le après votre réponse.

ŒDIPE.

Croyez, citoyens, croyez que si ce n'était pas Thésée, le souverain de ce pays, qui me l'eût envoyé, en exigeant que je lui répondisse, jamais le son de ma voix n'eût frappé ses oreilles ; il va donc entendre ce qu'il mérite, et ce qui, sans doute, ne répandra pas beaucoup de charmes sur ses jours. N'est-ce pas toi, scélérateur, qui, dans Thèbes, possédant le trône et le sceptre que ton frère possède à présent, en as chassé ton père, l'as réduit à vivre sans patrie et à porter ces indignes vêtements, dont la vue t'arrache aujourd'hui des larmes, aujourd'hui que tu te vois plongé dans les mêmes malheurs que moi ? Mais ces malheurs je ne les pleurerai pas, je les supporterai, en conservant dans mon cœur, tant que je vivrai, le souvenir de ton parricide. Car c'est toi qui m'as réduit à l'état misérable où je vis ; c'est toi qui m'as chassé ; c'est toi qui m'as contraint d'errer ainsi, mendiant de tout côté ma subsistance journalière. Enfin, si je n'avais mis au jour ces deux filles pour me nourrir, j'étais mort et c'est toi qui m'assassinais. Ce sont elles maintenant qui me conservent, qui me nourrissent, et qui, par le courage qu'elles montrent à souffrir avec moi, sont bien moins des femmes que des hommes. Et vous, fils ingrats, vous n'êtes point mes fils. C'est pour cela que le dieu vengeur qui te poursuit ne te regarde pas encore des mêmes yeux qu'il te regardera, lorsque tant de bataillons s'avanceront vers les murs de Thèbes : car tu ne renverseras point ses remparts, et avant qu'ils soient détruits, tu tomberas noyé dans ton sang, et ton frère avec toi. Voilà les imprécations que j'avais déjà lancées sur vous deux, et que dans ce mo-

ment j'appelle encore à mon aide, pour vous apprendre à respecter ceux dont vous tenez la vie, et à ne pas accabler de vos mépris un père privé de la clarté du jour. Ce n'est point là l'exemple que ces deux sœurs vous ont donné; aussi ce palais, ce sceptre, qui étaient à vous, deviendront leur partage, s'il est vrai que la justice, fidèle aux lois éternelles, soit assise, de toute antiquité, sur le trône de Jupiter. Va donc, trop odieux mortel; fuis, scélérat, fuis loin d'un père qui te renie. Emporte ces nouvelles imprécations que j'invoque contre toi: Que jamais tu ne puisses triompher de ta patrie par le pouvoir des armes, ni rentrer dans les murs d'Argos; mais que tu périsses de la main d'un frère, en immolant ce frère qui t'a chassé. Voilà les vœux que je fais; je demande au Tartare, devenu mon dieu tutélaire, de te recevoir dans ses ténèbres horribles. J'appelle à mon secours les furies qui président ici; j'appelle le dieu Mars, qui a mis en vos deux cœurs une haine implacable. Tu m'as entendu; pars, et va raconter aux Thébains et à tes fidèles alliés de quels présents OEdipe a récompensé ses deux fils.

LE CHŒUR.

Polynice, je n'ai point à vous féliciter du succès de votre voyage; partez maintenant, hâtez-vous de retourner sur vos pas.

POLYNICE.

O voyage fatal! O déplorable calamité! Malheur à mes compagnons! Etait-ce dans cette espérance que j'étais parti d'Argos? Infortuné que je suis! Comment retournerai-je vers mes alliés? Comment élèverai-je la voix pour leur parler? Il faut que, muet et confondu, je demeure plongé dans mon infortune. O mes sœurs! vous qui êtes ses filles, vous qui avez entendu les cruelles imprécations de ce père, au nom des dieux, s'il faut qu'elles s'accomplissent à votre avantage, et que vous revoyiez votre patrie, ne me rejetez point avec mépris; accordez-moi les honneurs des funérailles, et déposez mon corps dans un tombeau. Quelles que soient les louanges que vous remportiez aujourd'hui pour les soins que vous rendez à votre père, vous n'en obtiendrez pas de moins flatteuses pour ceux que vous daignerez me rendre.

ANTIGONE.

O Polynice! laissez-vous toucher par mes prières.

POLYNICE.

Chère Antigone! que voulez-vous? Parlez.

ANTIGONE.

Ramenez au plus tôt votre armée dans Argos, pour ne pas exposer à la fois votre salut et celui de la patrie.

POLYNICE.

Mais ce que vous demandez n'est pas possible. Eh! com-

ment mériterais-je une autre fois de commander cette armée si je montrais aujourd'hui quelque crainte ?

ANTIGONE.

Et pourquoi faut-il que vous cédiez une autre fois à vos ressentiments ? Quand vous aurez renversé votre patrie, quel bien vous en reviendra-t-il ?

POLYNICE.

Ce serait une honte de fuir ; c'en serait une de me voir l'objet des risées d'un frère moins âgé que moi.

ANTIGONE.

Eh ! ne voyez-vous pas que votre fureur accomplit les prophéties d'un père qui vous prédit que vous périrez l'un par l'autre ?

POLYNICE.

C'est ce qu'il veut en effet ; mais ce n'est pas pour nous une raison de céder.

ANTIGONE.

Malheureuse que je suis !... Eh ! qui, après avoir entendu ses prédictions, osera vous suivre ?

POLYNICE.

Je me garderai bien d'annoncer ce qu'elles ont de funeste. Un bon général doit dire ce qui lui est avantageux, non ce qui lui est contraire.

ANTIGONE.

Voilà donc ce que vous avez résolu ?

POLYNICE.

Ne me retenez plus. C'est à moi de songer à la route que je vais tenir, à cette route que mon père et ses furies ont rendue si redoutable et si funeste pour moi. Que Jupiter, ô mes sœurs ! vous en aplanisse une autre, si vous m'accordez, après ma mort, les soins que je vous ai demandés ; car enfin vous ne pourrez plus m'en rendre de mon vivant. Laissez-moi libre : adieu. Quand vous me reverrez, je ne jouirai plus de la lumière des cieux.

ANTIGONE.

Infortunée que je suis !

POLYNICE.

Cessez de soupîrer sur mon sort.

ANTIGONE.

Eh ! qui, vous voyant courir au-devant d'une mort que vous prévoyez, mon frère, pourrait s'empêcher de gémir ?

POLYNICE.

Je mourrai, s'il faut que je meure.

ANTIGONE.

Non, mon frère, non, cédez plutôt à mes conseils.

POLYNICE.

Ne me conseillez point ce que je ne dois point faire.

ANTIGONE.

Quel malheur pour moi s'il faut que je sois privée de vous !

POLYNICE.

Les dieux seuls ont tout fait ; ce sont eux qui nous font naître, ou pour un sort, ou pour un autre. Je les invoque donc pour vous, et je leur demande d'écarter de vous tous les maux. Vous avez trop bien mérité d'en être entièrement exemptes.

SCÈNE V.

OËDIPE, ANTIGONE, ISMÈNE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Ils sont arrivés pour moi, ces nouveaux malheurs, ces maux terribles, annoncés par ce vieillard aveugle, quoique le destin n'en ait point encore amené l'heure : car l'autorité des dieux n'est jamais vaine. Le temps, le temps seul voit toutes ces choses ; c'est lui qui plonge l'homme dans l'adversité, c'est lui qui l'en retire... Ô Jupiter ! le tonnerre s'est fait entendre.

OËDIPE.

O mes enfants ! mes enfants, quelque habitant de ces lieux voudrait-il amener ici le vertueux Thésée ?

ANTIGONE.

Eh ! quelle raison, mon père, vous porte à le demander ?

OËDIPE.

La foudre ailée de Jupiter me conduira bientôt aux enfers. Envoyez au plus tôt chercher le roi.

LE CHŒUR.

Ecoutez avec quel bruit terrible le dieu fait gronder sa foudre. Mes cheveux se dressent d'épouvante, mon cœur se glace, les éclairs redoublent et enflamment les cieux. Quelle sera la fin de ce présage ? Je le redoute : il n'a pas éclaté en vain ; il sera suivi de quelque calamité... ô Ether immense ! ô Jupiter !

OËDIPE.

O mes enfants ! mon dernier terme prédit par les oracles est arrivé : il n'est plus de moyen de l'éviter.

LE CHŒUR.

Comment l'avez-vous appris ? A quel signe l'avez-vous reconnu ?

ŒDIPE.

Je le sais, il suffit. Qu'on se hâte d'amener ici le souverain de cette contrée.

LE CHŒUR.

Ciel ! ô ciel ! le voilà ce bruit terrible qui retentit de nouveau dans les airs ! Sois-nous propice, grand dieu, sois-nous propice ! Et si c'est un signe funeste que tu donnes à ma patrie, que ce signe nous devienne favorable ! Que la présence d'un vieillard malheureux ne tourne pas contre nous nos bienfaits ! O Jupiter, c'est à toi que je m'adresse.

ŒDIPE.

Thésée vient-il ? O mes filles ! pourra-t-il me trouver respirant encore et maître de mes sens ?

ANTIGONE.

Quel gage de votre foi voulez-vous donner à son cœur ?

ŒDIPE.

Je veux, pour les bienfaits que j'en ai reçus lui donner le prix utile que ma bouche lui promet.

LE CHŒUR.

Venez, mon fils, venez, fussiez-vous sur le rivage de la mer, occupé de quelque nouveau sacrifice que vous offrez aux autels de Neptune, accourez. Cet étranger veut vous rendre à vous et à la ville le juste prix de vos bienfaits. Hâtez-vous, prince, hâtez-vous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, THÉSÉE.

THÉSÉE, *au Chœur.*

Quels sont donc ces cris qu'ici tous ensemble vous faites encore retentir dans les airs ? J'ai reconnu votre voix, j'ai reconnu celle de cet étranger. Est-ce la foudre de Jupiter, est-ce le fracas de la grêle qui les excite ? On peut le conjecturer sans peine au milieu des horreurs d'une pareille tempête.

ŒDIPE.

Prince, je désirais votre présence. Un dieu sans doute a conduit ici vos pas.

THÉSÉE.

Fils de Laïus ! qu'est-il donc arrivé ?

OËDIPE.

Le dernier terme de ma vie. Je ne veux pas mourir sans me montrer fidèle aux promesses que je vous ai faites, à vous et à cette ville.

THÉSÉE.

Et sur quoi fondez-vous les conjectures de votre mort ?

OËDIPE.

Les dieux eux-mêmes, les dieux, qui ne trompent jamais, sont les hérauts qui me l'annoncent par ces signes qu'ils viennent de faire éclater.

THÉSÉE.

Et comment, ô vieillard ! vous l'ont-ils manifestée ?

OËDIPE.

Par ces fréquents éclats de tonnerre, par ces traits enflammés qui partent d'une main invincible.

THÉSÉE.

Je vous crois ; car j'ai vu que vous saviez prédire et que votre bouche ignorait le mensonge. Dites-moi donc ce qu'il faut faire ?

OËDIPE.

Ce que je vais vous apprendre, fils d'Egée, est pour cette ville un bienfait qui ne vieillira jamais. Bientôt moi seul et sans guide, je vous conduirai vers le lieu où je dois mourir. Gardez-vous de découvrir à qui que ce soit où il est caché, ni le côté où il peut être, si vous voulez qu'il soit pour vous à jamais d'une plus grande défense qu'une multitude de lances et de boucliers empruntés des pays voisins. Mais ce qui doit être plus sacré et couvert d'un profond mystère, vous l'apprendrez vous-même quand vous serez arrivé seul où je vais vous conduire. Je veux éviter de le révéler à aucun de ces habitants, et même à mes filles, quelque amour que j'aie pour elles. Soyez-en donc à jamais le fidèle dépositaire ; et quand vous serez parvenu au dernier terme de votre vie, ne le confiez qu'à celui qui sera près d'occuper le premier rang, et celui-ci ne le révélera qu'à son successeur : ainsi vous aurez fait de cette ville un écueil insurmontable contre tous les efforts des Thébains. En effet, combien de cités, quelque bien gouvernées qu'elles soient, se sont laissé aveugler par l'orgueil ! mais les regards des dieux, ces regards, quoique tardifs, tombent enfin sur celui qui, rejetant les lois de la piété, s'abandonne à ses égarements. Puissiez-vous, fils d'Egée, ne vous point exposer à un pareil malheur ! Mais ce que je pourrais vous dire à ce sujet, vous le savez déjà. Allons donc, car l'ordre de Jupiter me presse ; marchons, sans nous détourner, vers le lieu qui m'attend. O mes filles ! suivez-moi ; c'est moi qui vais vous guider aujourd'hui comme vous avez guidé votre père. Retirez-vous,

ne me touchez point, laissez-moi trouver moi-même le tombeau sacré où le destin veut que je m'ensevelisse dans le sein de cette terre... Venez ici, venez ; c'est là que Mercure et la déesse des enfers me conduisent... O lumière, qui êtes devenue sans clarté pour moi, c'est à présent que vos rayons viennent frapper mon corps pour la dernière fois ; car je suis au terme de ma vie, et je vais me cacher dans les enfers. O vous (*à Thésée*), le plus cher de tous ceux dont j'ai reçu l'hospitalité ! et vous, terre, et vous, habitants, soyez à jamais heureux, et au milieu de votre bonheur souvenez-vous de ma mort.

(*Ils sortent, et le Chœur reste seul*).

LE CHŒUR.

O déesse invisible ! et vous souverain de l'éternelle nuit, ô Pluton ! Pluton ! s'il m'est permis de vous adresser mes prières, faites, je vous supplie, que ce vieillard puisse, par une mort paisible et sans angoisses, se reposer doucement dans la demeure du Styx, dans cette région des morts où tout s'engloutit ! Et vous, étranger, après tant de tourments soufferts sans les avoir mérités, puisse un dieu juste vous regarder d'un œil favorable !

O déesse souterraine ! et toi, invincible gardien des enfers, monstre terrible qu'on nous représente grondant et couché dans un antre aux portes antiques de Pluton, fils du Tartare et de la Terre, je te supplie d'accueillir avec douceur cet étranger qui va se précipiter dans les demeures souterraines des morts : je t'invoque, toi dont le sommeil n'a jamais approché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER¹.

Citoyens ! je puis, en peu de mots, vous annoncer la mort d'Œdipe ; mais pour les circonstances de cet événement un discours abrégé ne suffirait pas.

LE CHŒUR.

Il est donc mort, l'infortuné !

LE MESSAGER.

Il a quitté cette vie pour jamais.

LE CHŒUR.

De quelle manière ? Sa fin a-t-elle du moins été douce ? Semblait-elle l'ouvrage d'un dieu ?

LE MESSAGER.

C'est ce qu'on ne peut trop admirer. En effet, vous avez vu, vous qui étiez présents, comme il est sorti d'ici, sans être guidé par personne, et nous servant de guide à nous-mêmes. A peine est-il arrivé au lieu qu'on nomme le seuil du gouffre, et que des fondements d'airain attachent solidement à la terre, qu'il s'arrête vers l'endroit où la voie se partage en plusieurs branches, près d'un profond cratère où reposent les monuments de l'éternelle amitié que Thésée et Pirithoüs se jurèrent autrefois. Il s'assied à distance égale de ce cratère, du roc de Thoricie, d'un tombeau de pierre et d'un poirier sauvage dont le tronc est creusé par les ans. Il dépouille les dégoûtants lambeaux qui le couvraient, et appelant ses filles, il leur ordonne d'aller lui chercher une eau pure pour des bains et des libations. Toutes deux aussitôt courent à la colline de la féconde Cérés, qu'on aperçoit dans le voisinage, et ont en peu de temps exécuté les volontés de leur père. Elles le baignent et le couvrent de

1. Ce messager était un des officiers de Thésée.

vêtements nouveaux, suivant les rites prescrits. A peine a-t-il goûté les douceurs des services qu'elles lui rendaient; à peine tous ses ordres ont-ils été remplis, que Jupiter fait gronder son tonnerre souterrain¹. Ses deux filles frémissent en l'écoutant, et tombant aux genoux de leur père, les yeux en pleurs, se frappent la poitrine et poussent de longs gémissements. OEdipe de son côté n'a pas plutôt entendu ce bruit épouvantable, qu'étendant ses deux bras sur ses filles: « O mes enfants! dit-il, vous n'avez plus de père: tout est fini pour moi. Vous n'aurez plus à supporter les pénibles fatigues que vous donnaient les soins de ma subsistance; elles étaient cruelles, je le sais; mais, pour charmer vos plus rudes peines, il suffisait de ce seul mot: C'est que personne ne vous aimera jamais plus que moi. Vous me perdez aujourd'hui, et le reste de votre vie va désormais s'écouler dans cette privation amère ». A ces mots, le père et les enfants s'embrassant les uns les autres, sanglotaient et pleuraient ensemble. Enfin leurs pleurs calmés, et le silence succédant à leurs cris, une voix s'est fait soudain entendre, elle appelait OEdipe. La frayeur saisit les assistants, et nos cheveux se dressent sur nos têtes. La voix du dieu recommence: « OEdipe! OEdipe! qui nous arrête? Marchons. Tu tardes trop ». A peine a-t-il reconnu la voix du dieu, qu'il invite Thésée à s'approcher, et lui dit: « O mon ami! donnez-moi votre main pour gage de la foi constante qui vous lie à mes filles: vous, mes filles, donnez-lui la vôtre. Prince, promettez-moi de ne jamais leur nuire volontairement, mais de veiller sur leurs intérêts, et de faire pour elles tout ce que vous pourrez faire ». Thésée, en homme généreux, retient ses larmes, et lui jure d'accomplir ses souhaits. Ce serment fait, OEdipe, portant ses mains tremblantes sur ses deux filles, leur dit: « Mes enfants, il faut, avec un noble courage, vous éloigner de ce lieu, et ne pas me demander de voir et d'entendre ce qui vous est interdit. Retirez-vous donc au plus tôt: que Thésée reste seul et soit témoin de ce qui doit arriver ».

A cet ordre que nous avons tous entendu, nous nous sommes retirés, gémissants et versant des larmes sur les pas de ses filles; mais à peine éloignés à peu de distance, nous tournons la tête; OEdipe avait disparu; et Thésée, la main sur le front, se cachait les yeux, comme frappé de terreur à l'aspect de quelque spectacle horrible. Bientôt après nous l'avons vu se prosterner et adorer à la fois et

1. Les anciens ont cru que le tonnerre sortait quelquefois de la terre, et ils regardaient ce phénomène comme un présage très funeste.

la terre et l'Olympe où résident les dieux. Thésée, seul entre les mortels, pourrait dire de quelle manière OEdipe à péri; car ce n'est pas la foudre qui est tombée sur lui pour le consumer; nulle tempête n'est venue du sein des mers pour l'enlever; mais ou quelque dieu l'a ravi, ou les fondements de la terre se sont ouverts d'eux-mêmes pour lui ménager un passage facile aux enfers. Il n'a point enfin succombé dans les angoisses d'une maladie. Il faut donc bien moins le pleurer que l'admirer entre tous les humains. Si quelques personnes jugeaient mon opinion peu raisonnable, je ne voudrais pas encore en changer.

LE CHŒUR.

Où sont donc maintenant ces deux filles d'OEdipe, et les amis qui les accompagnaient?

LE MESSAGER.

Les voici près de nous. Leurs gémissements les annoncent assez.

SCÈNE II.

ANTIGONE, ISMÈNE, LE CHŒUR.

ANTIGONE.

Hélas! hélas! malheureuses que nous sommes! c'est aujourd'hui qu'il faut, pour ce moment et pour toujours, pleurer le sang qui nous donna la vie, le sang déplorable d'un père pour qui nous avons constamment souffert tant de peines, et pour qui, jusqu'à notre dernier jour, nos yeux et notre cœur en ont encore tant à supporter.

LE CHŒUR.

Qu'est-il donc arrivé?

ANTIGONE.

Ce qu'on ne pourrait imaginer, ô mes amis.

LE CHŒUR.

Il est mort?

ANTIGONE.

De la manière que vous auriez le plus désirée. Que peut-on en effet souhaiter davantage? il n'a point eu à combattre ni le fer ni l'onde; mais les entrailles de la terre se découvrant au jour, se sont saisies de lui, et ont terminé sa vie par une fin inattendue. Malheureuse! c'est sur nos yeux à présent qu'une nuit funeste est pour jamais répandue. Dans quelle terre écartée, sur quels flots orageux

nous faudra-t-il errer et chercher le soutien d'une vie insupportable ?

ISMÈNE.

Malheureuse ! je ne sais. Puisse le dieu des morts m'entraîner dans son empire et me joindre à mon père. Ce qui me reste de vie n'est plus rien pour moi.

LE CHŒUR.

O les plus généreuses de toutes les filles ! il faut souffrir avec courage les maux que les dieux vous envoient ; ne vous laissez point emporter à votre douleur, votre sort n'est plus si déplorable.

ANTIGONE.

Hélas ! je regrette jusqu'aux maux que je partageais avec lui : ce qu'il y avait de plus pénible était une douceur pour moi, quand je le soutenais dans mes bras. O mon père ! ô mon ami ! vous que les ténèbres de la terre enveloppent à présent, jamais votre vieillesse n'a cessé de m'être chère. Puissé-je ne jamais cesser de chérir votre mémoire !

LE CHŒUR.

Il a donc fini ?

ANTIGONE.

Il a fini comme il le désirait.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ?

ANTIGONE.

Il est mort dans cette terre étrangère où il a souhaité de mourir. La couche funèbre sur laquelle il repose est couverte d'une éternelle obscurité, et les regrets qu'ils nous laisse nous feront verser des larmes qui ne tariront point. Oui, mon père, c'est pour toujours que mes yeux vous pleureront : je n'ai dans mes douleurs aucune consolation à espérer. Hélas ! deviez-vous ainsi mourir au sein d'une terre étrangère, et me laisser en mourant dans un si triste abandon !

ISMÈNE.

Hélas ! ô malheureuses ! privées l'une et l'autre d'un père chéri, à quel abandon aussi, à quel état misérable me vois-je condamnée avec vous, ô ma sœur !

LE CHŒUR.

O mes amies ! puisqu'il a terminé si heureusement sa vie, cessez vos plaintes. Il n'est point d'homme qui puisse échapper au malheur.

ANTIGONE.

Retournons sur nos pas, ma sœur.

ISMÈNE.

Que prétendez-vous faire ?

ANTIGONE.

Un désir me possède.

ISMÈNE.

Quel désir ?

ANTIGONE.

De voir la demeure souterraine...

ISMÈNE.

De qui ?

ANTIGONE.

D'un père. Malheureuse que je suis !

ISMÈNE.

Le croyez-vous permis ? Ne voyez-vous pas...

ANTIGONE.

Quel est l'objet de ce reproche ?

ISMÈNE.

Ne voyez-vous pas, dis-je?...

ANTIGONE.

Que voulez-vous, encore une fois ?

ISMÈNE.

Qu'il est mort sans tombeau, sans témoins...

ANTIGONE.

Conduisez-moi, et quand nous serons arrivées, ôtez-moi la vie.

ISMÈNE.

Ah ! ah ! malheureuse ! et comment pourrais-je encore supporter le poids de mes jours condamnés à l'indigence et à la solitude ?

LE CHŒUR.

O mes amies ! ne craignez rien.

ANTIGONE.

Où fuirai-je ?

LE CHŒUR.

Vous avez l'une et l'autre, en fuyant dans ce pays, évité les dangers auxquels vous étiez exposées.

ANTIGONE.

Je songe...

LE CHŒUR.

Quoi ?

ANTIGONE.

Comment nous retournerons dans notre patrie, et je n'en vois aucun moyen.

LE CHŒUR.

Cessez de vous en occuper. Ce soin serait trop pénible.

ANTIGONE.

Il l'est depuis longtemps : tantôt, au delà de nos espérances, aujourd'hui au-dessus de nos forces.

LE CHŒUR.

Dans quel vaste mer d'inquiétudes êtes-vous tombées?

ANTIGONE.

Il n'est que trop vrai.

LE CHŒUR.

J'en conviens avec vous.

ANTIGONE.

Hélas! hélas! ô Jupiter! où tournerons-nous nos pas? Vers quelles espérances un dieu favorable me conduira-t-il à présent?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Mes filles, cessez vos pleurs. Il sied mal de verser des larmes dans un événement qui vous atteste la bienfaisance de cette contrée; ce serait un outrage.

ANTIGONE, à Thésée.

Fils d'Egée, nous tombons à vos genoux.

THÉSÉE.

Que demandez-vous, mes filles?

ANTIGONE.

De voir de nos yeux le tombeau d'un père.

THÉSÉE.

Cette vue vous est interdite.

ANTIGONE.

Souverain d'Athènes, que dites-vous?

THÉSÉE.

O mes filles! c'est lui-même qui m'a défendu de laisser jamais approcher personne de ces lieux et de découvrir à aucun mortel l'asile sacré dans lequel il repose. C'est en demeurant fidèle à ses ordres que je puis, m'a-t-il dit, mettre à jamais cette contrée à l'abri de tous les malheurs. Le génie qui veille sur nous, et Jupiter qui entend tout, ont écouté nos serments.

ANTIGONE.

Puisque telle fut sa volonté, je m'y sou mets. Envoyez-nous donc à Thèbes: que nous puissions du moins prévenir le coup mortel que deux frères cherchent à se porter.

THÉSÉE.

Je ferai ce que vous demandez, ainsi que tout ce qui pourra vous être de quelque avantage, et qui pourrait

flatter encore celui qui vient de descendre dans les entrailles de la terre. Je ne me lasserai point de servir vos intérêts.

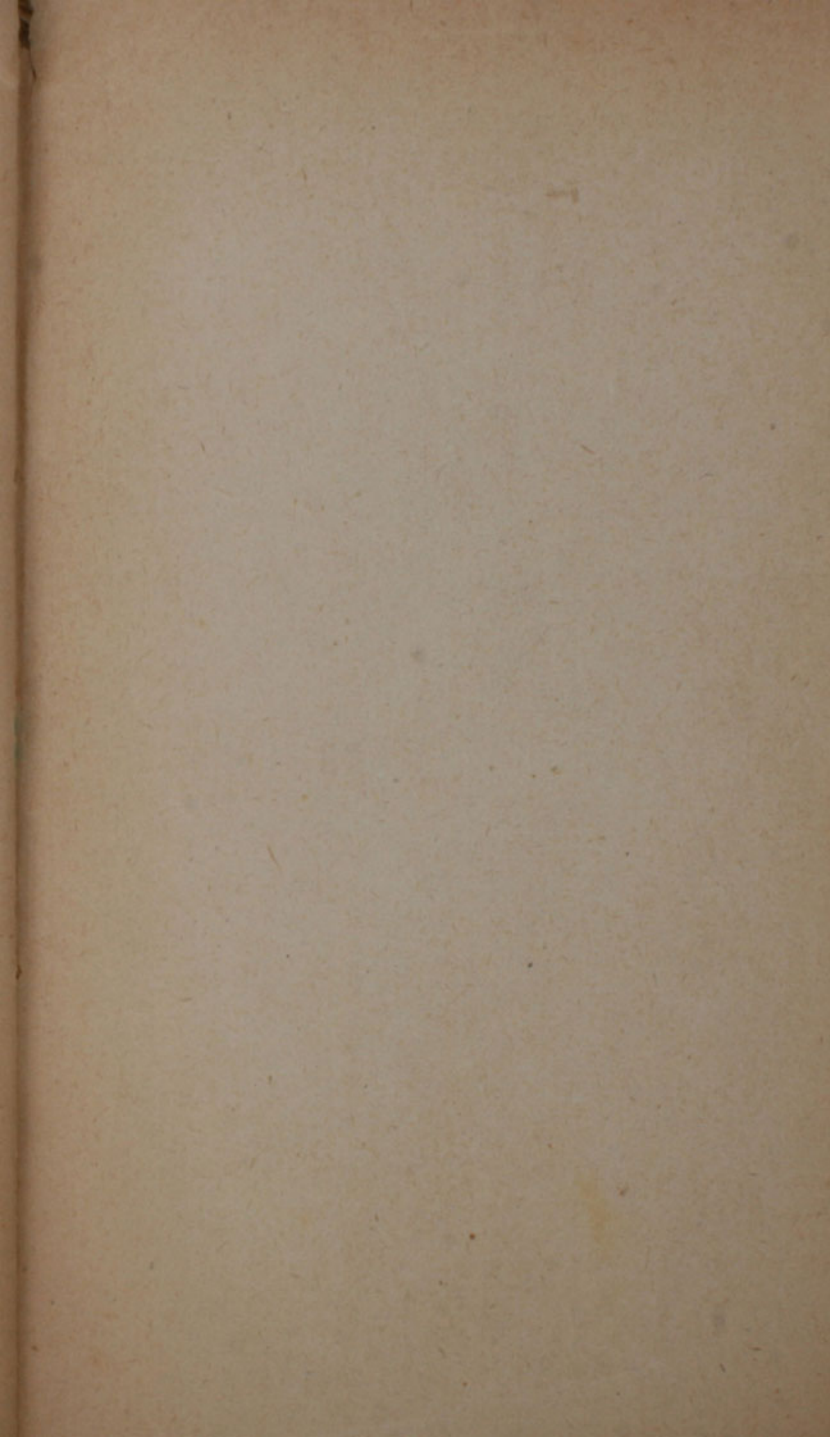
LE CHŒUR.

Suspendez donc enfin le cours de vos gémissements, goûtez quelque repos. Tout ce que le roi vous a promis aura son accomplissement.

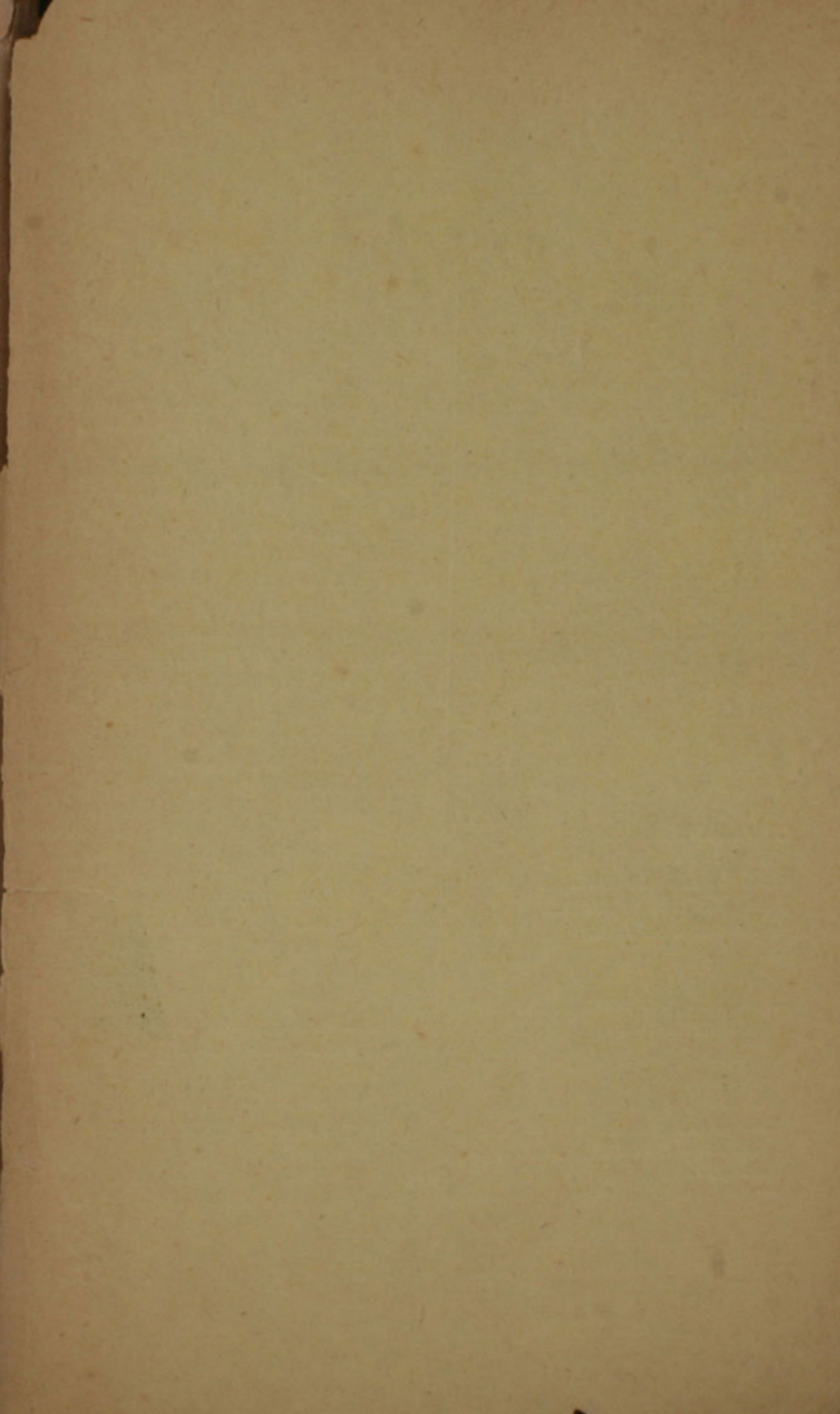
FIN DU THÉÂTRE DE SOPHOCLE.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR SOPHOCLE.....	1
ANTIGONE.....	3
ELECTRE.....	47
LES TRACHINIENNES.....	101
ŒDIPE ROI.....	145
AJAX.....	201
PHILOCTÈTE.....	247
ŒDIPE A COLONE.....	297







LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS :

ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
BRANTOME, DAMES GALANTES.
CAMOENS. LES LUSIADES.
CÉSAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
CHATEAUBRIAND, ATALA; RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE.
CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE; MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
ESCHYLE, THÉÂTRE.
FÉNELON, TÉLÉMAQUE.
— ÉDUCATION DES FILLES.
FOE (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOÉ.
GOETHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
HOMÈRE, ILIADE.
— ODYSSEE.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
LA FONTAINE, FABLES.
— CONTES.

LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
LE SAGE, HISTOIRE DE DE SANTILLANE.
MAISTRE (X. DE), 1
MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
MONTAIGNE, ESSAIS. 4 vol.
MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
— DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
MUSSET (ALFRED DE), PREMIÈRES POÉSIES, 1829-1835.
— POÉSIES NOUVELLES, 1836-1852.
— COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
— CONFESSON D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
PASCAL, PENSÉES.
— LES PROVINCIALES.
RABELAIS, ŒUVRES. 2 vol.
RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), CONFESIONS. 2 vol.
— JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
— DU CONTRAT SOCIAL.
SCHILLER, LES BRIGANDES MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
SÉVIGNÉ (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
SPINOZA, ETHIQUE.
STAEL (M^{me} de), DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.
VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
— HISTOIRE DE CHARLES XII.
— SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.

Etc., etc., etc.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine, 1 fr. 75